UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

ÉTUDES

SUR

L'ÉLOQUENCE ATTIQUE

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉ PAR LA MÊME LIBRAIRIE

Le Sentiment religieux en Grèce, d'Homère à Eschyle; 2e édition. 1 vol. in-16, 3 fr. 50.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

COULOMMIERS. — Imp. PAUL BRODARD et Cie.

G517et

ÉTUDES

SUR

L'ÉLOQUENCE ATTIQUE

PAR

AUGUSTIN
JULES GIRARD

Membre de l'Institut, professeur de poésie grecque
à la Faculté des lettres de Paris

LYSIAS — HYPÉRIDE — DÉMOSTHÈNE

DEUXIÈME ÉDITION

28635
1/8/93.

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1884

AVANT-PROPOS

Les deux noms que l'on rencontre d'abord en tête de ce volume, marquent dans l'histoire de l'éloquence attique les limites de sa plus belle période littéraire. L'admiration des rhéteurs anciens nous signale Lysias comme le premier modèle de l'atticisme oratoire, comme celui dont les exemples, étudiés par ses contemporains et ses successeurs, en ont fixé le caractère. C'est un discours d'Hypéride qu'Athènes entendit à la veille de sa chute définitive et qu'elle nous a laissé comme le dernier souvenir de ses grands orateurs. Quant à Démosthène, il ne paraît ici que sous un de ses aspects et incidemment, à propos d'Hypéride; mais j'étudie un point d'une incontestable valeur historique et morale, puisqu'il s'agit de la probité de ce grand citoyen dans de graves circonstances, où elle

fut le plus attaquée, et de la dignité de son caractère, dont on ne peut séparer la noblesse de son talent.

Les pages sur Lysias datent déjà d'une vingtaine d'années. Ce qui m'autorise peut-être à les reprendre à cette distance pour les publier de nouveau, c'est l'accueil qui leur fut fait alors par la Faculté des lettres de Paris à laquelle elles étaient destinées, et depuis, dans le public restreint qui s'intéresse aux lettres grecques, une certaine estime dont je pourrais invoquer de récents et précieux témoignages [1]. Ce n'est pas qu'elles épuisent le sujet. Mais il a paru qu'elles touchaient à une question capitale, qui se retrouve sous différentes formes dans toutes les grandes littératures. J'avais voulu marquer le moment décisif où l'éloquence attique, après quelques hésitations, put se soustraire à de dangereuses influences venues de l'étranger, se rendre maîtresse d'elle-même, choisir et adopter son caractère définitif. Dans ce mouve-

1. Qu'il me soit seulement permis de rappeler qu'à la dernière séance annuelle de l'Académie française, M Patin, en annonçant la récompense très justement décernée au livre de M. Georges Perrot sur les premiers orateurs attiques, associait dans une allusion ce travail sur Lysias à l'*Isocrate* de M. Havet. C'était doubler le prix d'un éloge dont j'exprime ici toute ma reconnaissance.

ment salutaire, grâce auquel elle grandit et devint la plus parfaite éloquence qui ait existé, il y avait à faire la part des mœurs. C'est aussi ce que j'avais indiqué, en m'attachant à quelques idées qui semblèrent nouvelles alors et qui depuis ont été plus d'une fois exprimées chez nous. M. Egger, en particulier, les a reprises et complétées dans son mémoire sur la profession d'avocat chez les Athéniens, un des plus intéressants de son savant et utile recueil. Enfin ce petit travail sur Lysias était écrit peu de temps après un assez long séjour en Grèce, et ses premiers juges crurent y trouver quelque chose des impressions de cette terre heureuse dont le talent de cet orateur passe pour un des fruits les plus naturels. Voilà pourquoi, en le comprenant dans ce volume, je le laisse, à peu de chose près, sous sa forme primitive.

Les trois autres morceaux, publiés d'abord dans des Revues [1], sont des chapitres, un peu remaniés, d'un mémoire couronné en 1860 par l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Une série de découvertes inattendues venait de nous rendre à

1. *Hypéride : sa vie et son éloquence*, Revue nationale, 25 juillet 1861. *Un procès de corruption chez les Athéniens : Démosthène dans l'affaire d'Harpale*, même recueil, 25 mars 1862. *Le dernier discours du patriotisme athénien*, etc., Revue des Deux-Mondes, 1er septembre 1871.

peu près trois discours et des fragments assez considérables d'Hypéride. Le monde savant s'en était vivement ému, et l'Académie avait choisi une question sur Hypéride pour sujet de son concours ordinaire [1].

De ces trois morceaux, le premier est une reconstruction de la vie et de la carrière oratoire d'Hypéride. J'ai tâché d'interpréter et de compléter les témoignages de l'antiquité à l'aide des discours récemment retrouvés et des fragments nouveaux ou anciens. J'ai pu ainsi indiquer dans ses lignes générales la suite de cette existence si active et si intéressante pour l'histoire des mœurs et pour l'histoire politique, et tenter une appréciation de cette éloquence si admirée par les connaisseurs de la Grèce et de Rome.

J'ai cru devoir détacher de cette appréciation,

1. La liste des savants qui ont travaillé sur ces découvertes serait déjà longue. Il suffit de citer : en Angleterre, M. Churchill Babington, auteur de très-belles éditions princeps ; en Allemagne et en Hollande, parmi beaucoup, Schneidewin et M. Cobet ; en Italie, M. Comparetti ; en France, Dehèque et M. Caffiaux, qui ont donné simultanément les premières traductions françaises du discours funèbre ; M. Egger, qui a inséré dans le recueil de l'Académie des Inscriptions, un mémoire sur quelques nouveaux fragments inédits, t. XXVI, 2e partie. — Il est très-regrettable que M. Fr. Meunier n'ait rien publié du mémoire qui avait partagé le prix de l'Académie.

pour l'examiner à part, le discours funèbre. La nature particulière des circonstances dans lesquelles il fut prononcé et qu'il fait mieux connaître, lui donne une valeur historique assez considérable. De plus, elle y amena des dérogations hardies aux règles d'un genre dont il fut à Athènes la dernière production, et peut-être la plus remarquable si l'on ne parle que des oraisons funèbres entendues au Céramique et publiées par leurs auteurs. Ce discours demandait donc une étude spéciale et assez étendue pour qu'il fût possible d'insister sur les conditions singulières qui déterminèrent la naissance et la fin de l'oraison funèbre athénienne.

J'ai fait de même pour le procès de Démosthène dans l'affaire d'Harpale. Le rôle d'Hypéride, qui avait figuré parmi les accusateurs, et la découverte de plusieurs fragments de son discours faisaient rentrer cette question dans un travail général sur cet orateur. Mais, d'un autre côté, l'intérêt principal portait évidemment sur Démosthène et sur le procès lui-même. Il valait donc mieux en faire le sujet d'une étude particulière.

L'histoire d'Athènes à cette époque, les sentiments contradictoires qu'elle éprouva et les difficultés presque insolubles de sa situation, la ma-

nière dont une pareille affaire fut conduite et les nécessités politiques qui en décidèrent le dénouement, donneraient lieu à de curieuses réflexions. Pour me borner à un seul point, il me paraît démontré, malgré l'insuffisance des documents, que la condamnation de Démosthène est un des exemples les plus frappants du despotisme dur et absolu qu'admettaient les républiques de l'antiquité, et qui semble même avoir été la condition de leur existence. Le peuple souverain, revêtu d'une puissance antérieure aux lois : tel est le principe qui, chez les Athéniens, se faisait jour jusque dans l'organisation judiciaire. Ainsi il était impliqué dans l'institution de l'*action préalable* (προβολή), qui, dans certains cas, précédait et déterminait l'intervention des tribunaux.

Un principe analogue avait présidé avec bien plus de force à l'institution de l'Aréopage dont l'autorité fit mettre en jugement et condamner Démosthène. Par une double consécration, religieuse et politique, l'Aréopage est le premier des deux grands conseils de l'État et jouit d'une indépendance absolue. Les lois n'ont pas prise sur lui. De la hauteur où il a été placé, il surveille le fonctionnement des institutions, prêt à l'arrêter d'un signe

pour faire entendre sa voix au milieu de leur silence respectueux, s'il voit quelque péril menacer la vie de la cité. Aussitôt qu'il a parlé, il est obéi sans examen et sans discussion; nul n'a le droit de mettre en doute ni sa véracité ni ses lumières. Tel était l'Aréopage dans la pensée de Solon, quand ce fondateur de la démocratie athénienne cherchait à mettre dans son œuvre une garantie de stabilité et de durée : tel, malgré la diminution de son influence, il restait dans la forme, à l'époque où Démosthène était souverainement désigné par lui à la sentence d'un tribunal. Saisi par cette puissance réputée infaillible et irresponsable, ce grand homme sentait tous les appuis lui manquer : ni ses services, ni sa gloire, ni son éloquence, ni même les ressources de l'argumentation et du raisonnement, armes les plus légitimes d'un accusé, ne lui étaient d'aucun secours. Il tomba frappé par une condamnation fatale.

Le discours de Démosthène n'avait pas été conservé; de celui d'Hypéride, le plus éloquent et le plus passionné de ses accusateurs, il ne nous est parvenu que des débris. Malgré la valeur littéraire du discours d'accusation composé par Dinarque,

que nous possédons en entier, il est clair que dans cette question le côté historique est de beaucoup le plus intéressant; et il le serait encore, lors même que le hasard complèterait son œuvre en nous rendant tout le reste de l'accusation d Hypéride. Ce qui nous touche bien plus que le talent, la passion ou l'esprit d'un orateur, c'est ce qu'on peut appeler le drame d'une pareille condamnation; ce sont les conditions où elle se produit, les institutions et les mœurs qui la rendent possible, les circonstances politiques qui la rendent nécessaire; c'est la moralité de la sentence, soit par rapport au peuple qui dut la prononcer, soit par rapport à l'homme qui personnifie pour la postérité la grandeur de l'éloquence athénienne. On ne sera donc pas surpris que je me sois placé à un point de vue exclusivement historique. J'ai voulu exposer les faits que l'on peut connaître, et discuter tout ce qui n'échappe pas à la discussion : ai-je réussi à mettre en lumière les points principaux? c'est ce que j'ai cru possible et ce que j'ai tenté.

Mars 1874.

ÉTUDES

SUR

L'ÉLOQUENCE ATTIQUE

L'ATTICISME DANS LYSIAS

Lysias parut à une époque décisive pour l'éloquence athénienne. Sans aucun doute il y avait depuis longtemps à Athènes d'habiles avocats et de grands orateurs. L'établissement de la constitution de Solon et, depuis un siècle, le développement de la démocratie et les grandes destinées de la ville de Minerve avaient fait de la parole une arme nécessaire et puissante pour la défense des intérêts civils et publics. Le peuple athénien, chef reconnu de la Grèce, enivré de gloire, en dernier lieu livré aux émotions d'une lutte terrible qui mit en question sa puissance et sa vie, appelait à parler devant lui ceux qu'on nommait les conseillers de

la nation; passionné et capricieux, il apportait de plus sur la place publique les instincts littéraires que développaient en lui Sophocle et Euripide aux concours poétiques du théâtre de Bacchus : c'était à cet auditoire, c'était en même temps à toute la Grèce sujette ou rivale d'Athènes, que s'adressaient les orateurs du haut de la tribune du Pnyx. La grandeur et les difficultés d'un pareil rôle, les espérances presque infinies de l'ambition, les dangers personnels, l'ardeur des rivalités et des haines, quels aiguillons pour le talent! Le nom seul de Périclès rappelle le plus merveilleux triomphe qu'il ait été donné à la parole de remporter. Les hommes d'État et les démagogues qui le précédèrent et le suivirent, tour à tour puissants et exilés, éprouvèrent ainsi presque tous la faveur et la colère du peuple.

Une longue et brillante pratique avait donc appris aux Athéniens ce que c'était que l'éloquence. Cependant le caractère de l'éloquence athénienne n'était pas encore reconnu, fixé. C'est dans la dernière partie du IVe siècle qu'il dut l'être et qu'il le fut. Jusque-là ces hommes, qui devaient tout à la parole, n'avaient pas voulu l'honorer en elle-même; une fois le succès obtenu, ils semblaient en rejeter l'instrument avec dédain. Tout entiers aux émotions présentes, aux intérêts réels de la vie politique, ils auraient rougi de placer ailleurs leurs

jouissances et leur orgueil [1]. Le discours qui avait ramené à Périclès les Athéniens irrités périssait [2] avec les sons qui avaient un instant traversé la place publique. La foule présente était le dieu auquel sacrifiait exclusivement son génie, sans souci de la postérité, qui devait garder à peine le souvenir de ces heures de triomphe, et ne recueillir qu'un écho affaibli de ces applaudissements et de cet enthousiasme éphémères. Ainsi l'éloquence politique, tout actuelle, n'existait pas en dehors de l'assemblée, et l'homme d'État était orateur sans être écrivain. Aussi les traditions de l'éloquence n'étaient-elles pas établies avec certitude, ni la langue de la prose véritablement formée; et les questions de théorie, qui déjà s'agitaient ailleurs, n'avaient pas encore été soulevées à Athènes d'une manière précise et sérieuse. Elles ne pouvaient tarder à l'être.

En même temps que Périclès consacrait uniquement aux succès de la tribune ces grandes inspirations dont rien ne devait fixer l'impression trop fugitive, Athènes accueillait avec admiration des étrangers qui prétendirent être ses maîtres. Ils pro

1. Platon, *Phèdre*, p. 257 d : « Tu sais sans doute toi-même que les hommes les plus puissants et les plus considérables dans un état rougissent d'écrire des discours et de laisser des écrits, par souci de leur réputation pour l'avenir : ils ont peur d'être appelés sophistes. »

2. Quintilien, *Instit. orat.*, III, I, 12.

clamèrent hautement leur culte pour l'art en lui-même; ils firent de la parole, non plus l'instrument plus ou moins docile du raisonnement et de la passion, mais une puissance supérieure et universelle qui, existant par elle-même, dominait tout, idées, sentiments, connaissances, et même tenait lieu de tout. Ils enseignaient donc les lois et les procédés, les ressources et les effets de la parole, et déclamaient eux-mêmes devant un auditoire ravi de brillants modèles. Leur succès fut immense. Athènes était déjà la ville des arts; les goûts littéraires du peuple et son amour des spectacles étaient depuis longtemps éveillés par le magnifique développement de la poésie dramatique. Il subit le charme de ces nouveautés, et l'éloquence hésita un instant entre deux voies, dont l'une l'eût conduite prématurément aux tristes abus qui signalèrent sous l'empire les déclamateurs romains; c'est en suivant l'autre qu'elle arriva à produire Démosthène.

Si les Athéniens échappèrent au danger, il faut en faire honneur avant tout à leur génie et à leurs institutions, qui, en dehors des exercices factices des écoles, les appelaient aux luttes réelles et vivantes de la place publique et des tribunaux. Cependant il y eut des hommes qui les aidèrent beaucoup dans ce mouvement salutaire : avant tous il faut nommer Socrate, l'adversaire constant

et victorieux des sophistes; mais si le premier rang lui appartient incontestablement, après lui il faut réserver une place à Lysias qui, vers le même temps, se sépara, lui aussi, des sophistes, et qui éclipsa ceux qu'on put regarder comme ses prédécesseurs dans l'école rivale. Son action, toute littéraire, fut très-efficace, parce qu'il enseigna par l'exemple et donna lui-même les modèles de sa théorie.

Tel est le rôle que Lysias remplit dans cette intéressante époque où se caractérisa l'éloquence athénienne. Chose étrange! élevé en Sicile, il y avait été le brillant disciple de Tisias, et, selon l'opinion la plus commune, revenu à Athènes seulement dans un âge avancé [1], il y avait d'abord conservé les traditions de son maître. Un jour vint cependant où de lui-même il s'attacha à un genre plus vrai, et il y montra de telles qualités que le génie athénien se reconnut dans ses ouvrages et le proposa désormais comme le plus parfait modèle d'atticisme. Ses titres à cet égard demeurèrent inattaquables : à ce point que le nom de cet homme, qui n'avait composé aucune harangue politique et qui faisait métier d'écrire des plaidoyers pour les autres, vint inquiéter Cicéron au milieu

1. Il est plus probable, comme l'a établi Westermann, qu'au moment de son retour ou peut-être de son arrivée à Athènes, Lysias n'avait que dix-neuf ans.

de ses éclatants triomphes, et fut mis en tête de toute une école d'orateurs romains.

Je me propose d'étudier les causes de cette influence et de cette gloire de Lysias ; je veux examiner aussi jusqu'à quel point il en a été digne et ce que vaut en lui-même le système d'éloquence qu'il a inauguré dans l'antiquité.

Le temps a beaucoup maltraité Lysias ; chez les anciens, on faisait circuler sous son nom 425 discours, parmi lesquels 230, selon Denys d'Halicarnasse et Cécilius, 233 suivant Photius, étaient seuls authentiques. Nous n'en avons aujourd'hui que 34, dont beaucoup sont incomplets et mutilés. Cependant ces ressources suffisent pour ce que je voudrais faire; je serai même obligé d'en négliger une partie. Parmi les discours de Lysias que nous possédons, il en est qui appartiennent à sa première manière ou qui s'en rapprochent, par exemple le discours sur l'Amour, si l'on en admet l'authenticité, et l Oraison funèbre. Ce sont ses plaidoyers que l'admiration de l'antiquité nous désigne pour sujets d'étude; c'est là que nous pourrons espérer de le trouver véritablement, surtout dans quelques-uns où le jugement des anciens guide les incertitudes de la critique moderne.

CHAPITRE I

NATURE DU TALENT DE LYSIAS

L'éloquence pour nous suppose la passion. L'homme éloquent, c'est surtout celui dont les accents pathétiques nous remuent profondément, s'emparent de nous et nous entraînent par une force irrésistible. L'appréciation la plus bienveillante ne pourra jamais accorder à Lysias ce genre d'éloquence ; et les critiques anciens, tout en lui décernant presque le titre d'orateur parfait [1], tout en proclamant sa supériorité sur ses prédécesseurs et sur ses contemporains [2], ne lui ont pas reconnu le don de produire les émotions puissantes. Dans ses péroraisons, il y a souvent de la fermeté, quelquefois de l'énergie, surtout une argumentation ingénieuse et pressante, rarement quelques appels

1. Quem jam prope audeas oratorem perfectum dicere. (Cicéron, *Brut.*, IX.)
2. Denys d'Halicarnasse, *Lysias*, I.

plus vifs à l'indignation et à la pitié. Mais tout cela est contenu et enchaîné à une forme brève; jamais de grands élans, jamais de mouvements prolongés, jamais cette abondance et ces effusions par lesquelles semble se soulager la passion qui ne se maîtrise plus elle-même. Quel contraste avec les grandes péroraisons des plaidoyers romains, avec ces accumulations d'expressions passionnées, avec ces cris de colère ou de douleur, ces imprécations ardentes, ces larmes et ces supplications dont les hardiesses de l'action venaient encore augmenter l'effet !

Mais il serait injuste de faire supporter à Lysias tout le poids de ce parallèle avec les orateurs romains ; car on touche ici à une question qui intéresse toute l'éloquence athénienne. Rome réclama sur ce point la supériorité : « Nous l'emportons dans le pathétique, » dit Quintilien [1] en comparant Démosthène et Cicéron. Sans discuter ici la valeur de cette prétention, remarquons qu'il y avait moins à constater du côté des Grecs une infériorité de puissance qu'une différence de goût et d'habitudes. En général, ils s'abandonnèrent beaucoup moins que les Romains aux amplifications pathétiques. L'éloquence de Démosthène peut se définir la raison passionnée : l'émotion n'est jamais chez lui déta-

1. Salibus certe, et commiseratione, qui duo plurimum affectus valent, vincimus. (Quintil., X, I, 107.)

chée du corps même du discours, ni traitée à part comme un lieu commun ; mais, liée à l'argumentation, elle n'en arrête pas la marche rapide. Dans les péroraisons en particulier, auxquelles Quintilien faisait surtout allusion, loin de voir une occasion de s'élancer hors de la cause pour éblouir et toucher davantage, les orateurs athéniens semblent au contraire se concentrer et se borner à présenter une dernière fois avec fermeté les principales idées de leur discours ; il leur arrive même, dans les causes importantes, de contenir leur émotion personnelle, comme s'ils voulaient faire succéder aux agitations de la lutte une sorte de recueillement, et laisser dans l'esprit des juges auxquels sont confiés leurs intérêts, une impression grave et solennelle. Telle est l'intention de ces invocations par lesquelles Eschine finit son plaidoyer sur la Couronne ; telle est celle de la belle prière qui termine la défense de Démosthène.

Il semble qu'une idée religieuse ait jusqu'à un certain point commandé aux avocats cette sobriété dans l'emploi du pathétique ; une loi spéciale la leur imposa [1] : défiance singulière qui n'était qu'un

1. Actor movere affectus vetabatur. (Quintil., II, XVI, 4.) — Athenis affectus movere etiam per præconem prohibebatur orator. (*Id.*, IV, I, 7.) — Et fortasse epilogos (Demostheni) mos civitatis abstulerit. (*Id.*, X, I, 82.) — Voyez aussi un passage (XII, X, 26) où Quintilien exprime la même idée par les mots « lege civitatis. »

hommage rendu au pouvoir de l'éloquence par la ville qui le connut le mieux. Cette loi, inspirée par le même esprit que l'institution de l'Aréopage, paraît avoir influé sur le caractère du genre judiciaire : elle put contribuer à développer le talent d'exposition qui était seul autorisé.

Les avocats étaient d'ailleurs contenus, plus réellement peut être, par un frein que les Romains à leur tour finirent par juger nécessaire pour réprimer les excès d'une abondance intempestive : c'était la clepsydre. Cette habitude de mesurer sévèrement le temps de la parole explique chez les Athéniens le cadre restreint dans lequel se renferment les plaidoyers, surtout quand il s'agit de petites causes, et la nécessité pour l'orateur d'être concis et de ne point s'égarer en dehors de son sujet.

Ces souvenirs nous avertissent que, pour juger Lysias, nous ne pouvons pas rester exclusivement attachés au point de vue moderne ; il serait injuste de lui demander de grands développements pathétiques que ne lui permettaient pas les institutions de son pays, et auxquels du reste ne prêtaient guère les causes toutes civiles et souvent peu importantes qu'il eut surtout à plaider. Rappelons-nous aussi qu'à l'époque où se forma son talent, Athènes, sous une influence toute littéraire, se préoccupait principalement de la forme. La passion

était absente chez les sophistes, et cependant leur succès était très-grand. Dans un pareil moment, c'était assurément beaucoup que de ramener la forme oratoire à de bons principes et d'en déterminer le vrai caractère. Ce fut en partie le mérite de Lysias.

Toutefois, ces qualités de la sobriété et de la concision ne devaient point exclure la vigueur et la passion des chefs-d'œuvre de l'éloquence attique. Il n'est besoin, pour le prouver, que de citer le nom de Démosthène, sans insister, comme l'a fait Denys d'Halicarnasse, sur un parallèle trop défavorable à Lysias. Toute discussion sur ce point est impossible ; qu'il nous suffise de le remarquer. Il est moins intéressant pour nous de rechercher quels furent les défauts de Lysias que de reconnaître les qualités qui les compensèrent au jugement des Athéniens, et de définir le caractère de son talent. Or l'impression qui résulte de la lecture de ses plaidoyers, c'est qu'en général il repoussa les moyens ambitieux ou faux, et qu'il dut ses éclatants succès à ce qu'il prit pour point de départ la vérité : j'entends ce mot dans un sens littéraire. Ce principe produisit dans l'expression des sentiments, et dans ce que les rhétoriques appellent les *mœurs*, la vraisemblance ; dans le style, une sorte de simplicité et de franchise qui faisait de la langue la fidèle interprète de la pensée. Ce

fut là comme le fond sur lequel se développèrent les autres qualités de son éloquence.

§ I.

La vie de Lysias, si l'on accepte la tradition ordinaire, offre le remarquable exemple d'un homme qui, déjà loin de la jeunesse et depuis longtemps illustre, renonce tout à coup aux principes qui l'ont dirigé depuis son enfance et qui ont fait sa réputation, pour s'attacher à des principes opposés qu'il croit meilleurs et dont en effet l'application est devenue son titre à l'admiration de la postérité. Habitant la colonie de Thurium depuis l'âge de quinze ans, il y pratique jusqu'à quarante-sept ans la tradition de la rhétorique sicilienne, qu'il a recueillie de la bouche même de Tisias, et c'est seulement à cette époque qu'une révolution politique le ramène à Athènes. D'abord il y reste fidèle aux habitudes déjà si anciennes de son talent et gagne ainsi les suffrages des Athéniens ; enfin, à cinquante ans passés, il change de système, et ce changement va jusqu'à nier l'existence de l'art dont il avait si longtemps vanté la puissance [1]. Dé-

1. Cicéron, d'après l'autorité d'Aristote, dit de Lysias (*Brut.*, XII) : « Nam Lysiam primo profiteri solitum artem esse dicendi; deinde, quod Theodorus esset in arte sub-

sormais il prétend que « la rhétorique est chose d'expérience et non pas de théorie [1], » et sa longue carrière lui permettra de soutenir ces nouvelles idées par les nombreux modèles qu'il léguera à ses successeurs.

L'importance de ce fait, non-seulement dans la vie de Lysias, mais dans l'histoire générale de l'éloquence attique, n'a pas échappé à la sagacité d'Otfried Muller [2] ; mais il en a hasardé une explication toute conjecturale. Il attribue cette conversion de l'orateur athénien à l'influence salutaire d'une douleur véritable inspirée par la piété fraternelle : le désir de venger son frère Polémarque, mort victime de la tyrannie des Trente, lui fit trouver dans le plaidoyer qu'il lui fut permis de prononcer lui-même contre Ératosthène, la langue naturelle et vivante que l'éloquence attendait encore, et il dit adieu pour toujours aux procédés artificiels et aux vides déclamations des sophistes. Cette révélation du sentiment et cette métamorphose dramatique ont quelque chose d'intéressant, mais manquent de vraisemblance. Le discours contre Ératosthène était habilement conçu, et il décida très-probablement

tilior, in orationibus autem jejunior, orationes eum scribere aliis cœpisse, artem removisse. »

1. « Rhetoricen observationem quamdam esse, non artem. » (Quintil., *Institut. orat.*, II, XVII, 6.)

2. Otfr. Muller, *Histoire de la littérature grecque*, chap. 35.

la condamnation de l'accusé ; il offre les principales qualités de Lysias; mais, bien qu'il fût propre à produire les émotions les plus favorables à la cause, on y chercherait vainement l'inspiration ardente et spontanée de la passion. On y trouve même, en particulier dans l'exorde, quelques traces de la manière des sophistes.

Ce qui a pu conduire Otfried Muller à l'hypothèse qui l'a séduit, c'est qu'en effet Lysias semble avoir adopté son nouveau système vers le temps de la tyrannie des Trente. Les discours les plus authentiques qui nous restent sous son nom sont tous postérieurs à cette époque, et l'accusation contre Ératosthène ne put être prononcée qu'immédiatement après la révolution accomplie par Thrasybule. Or Aristote, cité par Cicéron, nous montre Lysias commençant la pratique de l'éloquence judiciaire au moment où il abandonne ses anciennes doctrines.

Il faut chercher les causes réelles du changement que subit le talent de Lysias, dans la nature même des ouvrages qu'il se mit à composer et dans le caractère des juges auxquels il les destina. Quelles étaient, en effet, les conditions imposées à ces plaidoyers civils dont la loi resserrait sévèrement l'étendue et que leur auteur ne composait pas en son nom et ne devait pas prononcer? Était-il possible d'y déclamer à vide et de perdre en diva-

gations un temps si précieux? La cause se suffisait à elle-même et excluait nécessairement tout developpement étranger. S'agissait-il, à propos d'intérêts le plus souvent très-ordinaires, de prodiguer les effets de style[1]? C'eût été braver imprudemment par un ridicule le bon sens des juges. Les tribunaux n'étaient pas remplis par un public d'école venu pour admirer l'esprit de Lysias, mais par un certain nombre de citoyens pris par la loi dans la masse du peuple pour écouter les plaintes d'un orphelin dépouillé par ses tuteurs ou d'un homme maltraité par ses ennemis, pour juger un comptable infidèle, un soldat en faute, un mari meurtrier de l'amant de sa femme, en un mot un des mille acteurs du drame de la vie. Nous avons déjà de la peine à nous figurer l'effet de ces plaidoyers d'emprunt récités par les parties elles-mêmes; qu'on suppose chacun de ces personnages, qui présentaient tour à tour au tribunal leurs physionomies si diverses, venant réciter tranquillement, pour obtenir satisfaction d'une offense ou pour défendre sa fortune ou sa vie, une série de dissertations ingénieuses et de froides antithèses, où l'on reconnaît invariablement la plume du même au-

1. Quia et privatas ille (Lysias) plerasque, et eas ipsas aliis, et parvarum rerum causulas scripsit, videtur esse jejunior, quoniam se ipse consulto ad minutarum genera causarum limaverit. (Cicer., *De optimo gen. orat.*, III.)

teur : c'est renoncer à toute vraisemblance. Si Lysias, au lieu de s'effacer avec soin au milieu de ces scènes de la vie réelle, s'était toujours réservé la première place afin de faire briller son talent, l'esprit fin et précis des Athéniens l'aurait puni de cette grossière méprise, et ne lui aurait assurément pas accordé ces nombreuses victoires à côté desquelles, selon Plutarque et Photius, on ne compta que deux défaites. Lysias fut donc ramené à la vérité par les exigences de la pratique.

Les observations qui précèdent montrent quelle importance avaient à Athènes, dans l'éloquence judiciaire, l'exorde et l'exposition des faits, dont ni les amplifications pathétiques ni les développements de la preuve ne pouvaient diminuer l'effet et la place : c'étaient ces deux parties qui déterminaient l'impression et la conviction des juges. Ce sont celles qu'on doit le plus admirer chez Lysias.

Denys d'Halicarnasse, qui avait entre les mains plus de deux cents discours de Lysias, lui fait un grand mérite de la variété qu'il a su mettre dans ses commencements, où il ne copie jamais ni les autres ni lui-même. Et en effet, comme le remarque le même écrivain, cette qualité emprunte une grande valeur aux habitudes athéniennes, qui semblent avoir permis, non-seulement de se répéter soi-même, mais aussi de se servir sans scrupule des exordes des autres. Malheureusement, dans le

petit nombre de plaidoyers que nous ont laissés les attiques, nous trouvons, entre le commencement du discours de Lysias *sur les biens d'Aristophane* et celui d'un plaidoyer antérieur d'Andocide *sur les Mystères*, une ressemblance qui dépasse à nos yeux les limites d'une imitation légitime. Ce sont les mêmes idées, et, à peu de chose près, les mêmes expressions. Que penser des éloges de Denys d'Halicarnasse ?

Ne nous hâtons pas cependant de rejeter l'autorité du critique ancien, et cherchons la portée véritable du fait qui semble la condamner. D'abord nous avons lieu de croire que Lysias fut réellement l'auteur de la plupart de ses exordes ; ensuite, rappelons-nous les procédés de l'esprit grec, si différents de ceux de l'esprit moderne. Dans les arts, en Grèce, les traditions s'établirent avec une régularité et une précision que notre intelligence a peine à saisir. Elles revêtirent de bonne heure des formes nettes et arrêtées qui eurent pour effet d'exclure jusqu'à un certain point la nouveauté, ou plutôt la nouveauté ne put consister que dans l'emploi plus habile et plus ingénieux de moyens connus. La fidélité de l'imitation fut donc un principe admis, et le mot de plagiat, qui fait frémir la vanité des auteurs de nos jours, ne fut pas inventé, malgré un grand nombre de plagiaires qui ne se cachaient pas. Les écoles des artistes produisirent

une foule de ces plagiaires avoués et innocents, et c'est ce qui explique en partie, dans l'architecture et dans la statuaire, la sûreté de l'exécution, la perfection des détails et cette longue succession de chefs-d'œuvre que plusieurs siècles ne purent épuiser, dont l'unité résista longtemps aux modifications inévitables du goût et aux altérations de la décadence.

Si les arts, qui étendent si loin leur domaine dans l'imagination, ont dû accepter le joug de formules précises et de types consacrés, nous étonnerons-nous de remarquer un fait analogue dans l'éloquence judiciaire, qui est toute de pratique et d'expérience ? Malgré la multiplicité des causes, le nombre des genres dans lesquels elles rentraient n'était pas infini. Pour ne parler que des exordes, on dut arriver vite à les classer dans des catégories où se produisaient invariablement les mêmes conditions et les mêmes circonstances ; on en vint à reconnaître, non-seulement que certaines idées, mais même que certaines formes convenaient mieux à certaines situations. De là des traditions et des habitudes, qui peut-être même furent de bonne heure fixées par des espèces de manuels où chacun puisait sans hésiter. Il arriva aussi que des orateurs firent d'avance, pour leur usage particulier, des développements destinés à figurer, dans l'occasion, au commencement ou au milieu de leurs discours.

On attribuait à Démosthène cinquante-six exordes de cette nature.

Toutefois l'existence de ces recueils ne dispensa pas les orateurs de l'originalité du talent ni du sentiment actuel des convenances. Les manuels ne suffirent pas plus pour faire un bon exorde que les répertoires de preuves pour faire une bonne argumentation. Il est curieux d'observer chez les grands orateurs de l'antiquité ces traces de l'éducation des rhéteurs et le parti qu'ils en purent tirer ; mais il faut bien prendre garde d'aller jusqu'à supprimer leur valeur personnelle et de méconnaître leur génie. Quant à Lysias, s'il ne justifie pas complétement les expressions de Denys d'Halicarnasse, si quelquefois il employa comme les autres des moyens qui étaient, pour ainsi dire, à la disposition de tout le monde, ce qui le distingua, ce fut le tact avec lequel il s'en servit et le juste sentiment des situations auquel il les subordonna. Ce qu'il dit dans telle circonstance n'est pas de son invention ? Mais c'était ce qu'il fallait dire, et il le dit de telle façon qu'on ne pense pas au procédé et qu'on n'est occupé que du sujet. Le résultat cherché est donc obtenu ; la critique pourra réclamer plus tard, mais sur le moment la cause n'y perd rien. Or il s'agit moins pour un avocat de faire preuve d'invention que de gagner son procès.

Lysias, dans ses exordes imités ou non, eut donc

à un degré remarquable l'intelligence des besoins de la cause. Par là il sut animer ses œuvres; il se rendit complétement maître des procédés et poussa l'habileté de l'avocat jusqu'à la dissimuler sous l'abandon de la nature : à la place d'un rhéteur muni de son bagage oratoire, il mit des hommes vivants, ayant leurs caractères et leurs physionomies, et réellement inspirés par les circonstances de leurs situations.

Voici, par exemple, les premières paroles qu'il fait dire à un jeune homme accusé de refuser le payement d'une dette :

« Aussitôt qu'Archébiade m'eut intenté ce pro-
« cès, j'allai le trouver, juges, et lui représentai
« que j'étais jeune et sans expérience des affaires,
« qu'il me répugnait de paraître devant un tribu-
« nal. Si je te parle de mon âge, lui disais-je, ce
« n'est pas pour te donner un mauvais prétexte :
« fais venir tes amis et les miens, et expose-leur
« comment la dette a été contractée; et, si tu leur
« parais dire la vérité, sans qu'il soit besoin de
« procès, prends ton bien et emporte-le. Mais il
« est juste que tu ne caches rien et que tu dises
« tout en présence d'un adversaire trop jeune pour
« te tendre un piége : nous pourrons ainsi, instruits
« de ce que nous ne savons pas, nous consulter
« sur tes prétentions, et peut-être verrons-nous
« clairement si tu désires injustement mon bien,

« ou si tu cherches justement à rentrer en posses-
« sion du tien. — Malgré ma proposition, jamais il
« ne voulut consentir à une entrevue, ni exposer
« ainsi sa réclamation, ni accepter l'arbitrage que
« lui offrait votre loi sur les arbitres [1]. »

Ce début n'est-il pas la préparation la plus habile de la défense? N'est-il pas bien calculé pour dissiper les préventions inspirées par le seul nom de débiteur et pour les changer en dispositions bienveillantes? Les efforts qu'a faits l'accusé pour entrer en accommodement, son inexpérience, sa jeunesse, son éloignement pour les procès : telles sont les idées adroitement présentées par Lysias pour atteindre ce but difficile. Mais son principal mérite c'est de les avoir exprimées avec un naturel et une vraisemblance qu'une traduction ne laisse deviner que très-imparfaitement : les juges sont déjà gagnés, et cependant on ne sent aucun effort pour parvenir à ce résultat; quelques paroles ont suffi à Lysias pour concilier à son client cette confiance si précieuse. C'est ainsi que sur la scène un mot de situation produit un grand effet là où une tirade paraîtrait froide : le triomphe de l'art est d'arriver à se cacher complétement pour laisser parler la nature elle-même. L'orateur Isée, exprimant plus tard les mêmes idées, est resté, comme

1. Fragment cité par Denys, *De Isæo*, t. V, p. 601, 14.

l'a observé Denys d'Halicarnasse, fort inférieur à Lysias. Son style est aussi clair, aussi net et aussi pur, ses phrases sont mieux faites; mais il n'y a plus chez lui cet air de jeunesse et de naïve franchise qui dut assurer le succès de son prédécesseur.

L'art de recommander un client à l'opinion des juges, le juste sentiment des convenances, la clarté et la netteté, le naturel, telles sont les qualités des exordes de Lysias; telles sont aussi celles de ses narrations, où elles peuvent même se développer davantage. Les narrations, en effet, tiennent la principale place dans les plaidoyers de l'orateur athénien : souvent elles se mêlent à l'exorde, quelquefois même le remplacent; elles reparaissent encore dans l'argumentation, qu'elles préparent toujours. C'est donc dans les narrations que dut surtout se montrer le talent de Lysias; ce sont elles principalement qui lui méritèrent les suffrages des critiques anciens : « Il n'y a rien de « plus parfait que Lysias, dit Quintilien [1], si le rôle « de l'orateur se borne à instruire. » Denys d'Halicarnasse [2] l'appelle *la règle de l'éloquence* dans la narration oratoire, et pense que les préceptes qui la concernent ont été tirés pour la plupart des modèles écrits qu'il avait laissés.

Dans les narrations, il s'agit de composer un

1. *Institut. orat.*, X, I, 78.
2. *Lysias*, XVIII.

caractère intéressant dont les qualités morales paraissent, sans ostentation maladroite, à propos des faits ou des incidents qui se rattachent à la cause. Un simple détail, un mot les feront souvent mieux ressortir que de longues protestations. L'amour de la justice, la modération, les sentiments de l'honnête homme et du bon citoyen doivent avoir inspiré la conduite du client et doivent inspirer encore ses paroles. Il fallait de plus à Athènes que ces qualités générales fussent présentées de manière à former un ensemble en harmonie avec la condition et l'extérieur de l'homme qui paraissait devant le tribunal. Sous tous ces rapports, Lysias est le maître des orateurs anciens.

Il l'est également dans l'art de tracer des tableaux et de faire voir les faits qu'il expose. C'est là que se montre surtout la souplesse de son talent. Faut-il expliquer ces détails de la vie privée dont la complication fait le plus souvent la difficulté des affaires civiles? Il y réussit sans aucun embarras; il adopte l'ordre en apparence le plus simple, développe naturellement la suite des circonstances et en établit habilement la nature et les rapports, tout en sachant parler toujours aux yeux et au bon sens des juges, sans jamais exiger de leur part aucun effort d'intelligence; et cette exposition si claire et si pleine d'aisance est en même temps précise et rapide.

S'agit-il de décrire, au lieu d'un intérieur de maison, la situation de tout l'État dans une crise politique? A la netteté du pinceau de Lysias se joindra quelque chose de plus vigoureux, et en même temps que le sujet s'agrandira et que les idées s'élèveront, l'expression atteindra même à une sorte de pathétique contenu. Tel est le caractère d'un tableau général d'Athènes [1] au moment de la tyrannie des Trente qui, emprunté au développement d'un argument, peut cependant être donné comme un exemple de narration :

« C'est avec un sentiment de chagrin que je « vous rappelle les malheurs qui ont affligé la ville; « mais c'est une nécessité de le faire en ce moment, « afin que vous sachiez, juges, quelle compassion « Agoratus mérite de votre part. Vous savez quel « était le caractère et le nombre de ces citoyens « qui furent ramenés de Salamine, et de quelle « mort ils durent périr par l'ordre des Trente; « vous savez combien d'autres furent tirés d'É- « leusis et condamnés au même sort; vous vous « souvenez aussi de ceux qui dans cette ville, vic- « times de haines privées, furent conduits dans la « prison : ils n'avaient fait aucun mal à leur pays, « et cependant ils furent forcés de subir la mort la « plus honteuse et la plus infamante, laissant, ceux-

1. Discours contre Agoratus, §§ 44 et suiv.

« ci de vieux parents qui avaient compté sur leurs « enfants pour nourrir leurs derniers jours et pour « les ensevelir après leur mort, ceux-là des sœurs « sans dot, d'autres des enfants dont l'âge deman- « dait encore bien des soins. Juges, s'ils pouvaient « donner leurs suffrages, quelle sentence, je vous « le demande, prononceraient-ils sur cet homme « qui les a privés des biens les plus chers? Rappe- « lez-vous comment vos murailles ont été rasées, « vos vaisseaux livrés aux ennemis, vos arsenaux « détruits, votre acropole occupée par les Lacédé- « moniens, toute votre puissance abattue au point « que la ville d'Athènes ne différait pas de la der- « nière ville de la Grèce. En outre, vous avez « perdu vos fortunes particulières, et enfin tous « ensemble vous avez été chassés de votre patrie « par les Trente. Voilà les malheurs que ces « hommes de bien prévirent, et c'est pour cela, « juges, qu'ils ne voulurent pas permettre de con- « clure la paix : et toi, Agoratus, quand ils vou- « laient le bien de l'État, tu les as fait périr en les « dénonçant au sénat comme des traîtres, et ainsi « tu es l'auteur de tous les maux qui ont fondu sur « la ville. »

Dans les narrations proprement dites, Lysias décrit beaucoup, et pourtant n'abuse pas des descriptions. Il arrivera qu'un petit détail, au premier abord indifférent, prendra plus tard, quand il y

reviendra, une grande importance; mais ce moyen ne produira son effet que parce qu'il n'aura pas été prodigué, et en général on ne sera point arrêté par ces analyses minutieuses qui, pour vouloir faire entrer trop avant dans un sujet, en font sortir : on oublie, en effet, la situation pour ne songer qu'à l'auteur, qui lui-même ne pense qu'à montrer la finesse de son esprit. Quand Lysias parle, au contraire, on est toujours en situation; on assiste réellement aux scènes qui se succèdent dans son récit; on voit et l'on entend les acteurs, et surtout on ne quitte pas le personnage principal dont le caractère persiste sous les impressions diverses des faits.

Qu'on lise la narration du plaidoyer pour le meurtre d'Ératosthène, et il sera impossible de ne pas lui appliquer ces éloges. Cette narration est un chef d'œuvre d'esprit et de naturel; c'est un véritable drame dont l'exposition, les scènes, le dénoûment se suivent et s'enchaînent dans une composition savante et variée.

Euphilétus, qui vient se défendre devant le tribunal, a surpris et tué l'amant de sa femme. Le dénoûment est terrible et demandait, dans l'intérêt de la cause, à être habilement préparé. Les tableaux qui précèdent en sont, en effet, une habile préparation, en même temps qu'une piquante peinture des mœurs athéniennes.

Euphilétus avait passé heureusement les commencements de son mariage, plein de confiance dans sa femme, surtout depuis qu'elle lui avait donné un enfant ; mais aux funérailles de sa mère, sa femme fut aperçue par Ératosthène, qui trouva moyen, en corrompant un esclave, d'entrer en relation avec elle. Ici commence l'action ; pour la comprendre, il faut que nous en connaissions la scène :

« J'ai, dit Euphilétus, une petite maison divisée « en deux parties semblables : l'une en haut, ré- « servée aux femmes ; l'autre en bas, habitée par « les hommes. Lorsque notre garçon fut né, sa « mère se mit à le nourrir ; alors, craignant qu'en « descendant souvent l'escalier pour baigner son « enfant elle ne courût quelque danger, je m'éta- « blis moi-même à l'étage supérieur, et installai « les femmes en bas. Ainsi je m'habituai à la voir « aller coucher en bas auprès de son fils, afin de « lui donner le sein et de l'empêcher de crier. Les « choses se passaient ainsi depuis longtemps, et « j'étais dans la plus profonde sécurité ; dans ma « simplicité, je croyais avoir la femme la plus ver- « tueuse d'Athènes. »

Mais un jour Euphilétus arrive à l'improviste de la campagne pendant qu'Ératosthène est chez lui. Alors commence une scène d'intérieur digne du Décaméron. Euphilétus dîne tranquillement. Après

le dîner, il entend crier l'enfant, que la nourrice tourmentait exprès afin d'attirer la mère en bas auprès de son amant. Laissons le mari raconter lui-même :

« Je dis à ma femme de descendre et de donner « le sein à son fils pour arrêter ses pleurs. D'abord « elle ne veut pas : elle avait du plaisir à me voir « après une longue absence. Je me fâche, et je lui « répète le même ordre : « Sans doute, me dit- « elle, tu veux attirer ici la petite esclave ; déjà, « un jour que tu étais ivre, tu as été bien pressant « auprès d'elle. » Je me mets à rire : elle se lève, « sort, ferme la porte, comme par plaisanterie, et « emporte la clef. Moi, sans penser à rien et sans « rien soupçonner, je m'endors avec le plaisir d'un « homme qui vient de la campagne. Le lendemain « matin elle revint et m'ouvrit. Je lui demandai ce « que c'était qu'un bruit de portes que j'avais en- « tendu pendant la nuit ; elle me répondit que la « lampe qui était placée près de l'enfant s'était « éteinte, et qu'on avait été la rallumer chez les « voisins. Je n'en dis pas davantage, et crus qu'il « en était ainsi. Il me sembla, juges, qu'elle avait « du fard, quoiqu'il n'y eût pas encore trente jours « révolus depuis la mort de son frère. Pourtant, « sans faire aucune observation, je sortis tranquil- « lement de la maison. »

A ce récit, dans lequel Euphilétus fait ainsi les

honneurs de sa confiante bonhomie, il est curieux d'opposer celui où il raconte sa vengeance. La jalousie d'une autre maîtresse d'Ératosthène a tout découvert. Une vieille, comme dans les romans modernes, est venue trouver Euphilétus. Ses paroles ont éveillé la défiance, jusque-là si bien endormie, du mari trompé ; il se rappelle des circonstances auxquelles il n'avait pas autrefois attaché de valeur : la scène qui un jour a suivi son retour de la campagne, les bruits de porte qu'il a entendus la nuit, le fard qu'il a remarqué sur la figure de sa femme. Ses soupçons ont été confirmés par les révélations d'une esclave, confidente des deux amants. Il a pris ses mesures pour surprendre Ératosthène en flagrant délit et pour se venger. Lui et les amis qu'il a été chercher en toute hâte, se précipitent avec des torches dans la chambre de sa femme, où ils le trouvent :

« Je le frappe, dit il, et le renverse ; je lui ra-
« mène les deux mains derrière le dos ; je les lui
« attache et lui demande pourquoi il vient ainsi
« m'outrager dans ma maison. Lui, avouant son
« crime, me priait et me suppliait de ne pas le tuer,
« de consentir à accepter une somme d'argent. Je
« lui répondis : Ce n'est pas moi qui te tue, c'est
« la loi de notre pays, que tu as violée et moins
« estimée que tes plaisirs, toi qui as aimé mieux
« commettre un pareil crime envers ma femme et

« envers mes enfants que d'obéir aux lois et de « mener une vie honnête. C'est ainsi, juges, que « cet homme a subi le sort que les lois infligent à « ceux qui agissent comme lui. »

Il serait aisé de citer d'autres passages qui feraient de même ressortir à quel degré de vraisemblance Lysias atteint dans ses narrations, grâce à cet ensemble de qualités que les Grecs désignaient par deux mots difficiles à traduire avec précision, ἠθοποιΐα et ἐνάργεια, c'est à-dire grâce au talent de peindre les mœurs et les caractères, et de mettre les faits sous les yeux. On voit la scène de ses récits, ses personnages agissent et parlent ; c'est déjà presque le théâtre, ou plutôt c'est la vie elle-même, parce qu'il y a là quelque chose de moins factice et de moins arrangé que sur le théâtre.

En effet, le dramatique des narrations de Lysias ne paraît pas cherché. L'ordre qu'il adopte est tout simplement l'ordre chronologique. Voyez par exemple les séries de narrations qui remplissent la première moitié des plaidoyers contre le tyran Ératosthène et contre Agoratus : ce sont des successions d'événements présentés depuis leur principe, l'un après l'autre, avec tact et sans longueur, mais sans aucune combinaison artificielle. Cette méthode paraît moins savante : peut-être n'a-t-elle pas moins de puissance. Si le juge n'est pas immédiatement frappé par un grand effet produit par

une habile concentration des moyens de la cause, d'un autre côté, n'étant prévenu par aucun appareil, il ne se met pas en garde contre cet enchaînement insensible d'effets de détail dans lesquels consiste l'art de l'orateur. Il se laisse conduire par le cours naturel des choses, sans songer à Lysias qui se cache discrètement derrière le tableau fidèle de la réalité.

On conçoit quel est le genre de pathétique que recherchent et que comportent des narrations composées dans cet esprit : c'est un pathétique indirect qui gagnera les juges, pour ainsi dire à leur insu ; les faits parleront seuls, sans que le plaideur exprime, en son propre nom, les passions qui l'inspirent, sans qu'il en vienne jamais au « voyez nos larmes, » si banal chez les avocats romains et chez leurs imitateurs modernes. C'est ainsi que l'émotion sortira d'elle-même du récit du jugement de Dionysodore et de sa dernière entrevue avec sa femme dans sa prison :

« S'ils (Dionysodore et ses compagnons d'infor-
« tune) avaient été jugés devant le tribunal, ils au-
« raient été facilement sauvés ; car déjà vous saviez
« tous quel était le malheur de la ville ; mais vous ne
« pouviez plus y apporter aucun remède. C'est de-
« vant le conseil présidé par les Trente que les ac-
« cusés sont amenés. Le jugement fut tel que vous
« le connaissez vous mêmes. Les Trente étaient

« assis sur les siéges où sont assis maintenant les « Prytanes, deux tables étaient placées devant les « Trente, et les votes devaient être déposés, non « pas dans les urnes, mais à la vue de tout le « monde, sur ces tables : les votes de condamna- « tion sur la première, ceux d'acquittement sur la « seconde. Comment était-il possible qu'un seul « d'entre eux fût sauvé ? Bref, ceux qui furent ainsi « appelés devant les Trente pour subir le jugement « du conseil furent tous condamnés, tous entendi- « rent la sentence de mort, excepté cet Agoratus « qui est sous vos yeux : quant à lui, on le ren- « voya avec le titre de bienfaiteur du peuple. Afin « que vous sachiez combien de citoyens il a fait « ainsi périr, je veux vous faire lire leurs noms « (suivent les noms).

« Lors donc, juges, que la mort a été prononcée « contre ces hommes et qu'ils voient leur perte « inévitable, ils font venir dans la prison, celui ci « sa sœur, celui-là sa mère, un autre sa femme, « chacun en un mot celle qui lui tenait de plus près « par les liens de la famille, afin de les embrasser « une dernière fois avant de quitter la vie. Dionyso- « dore veut ainsi voir dans la prison sa femme, qui « est ma sœur. Celle-ci, instruite de ce désir, « arrive couverte de vêtements noirs, ainsi que le « demandait la triste situation de son mari. Alors, « en présence de ma sœur, Dionysodore exprima

« ses volontés suprêmes; il dit qu'Agoratus était « l'auteur de sa mort, et me recommanda, ainsi « qu'à son frère Dionysius ici présent, et à tous ses « amis, de le venger d'Agoratus; il recommanda « aussi à sa femme, qu'il croyait laisser enceinte, « de dire à son enfant, si c'était un fils, que son « père avait été tué par Agoratus, et de lui or- « donner de venger sur cet homme le meurtre de « son père. Des témoins vont attester la vérité de « mes paroles. »

Lysias arrive à l'émotion, non-seulement par l'effet général de tout un tableau, mais quelquefois aussi par l'impression inattendue d'un détail matériel. Ainsi, quand la maison de son frère Polémarque est pillée, il nous montre Mélobius, un des ministres des Trente, arrachant des boucles d'or aux oreilles de la femme de Polémarque; quand son frère lui-même a bu la ciguë, il nous montre les misérables funérailles de cet homme qui la veille était un des plus riches de la ville : un lit de louage, un drap mortuaire, un oreiller empruntés. S'indignera-t-on contre la froideur de ce frère qui, venant accomplir cette vengeance de famille, substitue de pareils détails aux éclats de sa propre douleur? Ce serait à tort, car la nature humaine le justifie au moins en partie. Il arrive souvent en effet qu'un trait rapide de ce genre agit plus vivement sur notre imagination qu'un mouvement ora-

toire, ou que, dans une grande infortune, un de ces petits contrastes, que la réalité familière nous présente d'elle-même, nous touche d'une manière plus irrésistible.

Il y a de plus dans ce procédé quelque chose qui est conforme aux habitudes grecques : les Grecs, dans les sujets les plus élevés, partent souvent de la réalité familière pour atteindre aux plus sublimes expressions de la passion. Les tragiques offriraient plus d'un exemple de ce fait qui est un des secrets de leur puissance dramatique : il en résulte qu'ils paraissent vrais dans les plus grandes hardiesses de la poésie et du sentiment.

Seulement, chez Lysias, après la peinture matérielle de la réalité, la passion n'éclate pas : il laisse aux faits, tels qu'il les a fait connaître, le soin d'éveiller dans l'âme des auditeurs la douleur ou l'indignation. Si, ce qui arrive surtout dans les conclusions, le client de Lysias exprime lui-même un sentiment, ce n'est pas sous une forme personnelle; c'est au contraire sous une forme assez générale pour qu'elle convienne à chacun de ceux qui sont présents et ne semble que l'interprétation des pensées qu'il a su faire naître en eux. C'est ainsi qu'il réclame au nom de tous les bons citoyens contre la vénalité et contre l'indulgence qu'elle obtient à Athènes :

« Et cependant le devoir de ceux qui conduisent

« avec dévouement les affaires du peuple, c'est,
« non pas de vous prendre votre bien au milieu
« des difficultés où vous êtes engagés, mais de vous
« donner le leur. Mais nous en sommes venus à ce
« point que ceux qui naguère pendant la paix ne
« pouvaient pas même se nourrir eux-mêmes,
« contribuent maintenant aux dépenses publiques,
« remplissent des chorégies et habitent de magni-
« fiques maisons. Il vous est arrivé de témoigner
« votre malveillance à d'autres citoyens qui de-
« vaient à leur patrimoine la faculté de faire ces
« dépenses : aujourd'hui, tant les dispositions du
« peuple sont changées, les vols de ceux-ci n'exci-
« tent plus votre indignation, mais ce que vous
« recevez d'eux leur gagne votre reconnaissance,
« comme s'ils vous donnaient un salaire sur leur
« fortune, au lieu de vous voler la vôtre comme ils
« le font. Mais voici la chose la plus étrange de
« toutes : tandis que dans les affaires des particu-
« liers ce sont les victimes qui pleurent et obtien-
« nent de la compassion, dans les affaires de l'État
« la compassion est pour les coupables, et c'est
« vous, leurs victimes, qui la leur accordez [1]. »

Ce passage, qui est tiré d'une conclusion de discours, peut contribuer à caractériser d'une manière générale le talent de Lysias. Nous avons vu

1. Discours contre Épicrate, §§ 10 et suiv.

que les narrations nous le montrent encore plus sobre dans l'expression des sentiments. Il est donc évident que son but est d'intéresser l'auditeur aux situations : ce n'est plus pour lui un appréciateur de sang-froid qui, restant en dehors de la cause, juge les efforts d'un avocat; c'est un témoin partial, qui, en présence des faits eux-mêmes, et tout au plus aidé par d'habiles indications, se trouble et s'émeut pour son propre compte. Le succès d'un pareil système est l'idéal de la vraisemblance.

Les exordes et surtout les narrations de Lysias font connaître ses principaux moyens de persuasion et donnent le secret du succès presque constant de ses plaidoyers. Quand il arrive à l'argumentation, elle est plus que préparée : à vrai dire, elle a commencé avec ses premières paroles. Que lui reste-t-il à faire pour compléter la conviction? A produire les témoins, à citer des lois, à détacher et à marquer plus fortement des conséquences qu'il a déjà habilement indiquées. Ce sera chez lui le principal de l'argumentation proprement dite. Il lui arrivera bien d'ajouter quelques arguments nouveaux; il faudra aussi qu'il réfute ou qu'il prévienne les principales raisons de l'adversaire : mais il ne le fera pas longuement, et en somme ses argumentations ne seront que secondaires par la place qu'elles tiendront dans l'ensemble des

plaidoyers, comme par l'effet qu'elles produiront en elles-mêmes.

Il y a pourtant à admirer dans les argumentations de Lysias; elles peuvent servir de modèles à plus d'un titre; mais ce qu'il nous importe seulement ici d'observer, c'est combien, malgré la différence d'objet, leur caractère général est d'accord avec celui de ses narrations. Un raisonnement diffère nécessairement beaucoup d'une scène ou d'un tableau. Cependant nous retrouvons ici une nouvelle application de ce principe qui veut que l'art ne paraisse pas.

L'argumentation de Lysias n'est pas cet édifice savant, aux combinaisons variées et aux proportions imposantes que saura plus tard élever l'industrie des rhéteurs. Il n'y a ni ampleur dans le développement des preuves, ni effort pour les grouper habilement, ni progression dans leur enchaînement, ni puissance entraînante dans leur succession : ce n'est point un corps qui s'échauffe et s'anime à mesure qu'il acquiert de nouvelles forces. Aussi peut-être aura-t-on raison, au point de vue de l'art, de reprocher un jour à Lysias ce défaut de composition [1]. Mais ce que tout le monde louera dans son argumentation, ce sont les mérites

1. Denys, *Lys.*, VIII. *Isée*, III. Cécilius dans Photius, cod. 262.

de détail de chacun de ces morceaux détachés dont elle se compose; c'est la clarté, la netteté, l'agilité de la forme, la manière ingénieuse dont il présente chaque preuve en particulier, l'art avec lequel il sait la réduire en dilemme et en général prendre la voie la plus courte pour arriver à l'évidence; ce sont des oppositions heureuses d'où jaillit la vérité; c'est un tissu serré que le raisonnement ne peut rompre.

Rappelons-nous que nous avons eu à faire des observations analogues sur les effets de détail, sur les séries de petites scènes et de petits tableaux que présentent souvent les narrations de Lysias, et demandons-nous si cette absence visible de tactique et ce laisser-aller dans l'ordonnance générale de l'argumentatton n'était pas une bonne condition, peut-être même un calcul, pour produire plus sûrement la conviction. Éviter l'apparence de tout effort pour surprendre la bonne foi des juges, et se borner à leur montrer sans artifice, et l'une après l'autre, les conséquences évidentes de faits évidents, n'est-ce pas les gagner par l'attrait même de la simplicité et par cette sorte de confiance honnête que doit donner la conscience du droit?

Cette réflexion naît d'elle-même, quand on voit chez Lysias les arguments se succéder avec les mêmes transitions, si simples et si négligées, qu'évidemment il lui eût été facile de les varier davan-

tage. Il est certain qu'il ne fut nullement effrayé par la monotonie de ces répétitions, et qu'il aima mieux réserver son habileté pour la mise en œuvre de chaque raisonnement en particulier. Peut-être aussi les Athéniens étaient-ils moins sensibles que nous à la monotonie; car il semble que certaines formules oratoires, dont le mérite avait été de bonne heure reconnu, aient eu le don de les charmer, sans que cette impression s'usât par l'habitude. Il y avait sans doute en elles quelque chose qui satisfaisait leur esprit et leur faisait accepter volontiers une idée qui réussissait à entrer dans ces moules aimés, à peu près comme l'oreille se repose avec plaisir sur certaines modulations. Toujours est-il que cette négligence apparente de Lysias est loin d'être en contradiction avec le caractère général de son talent. Par là, comme par leurs principales qualités de détail, ses argumentations, que je n'ai prétendu examiner qu'à ce point de vue, se rattachent au même principe que ses narrations et ses exordes : elles atteignent de même à la vraisemblance par le naturel.

§ II.

Cet air de vérité qui fait dans la narration, dans l'exorde, dans l'exposition des preuves, le carac-

tère du talent de Lysias, nous a indiqué d'avance le caractère de son style. Traduction fidèle de la pensée, la forme se distingue chez lui comme la pensée elle même par une sorte de franchise qui inspire la confiance. Le naturel suppose que l'expression est simple ; la vraisemblance, qu'elle est juste et mesurée. Lysias posait lui-même en principe l'harmonie nécessaire du langage et de la pensée : « La langue, disait-il, n'a ni peu ni beau-« coup d'esprit ; c'est l'esprit qui est grand chez « celui qui en a beaucoup, petit chez celui qui en « a peu[1]. » Il fit plus que de donner ce précepte si opposé à celui des sophistes ; il le montra appliqué dans ses écrits. Ce fut pour lui une grande gloire.

En effet, quand on songe à l'immense travail de la rhétorique contemporaine, quand on pense au talent de tant d'hommes qui, réunis à Athènes, se partagèrent l'enthousiasme public, et qu'on voit que cet enthousiasme n'eut qu'un temps, que les théories de ces hommes tombèrent en discrédit, que leurs orgueilleux efforts aboutirent surtout à la fausseté et à l'exagération, quel mérite ne doit-on pas reconnaître à celui qui, sitôt après eux, lorsque les dernières acclamations de leur triomphe

1. Ἡ γὰρ γλῶττα, κατὰ Λυσίαν τὸν ῥήτορα, νοῦν οὔτε πολύν, οὔτε μικρὸν ἔχει· ὁ δὲ νοῦς, ᾧ μὲν πολύ, πολύς, ᾧ δὲ μικρόν, μικρός. (Grégoire de Corinthe, *De dialect.* p. 4, éd. Schaefer.)

retentissent encore, entre dans la véritable voie et réalise dans son style ces difficiles conditions de la proportion et de la vérité ?

Si Lysias ne fut pas un novateur, s'il fut soutenu par le fond du génie athénien et par les traditions de la pratique qui venaient de lui être imposées, on doit lui compter comme un titre presque égal d'avoir le premier touché si juste le but ; c'est ce qui l'a élevé au-dessus de ses prédécesseurs immédiats et de ses contemporains, au delà desquels l'histoire ne remonte pas.

Avant lui ou en même temps que lui, des orateurs illustres avaient écrit ou écrivaient des discours. Je ne parle pas de Thucydide, dont les belles harangues ne sont qu'à moitié des monuments oratoires, puisqu'elles n'ont pas été et n'auraient jamais pu être prononcées. Mais, pour ne citer que des hommes pratiques, Antiphon et Andocide, les deux premiers noms de la décade des orateurs athéniens, avaient composé des plaidoyers, soit pour les autres, soit pour eux-mêmes dans des affaires capitales. On connaît l'admiration de Thucydide[1] pour le discours qui ne put sauver le premier ; nous avons l'intéressante défense à laquelle le second dut son salut, une deuxième fois menacé. Platon vante la puissance pathétique de Thra-

1. VIII, 68.

symaque de Chalcédoine[1], Denys d'Halicarnasse la force et l'élégance de son style[2]. Sans pousser plus loin l'énumération, comment se fait il que ces hommes, qui à certains égards semblent avoir été supérieurs à Lysias, n'aient point été ses rivaux en gloire? Ce résultat doit être attribué sans doute au juste sentiment de la forme qu'il eut en partage et au merveilleux accord qu'il sut établir entre elle et la pensée. Auprès de lui Antiphon parut inculte et antique, Andocide verbeux ; Thrasymaque lui fut inférieur en netteté et en délicatesse. Aussi est-il à peine question d'eux chez Cicéron, Denys d'Halicarnasse et Quintilien, tandis que le nom de Lysias est le premier dont s'occupe sérieusement leur critique. Lysias, en effet, par les qualités de son style, est le véritable précurseur de Démosthène; c'est un honneur que personne ne put lui disputer.

En reconnaissant ce fait, on est encore porté à se demander comment il s'explique chez un élève des sophistes, comment la vérité put se développer à l'école de l'erreur et un changement complet s'opérer dans les habitudes d'exécution, qui sont peut-être encore plus tenaces que les habitudes d'esprit. La difficulté est plus apparente que réelle.

1. *Phèdre*, p. 267 d.
2. *Lysias. Isée*, XX. *De la puissance de Démosth.*, III.

La question ne peut plus se poser ainsi. Lysias n'eut pas à transformer véritablement sa manière d'écrire : il ne fit qu'en corriger les défauts. La déclamation sur l'amour, qui, dans l'un et l'autre cas, soit qu'on l'accepte pour une œuvre originale, soit qu'on y voie une ingénieuse imitation, nous fait le mieux connaître son talent comme sophiste, présente déjà beaucoup des qualités qu'on admira plus tard dans son style.

Il y eut en lui des dispositions naturelles qui persistèrent sous les influences dangereuses de la Sicile. De plus, il était Athénien ; c'est à Athènes qu'il avait passé toute son enfance et commencé sa jeunesse. L'impression de cette première éducation fut assez forte pour l'accompagner dans sa nouvelle patrie, et plus tard même, après son retour à Athènes, pour le prémunir contre le contact de la foule des rhéteurs étrangers. Aussitôt il se distingua au milieu d'eux par le tact et la délicatesse de son esprit et par son juste sentiment de l'expression.

En outre, parmi les sophistes, il faut distinguer deux écoles : l'école poétique et théâtrale, représentée par Gorgias, qui, au milieu des applaudissements de toute la Grèce, transportait dans la prose certaines qualités lyriques, et l'école pratique, qui, née au milieu des troubles de Syracuse, chercha moins à briller qu'à persuader. Celle-ci

dut viser davantage à la rigueur dans l'argumentation et à la précision dans le style : ce fut celle qui contribua à former Lysias.

Il faut aussi penser que ce grand mouvement des sophistes, malgré ses excès et ses erreurs, fut loin d'être stérile pour la littérature grecque. Ils rendirent en particulier de grands services à la langue de la prose. La plupart d'entre eux firent des études sur les éléments et les ressources du langage, sur les tours, sur les mots eux-mêmes dont ils cherchaient à fixer l'étymologie, la déclinaison, le sens. Ainsi la grammaire était fort en honneur et tenait une grande place dans la science de ces génies ambitieux qui se flattaient de tout connaître. Elle excitait le même enthousiasme que la poésie ; elle était enseignée, peut-être en vers, par des poëtes dithyrambiques comme Licymnius de Paros. La langue était comme un bon instrument qu'on apprenait à faire résonner, et la hardiesse en même temps que l'incertitude de ces essais suffisaient pour attacher la curiosité et pour charmer les oreilles. On voit aisément combien ce travail préparatoire fut utile à ceux qui surent les premiers, comme Lysias, donner au langage ses applications légitimes.

On a reproché [1] avec raison à Lysias d'avoir con-

1. Théophraste, dans Denys d'Halicarnasse, *Lys.*, XIV.

servé de l'éducation des sophistes plus d'un défaut: quelque chose de trop ingénieux dans les idées, et, dans la forme, l'abus des oppositions et des antithèses. Ces reproches sont loin de lui être constamment applicables. De plus, remarquons l'affinité du second de ces deux défauts avec une qualité toute grecque et tout athénienne. C'est au moyen des oppositions que la phrase grecque arrive à ce degré de clarté si nécessaire à l'orateur, et qu'elle peut se prêter avec tant de souplesse à reproduire les nuances les plus fines de la pensée. « Les distinctions et les oppositions sont les instruments de précision de l'esprit[1] : » la langue de Lysias, si juste et si exacte, devait en user beaucoup.

Quelle que soit la portée de ces diverses considérations, l'idée qui les a fait naître est incontestable : le talent de Lysias comme écrivain a pour principes la vérité et la proportion. Toutes les qualités de son style en sont les conséquences ou les accessoires.

Ainsi, on y louait nécessairement la propriété de l'expression et la pureté du langage. Denys d'Halicarnasse[2] appelle Lysias le *canon* de l'atticisme. Cet éloge a une grande valeur. C'est ce qui prouve le mieux que, malgré son long séjour en Sicile, il

1. Cette phrase appartient à la remarquable introduction de M. Havet aux *Pensées* de Pascal.
2. *Lys.*, II.

était de son pays. On sait avec quel soin jaloux les Athéniens protégeaient la langue nationale contre toute invasion étrangère ; on sait qu'en retour elle seule leur suffit pour défier les rivalités du reste de la Grèce et pour conserver une dernière supériorité, même après que l'éloquence, selon la belle expression de Cicéron [1], quittant le port du Pirée, eut fait voile vers les îles et vers les rivages de l'Asie.

A ces deux premières qualités, Lysias en dut en partie deux autres, dont l'alliance est assez rare, la clarté et la concision. Pour la clarté (σαφήνεια, ἑρμήνεια), mérite indispensable, surtout à l'orateur, dont l'auditoire n'a pas le temps de chercher la pensée, Denys d'Halicarnasse va jusqu'à préférer Lysias à Démosthène. La concision avait chez lui un caractère qu'exprime bien une phrase grecque dont l'équivalent est difficile à trouver en français : ἡ συστρέφουσα τὰ νοήματα καὶ στρογγύλως ἐκφέρουσα λέξις [2]. Son style n'était point formé de traits brefs et détachés, mais condensait, pour ainsi dire, les pensées de manière à en former un ensemble compacte (τὸ εὐπαγὲς τῶν λόγων [3]) aux contours nets et parfaitement arrondis. De là résultaient de la fermeté et de l'énergie sans dureté. Thrasymaque, d'après

1. *Brutus*, XIII.
2. Denys d'Halic., *Lys.*, VI.
3. Photius, cod. 262.

l'autorité de Théophraste, l'avait précédé, sinon égalé, dans cet art difficile. Démosthène le surpassa, mais peut-être en trahissant davantage l'effort et la peine (περιέργως καὶ πικρῶς).

En effet, le naturel et la simplicité sont les caractères constants du talent de Lysias ; ils se mêlent à toutes ses qualités et font son originalité dans chacune. Non-seulement il évite l'emphase, mais il pousse la haine de la recherche jusqu'à éviter les figures : le mot propre, qui ne lui manque jamais, lui suffit pour rendre toutes ses idées [1]. Nous sommes bien loin des périphrases ambitieuses et des hardiesses poétiques qu'Aristote [2] releva chez Alcidamas d'Élée. Aussi Lysias, quoique le ton s'élève quelquefois chez lui avec le sujet, est-il pris, dans les distinctions des rhétoriques, pour modèle du genre simple. Le naturel, qui s'allie si bien à cette simplicité, atteint la perfection : on croit entendre le langage spontané d'un homme qui tient du ciel le don précieux de bien exprimer ses pensées, tant la phrase marche avec aisance et tant elle dissimule l'art de sa composition !

Aussi n'est-il pas étonnant qu'on ait dit que Lysias ne s'était nullement préoccupé de l'harmonie. Il eût été plus juste de dire, comme le fait

1. Denys, *Lys.*, III.
2. *Rhétorique*, III, 3.

observer Quintilien [1], que son style, ne voulant pas paraître apprêté, n'avait que cette harmonie naturelle, qui est celle de toute phrase bien construite, et dont la conversation elle-même n'est pas dépourvue. Avant qu'Isocrate [2], en découvrant les véritables conditions de l'harmonie des périodes, méritât de passer pour l'inventeur du nombre oratoire, les rhéteurs, en particulier Thrasymaque et Gorgias, avaient enseigné une sorte d'harmonie minutieuse et affectée [3], obtenue par des oppositions symétriques, soit dans la construction, soit dans le son des phrases. Lysias, dans le style de ses plaidoyers, ne tarda pas à se délivrer des habitudes de ce genre qu'il pouvait avoir contractées. Ce fut incontestablement un mérite : lui reprochera-t-on de ne pas avoir trouvé l'harmonie, souvent légitime, mais toujours savante, de la période d'Isocrate? Ce serait lui demander l'impossible : une telle condition était incompatible avec cette simplicité et ce naturel qui excitaient tant d'admiration.

D'un autre côté, sa phrase n'est pas non plus celle de ces imitateurs infidèles qui, à l'exemple d'Hégésias de Magnésie [4], aux cadences mono-

1. *Institut. orat.*, IX, IV, 16-18.
2. Cicéron, *De orat.*, XLIV; *Brut.*, VIII; *Orat.*, XIII.
3. Cicéron, *Orat.*, XII, XIII, XLIX.
4. Cicéron, *Brut.*, LXXXIII; *Orat.*, LXVII; *Ép. à Attic.*, XII, 6.

tones et aux modulations sonores des grandes périodes asiatiques, opposaient un composé puéril d'incises hachées et sautillantes. Lysias, le maître prétendu de ces orateurs, ne leur avait pas donné de pareils modèles. S'il ne vise pas à l'ampleur de la forme, cependant sa phrase prend, quand il le faut, une certaine étendue; elle s'avance alors, sans que rien semble en gêner la marche, amenant successivement et sans inversions forcées l'expression facile de chacune des idées qu'elle contient.

Il n'y a point de style sans une sorte de parure. Quelle sera donc la parure qui pourra s'accorder avec cette simplicité de Lysias, ennemie de tout ornement? Ce sera une élégance qui résultera naturellement de la netteté et de la proportion; ce sera plus encore : une œuvre d'art, quelle que soit la correction du dessin, ne mérite véritablement ce nom que si elle possède ce charme qui, dans la nature qu'elle imite, est le divin caractère de la beauté. Ce charme, qui se sent plus qu'il ne se définit, fut le singulier privilége d'un homme qui semblait si complétement affranchi du désir de plaire. Son style a une grâce particulière que tout le monde reconnut en lui et dont personne ne put lui ravir le secret. C'est, au jugement de Denys d'Halicarnasse [1], le caractère distinctif de Lysias,

1. *Lys.*, XI; *Démosth.*, XIII.

celui sur lequel on doit se guider quand on hésite sur l'authenticité d'un de ses discours : épreuve qui serait aujourd'hui bien délicate pour notre goût. Cependant nous ne sommes pas complétement incapables de sentir cette grâce inimitable, en nous laissant guider par les témoignages unanimes des anciens [1]. Peut-être même réussirons-nous jusqu'à un certain point à nous en figurer la nature, en songeant à l'effet de ces voiles légers et transparents dont sont quelquefois revêtues les statues grecques : rien n'est plus élégant et plus doux à l'œil que les indications discrètes de leurs plis simples qui suivent les mouvements gracieux de formes parfaitement proportionnées ; et leur charme a quelque chose de plus sensible et de plus pénétrant que la majesté des riches draperies auxquelles fait penser le développement des périodes d'Isocrate et de Cicéron. De même le style de Lysias est un tissu fin qui reproduit naturellement toutes les inflexions de sa pensée sans rien dérober de leur souplesse. Que faudrait-il de plus pour que notre admiration fût complète? Peut-être des formes plus idéales et une vie plus généreuse dans le corps qui respire sous ce vêtement diaphane

1. Cicéron, *Orat.*, IX. — Denys d'Halicarnasse, dans de nombreux passages. — Quintilien, IX, IV, 17. — Plutarque, *De Garrul.*, 5. « Examine la grâce persuasive de Lysias : « oui, lui aussi a obtenu les faveurs des Muses à la belle « chevelure. »

CHAPITRE II

DE L'ATTICISME DE LYSIAS

Beaucoup de simplicité et de naturel, un degré remarquable de précision et de clarté, une gracieuse élégance : tels sont en résumé les traits principaux du talent de Lysias. Comment ces qualités ont-elles suffi pour faire de lui l'écrivain attique par excellence, pour établir une sorte de parenté entre lui et des hommes comme Sophocle, Platon, Phidias, dont la gloire a justement éclipsé la sienne, et pour lui mériter une place à côté d'eux comme représentant du génie athénien?

C'est qu'en effet il n'y a rien de plus athénien que le goût, la finesse et la netteté d'esprit. Le peuple d'Athènes, formé par l'habitude du commerce et des affaires, actif et intelligent, s'exprimant bien lui-même, saisissait d'instinct avec une égale délicatesse la justesse d'une expression et la vérité d'un sentiment; en même temps l'aisance et

le naturel étaient auprès de lui les conditions suprêmes de succès : il condamnait par un sourire impitoyable les efforts malaadroits et le fracas d'une ambition impuissante. Pour lui appliquer une expression toute française, il n'aimait pas les phrases. Jamais il ne put être séduit par la pompe du genre asiatique, née, selon Quintilien [1], de l'ignorance du mot propre. Ces effets outrés, ces couleurs mal nuancées et fatigantes par leur éclat monotone, ces périphrases sonores et ces périodes chargées répugnaient à la délicatesse et à la vivacité de son esprit. Si un instant son goût se laissa égarer par les sophistes, ce qui l'éblouit, ce fut surtout l'agilité de leur dialectique et leur science des mots : il prit plaisir à regarder ce jeu subtil des idées, ces surprises du raisonnement, et la souplesse d'une langue qui suivait sans effort ces rapides évolutions.

Il est curieux de voir comment les Athéniens ont pu concilier la haine des phrases et l'amour du beau langage, allier l'esprit pratique à l'esprit poétique, c'est-à-dire au culte des arts et des muses (τῇ Μουσικῇ). L'imagination chez eux était précise par sa puissance même. Ce n'était pas un transport violent, ce n'était pas cette lutte ardente de l'âme déchue et captive dont l'allégorie du Phèdre nous

1. *Institut. orat.*, XII IX, 16.

représente les élans douloureux et le délire sacré; c'était plutôt la possession calme et sûre d'un idéal atteint sans effort. Où est le charme de la divine éloquence de Platon, sinon dans l'aisance avec laquelle ses personnages parlent et agissent, nous laissent voir les détours de leur pensée, et, nous dévoilant d'eux-mêmes leur âme, s'abandonnent à leurs gracieux caprices et à leurs belles inspirations? Pourquoi la poésie de Sophocle est-elle si réellement athénienne? N'est-ce pas parce qu'il y a dans les expressions une mesure et un tact exquis, une simplicité puissante, une élégance naturelle, parce qu'elles sont, pour ainsi dire, malgré la hardiesse et la concision du style, éclairées par une lumière limpide et pénétrante? De même, dans les chefs-d'œuvre de la statuaire et de l'architecture, le secret de tant d'effets merveilleux n'est autre que la sûreté du dessin, la simplicité des lignes et la grâce des contours. Comment Phidias exprime-t-il la puissance et la majesté du Dieu suprême? Est-ce par la violence du mouvement, par la saillie exagérée des muscles, par le luxe des draperies? Non; il atteindra cette expression divine par les admirables proportions du corps que n'altère aucune contraction, par la simplicité et le calme de l'attitude, par la sérénité du visage qui ne trahit aucun effort et qui semble refléter doucement le rayonnement facile d'une intelligence sans nuages.

En voyant à côté du Jupiter de Phidias les formes robustes et les membres nerveux d'une statue d'Hercule, personne a-t-il jamais pu confondre le maître des dieux avec le mortel divinisé ?

L'éloquence athénienne, si on se la représente à son plus haut degré de perfection, offre les mêmes caractères de précision, de beauté et de grandeur : c'est l'accord d'une pensée juste et belle avec une expression juste et belle. Les Athéniens jouissent alors avec bonheur de cette puissance d'une langue qui rend immédiatement, sans effort et sans détour, chacune des beautés, chacune des délicatesses de la pensée qu'elle traduit, tant les rapports des mots et des idées sont exacts, tant leur union est intime ; si bien que l'harmonie des paroles fait saisir en même temps cette harmonie immatérielle des idées qui est la musique de l'âme.

Cet idéal sublime n'est point dans Lysias ; ni la nature de ses œuvres ni celle de son esprit ne le comportaient. Mais, s'il fut donné quelquefois à ses successeurs de l'atteindre, ils en furent en partie redevables à celui dont ils ne purent surpasser l'élégante précision et la gracieuse simplicité. Ils durent marcher dans la voie qu'il avait le premier tracée d'une manière certaine, et la langue qu'il leur livra possédait déjà les qualités les plus essentielles au digne instrument de la grande éloquence. Il fallut seulement nourrir davantage cette

élégance un peu maigre, et distribuer des nuances plus riches et plus éclatantes sur cette teinte douce et unie qui était répartie également partout. Denys d'Halicarnasse[1] compare les œuvres de Lysias à des peintures anciennes qui manquaient des ressources d'un art plus avancé et n'offraient encore ni la variété des couleurs, ni les effets d'ombre et de lumière, ni la science des tons et de la perspective, mais charmaient cependant par la correction irréprochable du dessin et l'inimitable pureté des contours. Ou bien aussi[2] elles lui rappellent le talent déjà fin et gracieux du sculpteur athénien Calamis, que devaient bientôt éclipser la souplesse plus savante et la majesté plus hardie de Phidias.

Lysias n'a donc point usurpé sa réputation d'atticisme ; il est vraiment Athénien par ses qualités et par le sentiment général qui est répandu dans ses ouvrages. Sa manière un peu froide répugne à nos goûts ? Sans trop insister sur le caractère calme des antiques chefs-d'œuvre des artistes athéniens, et sans exclure de l'éloquence athénienne la passion qui au contraire la fit vivre, on peut du moins par une observation prémunir la critique moderne contre les dédains faciles et irréfléchis. On a reproché de la froideur aux statues antiques

1. *Isée*, IV.
2. *Isocr.*, III.

des belles époques, parce qu'il n'y a point sur leurs figures une agitation forcée. Il faut prendre garde de céder à un motif analogue en jugeant l'éloquence attique ; il faut se rappeler qu'en prodiguant les termes forts de même qu'en prodiguant les expressions violentes des traits du visage, on émousse son goût et sa sensibilité. Or sommes-nous sûrs nous-mêmes de saisir facilement l'effet de la proportion si nécessaire à toute œuvre d'art, d'avoir conservé le sentiment de la mesure et de la juste répartition de la force, de bien comprendre le mérite harmonieux d'un ensemble où chaque détail n'est ni plus ni moins que ce qu'il doit être ? Ne nous arrive-t-il pas souvent au contraire de composer des espèces de tableaux sans dégradation de couleur et de lumière, qui fatiguent et troublent la vue par des disparates et des effets heurtés ? Déjà en plein XVIIe siècle, cette tendance à l'exagération trouvait un censeur dont la sévérité nous surprend, dans Pascal [1], le plus passionné et le plus énergique de nos grands écrivains. Cet illustre patronage est la défense la plus éloquente de Lysias.

Sans aucun doute, nous n'avons pas, au moins dans les questions de style, l'exquise délicatesse

1. « Éteindre le flambeau de la sédition, » trop luxuriant. « L'inquiétude de son génie ; » trop de deux mots hardis. (XXV, 25, édit. Havet.)

des Athéniens. Nous le sentons, et il arrive même que le sentiment de cette infériorité intellectuelle ou peut-être de la difficulté que nous éprouvons à faire, au milieu de mille influences et de mille préoccupations diverses, ce que les Grecs paraissent avoir fait sans effort, produit sur nous une impression singulière : nous nous en prenons au ciel et au sol de notre patrie, et nous prétendons demander à un climat plus heureux ce secret perdu de la perfection naturelle et facile. Nous interrogeons ainsi le ciel, les montagnes, la mer d'Athènes, et nous voulons trouver une réponse dans la limpidité de l'air et dans la douce harmonie des lignes et des couleurs. N'y a-t-il là qu'une superstition puérile, ou bien faudrait-il en effet reconnaître une sorte de fatalisme matériel qui expliquerait par la configuration de la terre les développements des arts, de même que la forme de la tête explique, pour les phrénologistes, ceux de nos instincts et de nos facultés ? Du moins est-il certain qu'il y a un si merveilleux accord entre la nature de l'Attique et le caractère des œuvres athéniennes, qu'elle semble les avoir inspirées et qu'elle en aide l'intelligence, en provoquant d'elle-même des rapprochements qui nous en rendent les qualités plus sensibles. Rien n'explique mieux l'éloquence attique que la lumière d'Athènes. Peut-être serait-on tenté de croire que ces nuances si

fines et si délicates de la langue et du style y compensent et ont pour condition le défaut d'éclat. Peut-être ébloui par le luxe des figures, par le riche développement des périodes, par l'effet des amplifications pathétiques, serait-on disposé à dire des Romains qu'ils sont plus brillants. Ce serait une erreur. L'éclat de l'éloquence romaine est plus factice, et par cela même a quelque chose de plus sec et de plus dur qui trouble davantage. L'éclat de l'éloquence athénienne, c'est la lumière même du soleil d'Athènes aux heures si belles qu'éclairent ses premiers et ses derniers rayons : rien de plus resplendissant, mais rien de plus doux. C'est un rayonnement puissant qui atteint et pénètre tout sans choc et sans résistance. Alors le soleil d'Athènes inonde les objets de lumière, mais en baigne mollement les contours, de même que les flots bleus de son golfe viennent doucement s'unir aux rivages dorés de Phalère. Alors tout est lumineux et transparent, tout jusqu'aux ombres des montagnes ; mais aussi tout a sa juste valeur, les plans divers se dessinent nettement, toutes les formes sont précises et pures, chaque objet nous révèle tous ses détails et revêt la nuance qui lui est propre, depuis la couleur la plus brillante jusqu'à la teinte la plus fugitive, et de tout cela résulte un ensemble proportionné, harmonieux et animé. Ce sont bien en effet, pour la na-

ture comme pour les hommes, les heures de la vie plutôt que celles du milieu du jour : pendant celles-ci le soleil répand des vapeurs embrasées qui pèsent sur tous les objets et les confondent sous un ciel de plomb. Ne pourrait-on pas, si l'on voulait continuer la comparaison, y voir une image de l'éloquence asiatique, qui a été lourde et confuse pour avoir voulu être trop éclatante ?

Cette richesse et cette puissance naturelle de la langue grecque, qui n'a jamais besoin de forcer l'expression ni de suppléer à son défaut, a fait dans l'éloquence la supériorité d'Athènes. Rome, sa rivale, l'a senti ; elle reconnaissait par la bouche de Quintilien[1] que, ne disposant pas des mêmes ressources, elle avait dû s'appuyer sur des principes différents. Quintilien remarque avec finesse que la langue grecque suffit pour soutenir les écrivains du second ordre : « Ils voguent en sécurité « au milieu des bas-fonds et des écueils voisins du « rivage ; semblables à des barques légères, ils « trouvent partout des ports et des abris. Les La- « tins, moins agiles, doivent chercher la haute « mer, de peur de s'engraver. » Mais la prudence, qui leur donne ce conseil, leur recommande aussi de ne pas s'aventurer trop loin. Ils sont donc entre deux dangers : la recherche d'une simplicité im-

1. XII, 37.

possible et l'abus des moyens ambitieux. Il a fallu tout le génie de Cicéron, le disciple éclairé des Grecs et le brillant émule de Démosthène, pour éviter ce double écueil; il a compris quelles étaient les limites nécessaires de l'imitation athénienne et dans quelle mesure l'inspiration grecque devait céder aux habitudes différentes du génie romain.

La diversité des deux peuples et des deux langues, tel est le point de départ le plus naturel et le plus juste de ce parallèle, si souvent reproduit entre les deux grands représentants de l'éloquence antique, Démosthène et Cicéron. Assurément les noms des grands génies et de tant de charmants esprits qu'a produits la littérature latine, la défendent suffisamment contre le reproche de rudesse et de grossièreté; mais ils furent les fruits d'une civilisation tardive, et ce fut sous l'influence grecque qu'ils se développèrent. Aussi, malgré l'éclat de cette civilisation et la délicatesse de la culture intellectuelle qu'elle suppose, les traces de la barbarie originelle ne purent jamais complétement disparaître. Qu'était-ce que l'*urbanité*, cet atticisme romain? C'était sans aucun doute le résultat de la politesse des esprits et des mœurs; mais cependant ce n'était pas la même chose que l'atticisme.

Une définition de l'urbanité devrait surtout s'autoriser des idées exprimées (VI, 3) par Quintilien, qui entend par là quelque chose de plus précis et

de plus délicat que les qualités attribuées par Cicéron à César Vopiscus. Ce mot semble avoir eu primitivement un sens plus national, et avoir désigné une sorte de séve toute romaine que n'altérait aucun mélange étranger. Cicéron parle quelque part de l'urbanité de Névius et de Plaute.

L'urbanité était le contraire de la rusticité : c'était une certaine élégance toute particulière à la ville, à laquelle contribuaient en même temps le choix des mots, la pureté de la prononciation, le tour fin et naturel donné à l'expression de la pensée. Elle proscrivait les provincialismes, à plus forte raison les habitudes étrangères et barbares. C'était un mélange d'esprit et de bon goût qui, dans la plaisanterie, n'allait jamais jusqu'au gros rire, et consistait plutôt dans ces traits qui flattent un esprit intelligent et cultivé par une surprise agréable, et le plus souvent par l'expression délicate et presque enjouée d'une pensée sérieuse. C'était en général cette aisance particulière à la bonne société, cette qualité des gens bien élevés dont l'instruction est sans pédantisme et qui comprennent beaucoup à demi-mot. Ennemie de la gaucherie et de l'affectation, l'urbanité défiait tous les efforts de l'élégance provinciale, et se moquait de ces *reines de village* que Pascal nous décrit spirituellement[1].

1. *Pensées*, VII, 25, éd. Havet : « ...Qui s'imaginera une

La plupart de ces caractères sont bien ceux de l'atticisme ; mais peut-être en représentent-ils surtout cette partie que l'on désignait spécialement par le nom de *sel attique*, et qui consistait moins encore dans une plaisanterie fine et spirituelle que dans une certaine grâce originale et piquante qui relevait l'expression, courte ou développée, de pensées de toute nature [1]. L'atticisme avait une signification plus générale : c'était la qualité dominante de la langue même d'Athènes ; c'en était comme le parfum, comme la saveur particulière. Au lieu d'être, de même que l'urbanité romaine, le partage exclusif d'une classe de citoyens privilégiés dont une éducation spéciale et le contact d'une civilisation étrangère avaient fait l'élite de la société, l'atticisme était la propriété commune de tous les Athéniens. Tous sentaient la valeur d'une expression juste et la grâce d'une bonne prononciation : « Aujourd'hui même, dit Cicéron [2], qu'Athènes n'a « plus gardé de l'éloquence que les souvenirs, le « premier venu et le moins instruit des Athéniens

femme sur ce modèle-là, qui consiste à dire de petites choses avec de grands mots, verra une jolie demoiselle toute pleine de miroirs et de chaînes, dont il rira, parce qu'on sait mieux en quoi consiste l'agrément d'une femme que l'agrément des vers. Mais ceux qui ne s'y connaîtraient pas l'admireraient en cet équipage ; et il y a bien des villages où on la prendrait pour la reine. »

1. Cicer., *Orat.*, 26. — Quintil., VI, III, 18 et 19.
2. *Dialogues sur l'Orateur*, III, XI.

« l'emportera facilement, par la juste et douce har-
« monie de son langage, sur les maîtres asiatiques
« les plus brillants et les plus habiles. » On a mille fois répété l'anecdote de Théophraste et de la marchande d'herbes qui le reconnut pour étranger à son affectation d'atticisme [1]. Ainsi l'atticisme était un produit naturel du sol qui en fut prodigue pour tous ses enfants, avare pour tous les autres.

L'universalité de ce don précieux eut une conséquence importante : l'orateur, pour être éloquent, n'eut pas besoin de s'éloigner beaucoup des habitudes de l'homme du peuple ; il parla toujours la même langue : il put donc toujours rester simple et naturel. En même temps la foule, moins grossière qu'à Rome, le comprenait et le jugeait au point de vue littéraire, et c'était là en grande partie un bienfait de la langue elle-même ; car si les qualités naturelles des Athéniens avaient fait le mérite de leur langue, celle ci exerçait à son tour une influence quotidienne sur chacun d'eux, et conservait à leur esprit une délicatesse particulière, en le familiarisant, par les mots du langage usuel, avec toutes les nuances des idées. Heureux peuple, où le sens des beautés intellectuelles était un don naturel et commun à tous ! Et quelle ne fut pas, aux yeux des Athéniens, la valeur de l'homme qui

1. Quintil., VIII, 1. — Cicér., *Brutus*, XLVI.

leur présenta l'image la plus fidèle de leurs plus essentielles qualités!

Ainsi à Athènes et à Rome la différence de la langue et des mœurs ne permit pas à l'éloquence d'avoir le même caractère. Quoique dans les deux villes les institutions civiles et politiques fussent favorables à son développement, elle ne se trouva pas dans des conditions semblables et n'obéit pas aux mêmes inspirations. Que l'on songe seulement à la constitution différente de ces vastes tribunaux qui d'un côté se recrutaient indistinctement parmi tous les citoyens, de l'autre n'étaient accessibles qu'aux deux premiers ordres de l'État; ou bien que l'on se représente les tribunes de Rome et d'Athènes, toutes deux imposantes, toutes deux offrant à l'éloquence une scène grande et magnifique, mais où l'on reconnaît encore le génie particulier des deux peuples dans la nature des impressions que les lieux éveillaient chez l'orateur et dans l'assemblée. Des rostres et du forum, resserrés entre le mont Palatin et la glorieuse colline du Capitole. l'orateur ne voyait que des monuments, images de la piété ou de la grandeur des Romains, témoignages de leur culte pour la patrie et souvenirs de leurs triomphes : cette vue était féconde pour lui en grandes idées et en nobles sentiments, mais n'invitait pas sa pensée à sortir du monde toujours factice des œuvres humaines. L'horizon du

Pnyx était à la fois plus étendu et plus simple [1]. Il présentait aussi aux Athéniens des monuments religieux et nationaux, comme le temple de Thésée, le véritable fondateur d'Athènes, comme l'acropole, sa citadelle et son sanctuaire; mais ces monuments se liaient admirablement à la nature qui se développait à l'entour, à la mer et aux montagnes sur lesquelles se reposaient les yeux. La vue du Pirée et des vaisseaux rappelait constamment à l'orateur la cause principale de la prospérité de son pays ; mais ces vaisseaux voguaient sur le beau golfe d'Égine. C'est ainsi que le sentiment des beautés naturelles se mêlait de lui-même aux idées de puissance, de religion, de patrie. Pourquoi cette influence toujours présente n'aurait-elle pas jusqu'à un certain point modifié l'expression de ces idées et donné un caractère moins artificiel à la conception de l'éloquence dont le génie s'inspira au Pnyx bien plutôt que dans les tribunaux?

Quelle que soit la valeur de ces observations, il est certain qu'au moment où l'éloquence romaine arriva à son plus haut degré de perfection, elle ne

1. Ces lignes, à l'époque où elles étaient écrites, s'accordaient avec l'emplacement qui était alors généralement assigné au Pnyx. Depuis, M. Curtius, après des fouilles exécutées en 1862, a cru y reconnaître un autel et une enceinte consacrés à Zeus Pélasgique. Il placerait le Pnyx sur la pente septentrionale de la colline du Musée. Jusqu'ici cette hypothèse n'a pas été confirmée.

tendait pas à se rapprocher du genre athénien. Hortensius était asiatique. Il arriva alors que certains esprits honnêtes et délicats sentirent ce qu'il y avait de faux dans cette disposition. Ils voulurent produire un mouvement contraire et créèrent une école rivale. Mais ils ne se bornèrent point à blâmer Hortensius; ils attaquèrent Cicéron lui-même, sans prendre garde qu'ils attaquaient en même temps le génie de Rome et luttaient contre leur propre pays. Ils firent retentir aux oreilles de Cicéron le nom des attiques, surtout celui de Lysias; et ces critiques, qui importunaient le grand orateur pendant sa vie, redoublèrent d'acharnement immédiatement après sa mort : insulte odieuse et aveugle, qui prouvait quel coup la chute de la République portait à l'éloquence qui déjà n'était plus sentie. Cicéron protesta contre l'injustice de ces attaques. Ne savait-il pas, lui aussi, ce que c'était que l'éloquence? ne l'avait-il pas aussi étudiée chez les Grecs? Mais, au lieu de Lysias, il avait pris pour modèle Démosthène; et de plus il avait pratiqué l'éloquence sur le forum. Pouvait-il renoncer au souvenir de ses triomphes, et oublier ces grandes luttes qui n'avaient été si glorieuses pour lui que parce qu'il y avait mis toute la richesse de sa nature et toutes les ressources de son esprit? Il savait mieux que personne quelle passion, quel mouvement, quel éclat et quelle richesse il fallait déployer

pour entraîner ces multitudes tumultueuses et flottantes. Que pouvait-il donc avoir de commun avec cet écrivain de plaidoyers civils, modèle des avocats de petites causes? Il repoussa avec impatience ce parallèle contre nature, et il eut raison. Il reconnaissait du reste les qualités de Lysias et en avait profité dans la mesure raisonnable pour former son propre talent; s'il lui compara un jour Lélius et Caton, ce ne fut pas tout à fait de bonne foi, et lui-même semblait [1] avouer sa complaisance pour sa patrie. Mais que serait venu faire Lysias au milieu des bruyantes assemblées de Rome? Qui aurait distingué les sons de cette voix harmonieuse mais grêle, destinée à des oreilles délicates et scrupuleuses? Lysias était un orateur judiciaire, fait pour des juges athéniens, et il fallait le laisser aux tribunaux d'Athènes.

Des deux principaux attiques romains, Brutus et Calvus, le premier passa pour mieux réussir dans ses traités philosophiques que dans ses discours; le second, que l'on opposa quelquefois à Cicéron, fut loin de soutenir sérieusement le rôle que lui attri-

1. A la fin du *Brutus*, Cicéron semble faire cet aveu par la bouche d'Atticus auquel il fait dire : « En vérité, j'avais peine à m'empêcher de rire quand vous compariez notre Caton à l'Athénien Lysias. » Lui-même dit plus tard dans l'*Orateur* (chap. VII) : « Dans mon dialogue intitulé *Brutus*, j'ai loué beaucoup nos Romains, soit par le désir d'encourager le talent, soit par amour pour mes compatriotes. »

bua l'esprit de parti : tous deux n'étaient ni de leur pays ni de leur temps. Cicéron avait pour lui le public ; or qu'y a-t-il de plus actuel que la parole de l'orateur? C'est au nom du public, et en même temps de la raison, qu'il condamnait le système froid et impuissant de ces hommes qui, méconnaissant les ressources de leur langue et le but de l'éloquence, emprisonnaient la passion dans une forme étroite et sèche, et réduisant tout à une élégance sévère et à une délicatesse étudiée, s'interdisaient l'ampleur et la riche harmonie des développements. Où étaient donc le naturel et la vie chez ces rivaux de Lysias et de Démosthène? Et quel n'était pas leur orgueil de se proclamer les attiques de Rome, eux qui de l'éloquence réelle et vivante des Athéniens n'avaient fait qu'une copie inanimée? Si quelqu'un à Rome rappela Lysias, ce ne fut pas eux; ce fut bien plutôt Térence, dont les charmantes narrations ont le même air de vérité, la même grâce simple et pénétrante que celles de l'orateur athénien.

La lutte entre Cicéron et les attiques romains était tellement inégale, que l'on ne concevrait pas comment elle fut possible, si leur théorie n'avait pas reposé sur une idée vraie, dont elle ne fut qu'une fausse application. C'est ce qui doit les relever eux-mêmes à nos yeux et surtout nous rappeler le mérite de Lysias. Cette idée, c'est que

l'art n est qu'un moyen et ne doit avoir qu'un rôle secondaire. Cicéron, en effet, triompha sans peine de ses adversaires par la puissance de son génie; il leur demandait victorieusement s'ils osaient refuser l'atticisme à Démosthène, si véhément et si passionné : mais, par cela même qu'il était et devait être Romain, peut-être ne vit-il pas assez ou ne voulut-il pas assez voir le lien qui unit Démosthène à Lysias, et le caractère commun de ces deux orateurs, dont l'un n'avait fait que perfectionner et animer la forme que l'autre lui avait transmise. C'est que l'amour-propre national s'y opposait; c'est qu'il y avait en présence deux peuples, deux langues, deux éloquences. Amoindrir Lysias, c'était méconnaître le principe même d'une éloquence rivale et supérieure, c'est-à-dire la puissance de dissimuler les moyens et les efforts pour ne laisser voir que l'effet. C'est dans ce principe que réside la grandeur de la théorie à laquelle Lysias a attaché son nom. Démosthène était de l'école de Lysias, et c'est pour cela que nous le préférons généralement aujourd'hui à Cicéron, qui ne lui était inférieur ni par la vigueur ni par l'élévation de l'intelligence : nous trouvons dans le talent de celui-ci quelque chose de moins sincère et de moins vrai.

Qu'est-ce en effet que le style, d'après Lysias, sinon l'expression la plus simple, la plus fidèle de

la pensée? Or il n'y a rien de plus sain et de plus élevé que cette théorie qui subordonne la forme à l'idée. Lorsque, admirant chez Démosthène ces magnifiques monuments du génie athénien, nous en cherchons les éléments, nous nous rappelons qu'il avait été le disciple d'Isée et de Platon; que, s'il dut au premier les secrets de l'art oratoire et la tradition des qualités attiques, il dut au second la haute inspiration de son éloquence. Eh bien! ce qu'il nous importe ici de remarquer, c'est combien ces qualités attiques dont Lysias, le maître d'Isée, avait laissé les premiers modèles, étaient en harmonie avec ce principe élevé puisé dans les doctrines spiritualistes de Platon, combien même elles en facilitaient l'influence.

Et en effet, si nous voulons interroger les théories platoniciennes, nées chez les Athéniens et si conformes à leur génie, ne devons-nous pas compter parmi les preuves les plus accablantes de notre impuissance, les contradictions et les obscurités du langage, cette difficulté que nous éprouvons à rendre ce qui se passe dans notre esprit, ces embarras qui entravent à la fois l'expression et la production de la pensée elle-même? Le ciel est le séjour de la vérité et de la lumière : là toutes les idées sont justes, claires, harmonieuses; elles s'unissent naturellement et sans effort; elles forment comme un chœur dont l'inaltérable concert chante

le vrai et le beau. Quoi donc de plus glorieux que cette victoire de l'homme éloquent qui nous rend cette jouissance perdue de l'harmonie des idées? Et quoi de plus puissant et de plus idéal que la langue qui se prête le mieux à cet effet? On pourrait donc dire que Démosthène est platonicien par la nature de son style comme par l'élévation de ses sentiments.

Lysias n'eut pas l'intelligence de ces hautes conceptions; mais grâce à son bon sens et à la délicatesse de sa nature, le premier, sans en avoir conscience, il commença à les réaliser. De même aussi, sans qu'il faille probablement en faire honneur à l'austérité de son caractère, il se trouve le maître de ceux qui voulurent concilier la forme de l'éloquence avec la rigidité d'une vertu inquiète et scrupuleuse : il eut pour disciples le stoïcien Brutus, et Calvus, dont le talent honnête et respecté emprunta une grande autorité à l'estime que sa personne inspirait.

Ainsi le talent de Lysias est conforme aux idées les plus élevées et les plus morales sur le style. Sans que son nom fût prononcé, ce sont celles qu'exprimaient chez nous, au moment où la langue de la prose se formait, Descartes et Pascal. Pascal, si attique lui-même dans ses Provinciales, reproche à Cicéron de *fausses beautés* [1]. Tout le monde

1. VII, 35, édit. Havet.

connaît sa définition du style naturel [1]. Il dit que « l'agréable doit être près du vrai [2]. » Il défend de *masquer et de déguiser la nature* [3]. A ses yeux « l'éloquence est une peinture de la pensée ; et « ainsi, continue-t-il, ceux qui, après avoir peint, « ajoutent encore, font un tableau au lieu d'un « portrait [4]. » Il dit aussi, il est vrai dans le sens moral : « La vérité est une pointe si subtile, que « nos instruments sont trop émoussés pour y tou- « cher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent « la pointe, et appuient tout autour, plus sur le « faux que sur le vrai [5]. » Qu'on applique cette pensée au style, comme il le faisait assurément lui-même, n'a-t-on pas à la fois un hommage rendu au mérite tout attique de la propriété de l'expression et une condamnation des périphrases asiatiques?

Il y a du jansénisme dans les doctrines littéraires de Pascal. Avant lui, avec une austérité moins grande et un sentiment non moins délicat, Descartes [6] avait vanté le mérite de la pureté et ceux qui résultent de la proportion et de la grâce naturelle. Personne ne les a plus heureusement expri-

1. VII, 28.
2. VII, 27.
3. VII, 20.
4. XXIV, 87.
5. III, 3.
6. Jugement de quelques lettres de Balzac. Lettre XXXI.

més : « La pureté de l'élocution, dit-il en jugeant « des lettres de Balzac, y règne partout, comme « fait la santé dans le corps, qui n'est jamais plus « parfaite que lorsqu'elle se fait le moins sentir. « La grâce et la politesse y reluisent comme la « beauté dans une femme parfaitement belle, la- « quelle ne consiste pas dans l'éclat de quelques « parties en particulier, mais dans un accord et un « tempérament si juste de toutes les parties en- « semble, qu'il n'y en doit avoir aucune qui l'em- « porte par-dessus les autres, de peur que la pro- « portion n'étant pas bien gardée dans le reste, « le composé n'en soit moins parfait. » En même temps il réclame l'accord de l'expression et de la pensée, de telle sorte pourtant que, pour rendre les idées les plus hautes et les plus inaccessibles au vulgaire, on emploie les termes qui sont dans la bouche de tout le monde et qu'un long usage a perfectionnés : ainsi « naissent des grâces si faciles « et si naturelles, qu'elles ne sont pas moins diffé- « rentes de ces beautés trompeuses et contrefaites « dont le peuple a coutume de se laisser charmer, « que le teint et le coloris d'une belle et jeune fille « est différent du fard et du vermillon d'une vieille « qui fait l'amour. » On croirait lire l'éloge de l'atticisme.

A ces deux grandes autorités en faveur des mérites attiques s'il est besoin d'en joindre une autre,

il faut surtout invoquer celle de Fénelon, ce génie à la fois si grec et si français, ce partisan déclaré de Démosthène contre Cicéron, cet esprit si vif et si délicat qui, sous l'inspiration d'Homère, sut en même temps créer de si charmants modèles de naturel et de simplicité gracieuse, et faire si éloquemment ressortir la puissance de ces qualités. « Les ouvrages brillants et façonnés, dit-il, impo-« sent et éblouissent; mais ils ont une pointe fine « qui s'émousse bientôt. Ce n'est ni le difficile, ni « le rare, ni le merveilleux que je cherche; c'est « le beau simple, aimable et commode que je « goûte. Si les fleurs qu'on foule aux pieds dans « une prairie sont aussi belles que celles des plus « somptueux jardins, je les en aime mieux..... La « rareté est un défaut et une pauvreté de la nature. « Les rayons du soleil n'en sont pas moins un « grand trésor, quoiqu'ils éclairent tout l'univers. « Je veux un beau si naturel, qu'il n'ait aucun be-« soin de me surprendre par sa nouveauté. » Il serait facile de multiplier les citations et de se laisser aller au plaisir d'emprunter une si belle langue pour donner toute leur force à des idées vraies.

Lysias niait que l'éloquence fût un art; Pascal s'écriait : « La vraie éloquence se moque de l'éloquence; » Fénelon dit que « l'art se décrédite en « se montrant : » la vérité, la nature, tel est donc

le principe suprême qu'ils ont tous trois consacré et différemment appliqué, selon la diversité de leurs esprits. Il résume en lui toutes les observations qui viennent d'être présentées. Il condamne d'une manière absolue le culte de l'art en lui-même, qui en effet dans l'éloquence est pernicieux. Dans la poésie, qui pourtant est soumise à la même loi, peut-être serait-il bien délicat de fixer la limite précise à laquelle doit s'arrêter le travail de l'artiste qui embellit son œuvre : qu'est-ce qu'un poëte qui charme médiocrement l'imagination et les oreilles? L'orateur a un but pratique auquel il doit marcher directement : toute fantaisie lui est interdite. Et cependant la sévérité a elle-même ses abus; ce stoïcisme qui condamne tout ornement dès qu'il ne s'applique pas immédiatement au corps de la pensée, conduit à la pauvreté et à l'impuissance. La passion veut des mouvements et des images; la langue, d'ailleurs, ne nous fournit pas une expression simple et précise pour chaque idée, à plus forte raison pour chaque sentiment. Il faut donc chercher des équivalents, faire des détours, produire un effet ou une impression, non pas par la puissance de quelques mots en particulier, mais par l'inspiration générale, quelquefois insaisissable dans le détail, de tout un développement, appeler à notre secours les figures et l'harmonie, user de mille moyens pour traduire

les mille intentions, pour rendre les mille nuances de notre pensée. C'est ce travail nécessaire qui demande les ressources de l'art. N'oublions pas toutefois qu'avant tout il faut, principalement dans l'éloquence, en subordonner l'emploi à cette loi souveraine, que l'art ne doit pas cesser d'être pratique, ni devenir à lui-même son but.

C'est là une vérité de bon sens; mais ce qui explique à ce sujet notre erreur, c'est que l'art a une double origine : l'une divine et supérieure, l'autre humaine et humble. La première est le sentiment et l'amour du beau, qui nous sollicite et nous guide, qui nous enlève au joug de la réalité en plaçant notre modèle plus haut, et dont la satisfaction flatte les instincts les plus élevés et les plus délicats de notre nature. On conçoit que sous l'empire exclusif de ce sentiment on en vienne à mépriser le réel qui ne suffit plus, à négliger l'utile qui n'est que la satisfaction actuelle d'un besoin pratique, et à penser uniquement à ces plaisirs plus distingués de l'esprit. L'autre origine n'est autre chose que notre impuissance même : nous ne possédons pas cet idéal suprême de la beauté qui, plus ou moins sensible à nos intelligences, les attire et les domine toutes; aussi usons-nous de toutes les ressources que notre nature imparfaite peut nous fournir, et employons-nous tous les moyens que nous pouvons inventer pour combler cet abîme

qui nous sépare d'une possession et d'une jouissance complètes; de sorte que l'art n'est qu'un effort que nous sommes obligés de faire pour toucher un but éloigné et pour nous assurer d'un bien qui nous échappe. La conséquence est inévitable : plus nous chercherons à donner d'importance à l'art, plus nous trahirons nous-mêmes notre faiblesse et demeurerons au-dessous de nos prétentions.

C'est ce que ne virent pas les sophistes grecs. Ils perfectionnèrent cet instrument qui était destiné à lutter contre la difficulté si grande de rendre fidèlement les sentiments et les pensées, le jeu naturel des passions, les mouvements impétueux ou réfléchis du cœur et de l'intelligence; mais ils se firent illusion sur la valeur du résultat qu'ils avaient obtenu : dans leur enthousiasme pour eux-mêmes, ils crurent s'être élancés au delà d'un but qu'en réalité on ne peut atteindre. De même qu'ils prétendaient connaître la nature et les rapports des idées en dehors de leurs applications réelles, ils s'imaginèrent posséder la puissance des mots en dehors de leur emploi légitime, et sans doute aussi, quoiqu'ils s'adressassent moins à l'âme qu'à l'esprit, l'accent de l'émotion sans l'émotion elle-même. Cette séparation est mortelle pour l'éloquence. C'était la méprise d'une vanité ambitieuse. Ils dédaignaient la réalité, et le dédain de

ces esprits amoureux d'eux-mêmes n'aboutit qu'à l'impuissance. La preuve de ce fait en même temps que leur punition fut dans l'avilissement de ce qu'ils avaient prétendu élever si haut : l'éloge de la mouche, de l'escarbot, ou des sujets analogues, tels étaient souvent les chefs-d'œuvre de leur éloquence ! Ainsi, au moment où se formait l'art oratoire, les Athéniens applaudissaient déjà ces tristes extravagances que renouvelèrent à Rome les déclamateurs quand le silence de la tribune politique leur laissa le champ libre. Mais Athènes fut sauvée par la réalité et la vie de ses institutions républicaines; et de plus, il n'y eut chez elle que la surprise et l'erreur d'un moment. Son goût, un instant égaré, n'hésita pas, lorsque Lysias lui présenta ces modèles de vérité et de mesure où elle se retrouvait elle-même. Et elle se soumit d'autant plus facilement à cette salutaire influence qu'elle put légitimement satisfaire cet amour de la forme qui avait aussi contribué à tromper un peuple artiste : les Athéniens reconnurent dans Lysias les qualités de la forme qu'ils aimaient le mieux, la pureté et l'élégance du dessin et l'exquise perfection des détails.

J'ai insisté sur les caractères du talent de Lysias. J'ai cherché à faire ressortir les qualités que

l'on rencontre dans ses discours, et à montrer la forme particulière qu'elles y ont prise. Puis, les considérant en elles-mêmes, j'ai indiqué leur importance, soit dans l'éloquence athénienne en particulier, soit en général dans la littérature.

C'est ce dernier point de vue qui fait peut-être aujourd'hui le principal intérêt d'un travail sur Lysias. Lui-même, en effet, ne réalise pas pour nous l'idéal de l'éloquence. C'est avec raison que nous demandons à un grand orateur les élans de l'âme, le mouvement de l'imagination, l'éclat du style. Démosthène, Cicéron, Bossuet, voilà les premiers noms de l'éloquence : Lysias appartient à un ordre inférieur; son talent est plus humble et même incomplet.

Mais ses ouvrages, comme tous ceux qui appartiennent aux bonnes époques de la littérature grecque, sont à la fois antiques et modernes. Tel est en effet le privilége des belles œuvres de la Grèce. elles ont un caractère si original, elles se sont en naissant si naturellement pénétrées de l'influence d'une société particulière, si profondément empreintes des mœurs et de l'esprit du peuple qui les a produites, qu'elles se reconnaissent à première vue et qu'il est impossible de les confondre avec celles des autres pays; et cependant le développement des arts qui les a créés a été si logique et si régulier, qu'ils sont presque immédiatement

arrivés à des formules définitives et à des principes qui sont aujourd'hui nos lois. Ainsi ils ont eu une maturité précoce, et leurs chefs-d'œuvre ne vieillissent pas ; ainsi, malgré l'initiation qui nous est nécessaire pour en comprendre complétement la nature, ils sont pour nous les objets éternels d'une étude et d'une admiration fécondes.

Lysias est Athénien. Personne ne le fut plus que lui ; personne ne reproduisit par des images plus naturelles et plus exactes les instincts, les habitudes, la physionomie de la société qui vit naître ses ouvrages. C'est un génie antique par cette alliance merveilleuse du fini et du naturel, de la perfection des détails et de l'aisance de la forme, de la grâce et de la simplicité, qui semble moins dans les conditions et dans l'esprit de l'art moderne. D'un autre côté, ce n'est point un étranger pour nous : il nous parle, nous le comprenons, il est notre maître ; car il nous enseigne par ses exemples l'amour du beau simple et vrai qui est la règle invariable du goût.

Ce n'est point par un rapprochement factice ni forcé qu'en parlant de Lysias j'ai été amené à citer plusieurs des noms les plus illustres de notre littérature. Le lien qui existe entre ces noms et le sien est le lien légitime et nécessaire qui, au nom des lois immuables de la raison, unit à travers les siècles les chefs-d'œuvre des arts ; c'est celui qui

nous rend à la fois possible et utile le commerce des grands hommes de l'antiquité.

J'irai plus loin : ne doit-on pas reconnaître entre les qualités de Lysias et certains côtés essentiels du génie français un rapport particulier? A Lysias, le modèle des attiques, opposons le plus français de nos écrivains, celui qui semble avoir donné à notre langue, dégagée de la forme latine, sa véritable physionomie, Voltaire : qui pourrait nier leur ressemblance? Pour apprécier le second, tout le monde ne parle-t-il pas de la simplicité, de la précision, de l'aisance, de la grâce de son style? Ces mots se sont nécessairement retrouvés presque à chaque page de cette étude. Les qualités qu'ils désignent sont à la fois les plus attiques et les plus françaises; de même qu'elles ont fait dans l'antiquité la principale différence d'Athènes et de Rome, aujourd'hui leur réunion donne à notre langue une incontestable supériorité sur les autres langues de l'Europe.

Depuis Voltaire, qui doit rester notre guide, et qui, en nous montrant la voie à suivre, nous a marqué la limite à laquelle il faut nous arrêter, les modifications de nos habitudes et de nos goûts ont peut-être encore accru l'importance de ces qualités. Aujourd'hui plus que jamais, nous aimons, au moins dans la prose, la simplicité : le mouvement et la rapide circulation des idées depuis un siècle,

et la fatigue qui résulte de la longue expérience des artifices et des effets de style, nous ont naturellement conduits à un genre de prose plus agile, plus souple et plus sobre d'ornements ; tandis qu'au contraire la poésie, comme pour établir une compensation et comme pour recueillir avec son riche bagage la muse exilée de la grande éloquence, affectait plus de hardiesse et visait plus à l'éclat. De ces deux faits, le premier est le seul qui nous occupe ; c'est aussi le plus important, puisqu'il s'applique au développement le plus considérable et le plus constant de notre littérature. Or si notre prose semble de jour en jour renoncer davantage aux brillants prestiges de l'art, si elle se propose plutôt d'être vraie que d'éblouir, on sent combien elle doit tenir, pour mieux atteindre son but et en même temps pour conserver un caractère littéraire, à garder la justesse et la netteté.

C'est là comme un héritage national dont nous devons être jaloux. Si, pour réussir à la défendre, nous n'avons à épargner aucun effort, s'il nous faut demander des secours, non-seulement à nos pères qui nous l'ont transmis, mais aussi aux auteurs anciens qui ont une affinité avec le caractère français, on voit quels sont les titres particuliers de Lysias à notre étude. Nous devons l'étudier, nous devons même nous inspirer de ses exemples,

autant qu'il est possible; car l'imitation de l'antiquité a ses limites nécessaires. Pour indiquer seulement un point, nous ne pouvons comprendre maintenant la lente composition des ouvrages d'Isocrate : qui sait le temps qu'a coûté à Lysias lui-même chacun de ces petits discours qui ont une allure si facile? Aujourd'hui, nous ne nous soumettrions plus à ce travail pénible qui n'effrayait pas l'auteur des *Provinciales*. Mais, sans nous astreindre à de laborieux efforts et à des analyses minutieuses que ne comportent plus nos mœurs et qui chez nous étoufferaient le naturel, nous devrons au moins surveiller avec attention et ne pas abandonner au hasard l'expression spontanée et rapide de notre pensée : nous le ferons d'autant mieux que notre goût aura contracté de meilleures habitudes, gagné plus de délicatesse, appris à surmonter plus sûrement ses hésitations et à se suffire plus facilement à lui-même, en un mot, se sera plus complétement formé par la connaissance des bons écrivains. Lysias, qui, au jugement des Athéniens, atteignit la perfection dans les qualités qui nous sont communes avec eux et que nous considérons comme notre patrimoine, ne sera pas indigne de nous donner quelques leçons.

HYPÉRIDE

SA VIE ET SES DISCOURS

Des découvertes importantes et faites dans des circonstances singulières ont, depuis une vingtaine d'années, attiré sur Hypéride l'attention toute particulière du monde lettré. On se rappelle peut-être de quelle façon imprévue reparurent successivement à la lumière, des discours ou des fragments considérables de cet orateur. Nous ne possédions que des débris trop informes ou trop rares, pour nous faire par nous-mêmes une opinion sur cette éloquence tant vantée ; car il est plus prudent de laisser sans attribution déterminée le discours sur les *Traités avec Alexandre* qui a été attribué à Hypéride. Les érudits ajournaient leur jugement et répétaient, faute de mieux, les histoires romanesques de manuscrits un instant aperçus en Angle-

terre ou en Hongrie, puis dérobés par une main coupable ou détruits par le feu des Turcs. Tout à coup des lambeaux de papyrus achetés, en 1847, à un marchand d'antiquités de la haute Égypte, par M. A.-C. Harris d'Alexandrie, font connaître des restes importants du célèbre discours d'accusation prononcé contre Démosthène, dans l'affaire du trésor d'Harpale, et quelques lignes qui appartenaient à la défense d'un certain Lycophron. Par un bonheur étrange, presque au même moment, un fragment plus considérable du même papyrus, trouvé près de Thèbes dans un sarcophage, est vendu par deux Arabes à un voyageur anglais, M. Arden, et donne toute la seconde moitié de la défense de Lycophron et un autre discours tout entier, le plaidoyer pour Euxénippe. Enfin, M. Babington reconnaît sur un papyrus de la même provenance, rapporté par M. H. Stobart à la fin de 1856 et publié en 1858, la plus grande partie de l'oraison funèbre par laquelle avaient été honorés les morts de la guerre Lamiaque ; de sorte qu'en joignant à cette publication la péroraison qu'on lisait déjà dans Stobée, on retrouve, à peu de chose près, dans son intégrité ce curieux monument de l'éloquence athénienne.

De telles richesses devaient être appréciées en raison de la misère à laquelle elles venaient remédier, et elles le furent en effet. Si précieuses ce-

pendant qu'elles soient en elles-mêmes, il s'en faut de beaucoup qu'elles compensent la perte d'une cinquantaine de discours que comprenait, en outre, le recueil authentique des œuvres d'Hypéride, et par conséquent qu'elles nous transmettent tous les titres sur lesquels se fondait sa célébrité. Toutefois, nous trouvons dans ces textes, nouvellement découverts, des indications importantes sur le talent et sur le caractère du grand orateur. Nous en tirions déjà quelques-uns des courts fragments qui nous étaient venus depuis longtemps par les grammairiens de l'antiquité, ainsi que des notions historiques que nous avaient conservées les biographes et les compilateurs. On peut réunir ces différents traits et les accorder suffisamment entre eux pour en reformer une même figure. Or, si je ne me trompe, outre le plaisir qu'offre à tout amateur de l'antiquité une restitution archéologique, il y a pour tous quelque intérêt et quelque utilité à essayer de suivre ainsi dans la vie publique et dans la vie privée un orateur athénien au quatrième siècle avant Jésus-Christ, et à s'arrêter ainsi quelques instants sur une image incomplète, mais attrayante, de cette éloquence à la fois savante et facile, dont l'antiquité nous a plus souvent montré le modèle qu'elle ne nous a communiqué le secret.

L'histoire et l'art, tels sont les deux points de vue de toute étude sur un orateur. Ses œuvres ne

se peuvent guère étudier indépendamment de sa personne et du temps où il a vécu. Le patriotisme, l'ambition, l'amour de la gloire ; des luttes ardentes où il s'agit souvent pour le vaincu de la fortune ou de la vie ; des applaudissements que les auditeurs ne prodiguent que parce que chacun d'eux se sent directement touché dans son intérêt ou dans sa passion : voilà ce qui chez les Athéniens nourrit et soutient l'éloquence. La science des périodes et les habiletés du style n'y auraient pas suffi. Disons mieux, dans l'éloquence attique, quelle que soit l'importance de l'art, la forme est inséparable du fond. Sans doute, si nous admirons une phrase, c'est qu'elle possède certains caractères de beauté extérieure; mais elle ne nous paraît éloquente que parce qu'elle nous communique encore le sentiment dont elle est née, parce qu'en la lisant nous croyons entendre la voie émue qui la prononçait, et c'est ce qui rend le plus certain qu'elle n'a pas été façonnée de sang-froid par un imitateur. Il nous arriverait donc de fausser l'interprétation littéraire elle-même, si, à la suite des rhéteurs anciens, nous voulions réduire notre appréciation à l'étude des procédés. Non-seulement celui qu'attire vers ces hommes privilégiés qui ont conduit les assemblées par la parole, le spectacle de leurs rares facultés dans leur active et puissante énergie, ne s'enferme pas dans ces étroites

limites ; mais le critique plus humble qui ne cherche dans les monuments des lettres que les lettres elles-mêmes, risquerait fort de s'égarer, s'il ne faisait de Démosthène qu'un modèle de rhétorique. Rien n'est moins abstrait qu'un discours. Plus que la statue où s'est imprimée pour toujours la main d'un grand artiste, un discours possède en propre, comme Pindare le disait de ses odes, la vie que lui donne son auteur. La raison, la colère, l'enthousiasme, la verve ou la grâce, tous les mouvements de l'intelligence ou de l'âme l'animent tour à tour ou simultanément : n'est-ce pas vivre de la vie la plus énergique? Et cette vie ne s'évanouit pas avec le son qui frappe un instant les oreilles d'une assemblée : elle reste dans ces lignes où l'orateur a fixé le souvenir de sa parole, toujours prête à s'éveiller de nouveau sous l'œil intelligent du lecteur.

Il faudrait donc d'abord, pour comprendre une œuvre éloquente, être capable de la ranimer ainsi par une sorte de sens historique et de pénétration passionnée. Il faudrait ensuite revenir à l'appréciation littéraire, qui ne pourrait pas non plus être impunément sacrifiée. Les grands orateurs de l'antiquité ont été des artistes consommés. Il y a eu chez eux un art merveilleusement souple et puissant, qui a su plier les traditions savantes des écoles aux inflexions de leurs natures particulières

ou aux accidents des circonstances, et adapter à ce fond mobile et variable des formes d'une telle perfection qu'elles sont souvent restées comme des types. Aussi y a-t-il une utilité incontestable à étudier dans ses efforts et dans son succès le travail de ces grands esprits, à rechercher en quoi ils ont excellé et par quelles voies ils sont arrivés à tirer d'une pratique toute personnelle de l'éloquence les règles absolues du goût. Cette seconde étude, non moins difficile que la première, en est le complément indispensable pour qui veut jouir pleinement de ces belles œuvres et apprécier à leur juste valeur ceux qui les ont produites.

C'est en se plaçant à ce double point de vue, en considérant tour à tour l'homme et l'écrivain, que la plume spirituelle et souvent éloquente d'un des plus fins interprètes de l'antiquité [1] nous a fait voir, à notre grande surprise, quel intérêt pouvait prendre à nos yeux un des Grecs les moins populaires parmi nous. Isocrate, le moins orateur des Attiques, ce harangueur sans tribune, ce laborieux inventeur de périodes, a regagné auprès de nous une partie de l'importance que lui accordaient les Athéniens, quand on nous a fait comprendre ce qu'il

1. M. Havet, *l'Art et la Prédication d'Isocrate, Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1858 ; travail reproduit en tête de la traduction du discours sur l'*Antidosis* par Cartelier.

avait senti et voulu, quels échos cette voix honnête avait trouvés dans le cœur de tous ceux qui, à une époque de crise définitive, se préoccupaient de la destinée de leur pays, des questions civiles et politiques, du mouvement philosophique et moral ; nous-mêmes nous avons appris à le goûter, quand on nous a montré comment il avait obtenu la faveur de la société contemporaine par les délicatesses d'un art exquis, et mérité ainsi d'être le maître des grands athlètes de la politique active. Il y aurait à tenter un travail analogue au sujet d'Hypéride, un des plus illustres élèves d'Isocrate ; et ce devrait être une tâche plus facile, car tout ce que nous savons de lui est fait pour piquer la curiosité et pour exciter l'intérêt, si malheureusement nous ne restions encore privés d'une partie de ses œuvres beaucoup trop considérable.

I

Hypéride appartenait à la génération de Lycurgue, d'Eschine et de Démosthène. Il aurait été plus vieux que celui-ci de quelques années, s'il était vrai qu'en 349, époque à laquelle on donne à Démosthène de trente-et-un à trente-cinq ans, il eût déjà un fils en âge de contribuer au service de l'État, c'est-à-dire ayant au moins dix-huit ans. Issu d'une famille notable, comme le prouve la possession d'un tombeau héréditaire, il était de la tribu Ægéide et du dème de Collyte qui formait un des quartiers d'Athènes. Telles étaient, dit Tertullien[1], les dispositions naturelles des habitants de ce dème pour l'éloquence, que les enfants y parlaient avant un mois. On a remarqué, pour expliquer cette tradition merveilleuse, que Platon avant

1. *De anima*, c. XX.

Hypéride y était né, et qu'Eschine y avait vécu quarante-cinq ans. On aurait pu encore invoquer l'exemple du père ou du fils d'Hypéride, dont l'un au moins paraît avoir figuré sur la liste des orateurs athéniens. Tous deux portaient le nom de Glaucippe.

Quelle qu'ait été sur Hypéride la vertu de l'air natal, il est plus important de remarquer qu'il suivit, dit-on [1], comme Lycurgue, les leçons de Platon et d'Isocrate. Ce serait un fait digne d'attention, que cette éducation des futurs soldats des guerres politiques dirigée par un philosophe et par un rhéteur. Pourquoi n'auraient-ils pas suivi ce mouvement qui emportait alors toutes les intelligences d'élite vers la philosophie, demandé aux écoles les ressources de mieux en mieux connues de l'argumentation et du langage, rapporté enfin de l'enseignement de Platon et d'Isocrate des habitudes de pensée plus hautes et plus libres, un esprit plus aiguisé et plus assoupli? Il est incontestable qu'en outre leur talent dut beaucoup aux exemples de l'éloquence civile qui, malgré la décadence momentanée de la tribune politique, n'avait pas cessé de se perfectionner.

Mais, pour bien concevoir les difficultés contre

1. Plut., *Vit. Dec. Or. Hyper.*, § III. Photius, *Biblioth.*, cod. 236.

lesquelles Hypéride eut à lutter plus tard, les aiguillons qui l'excitèrent, les tentations qui l'assaillirent, et par suite les qualités si diverses de son caractère et de son talent, il faudrait se représenter d'une manière moins générale et moins simple les influences auxquelles sa jeunesse fut exposée. Malgré le réveil du patriotisme, malgré la divine beauté des conceptions philosophiques et leur empire sur les intelligences, la société athénienne était alors atteinte d'un mal profond et incurable. Ce n'était pas impunément que pendant plus de trente années, depuis la seconde moitié de la guerre du Péloponèse jusqu'au jour où les Athéniens, redevenus chefs d'une confédération nombreuse, osèrent pour la première fois regarder de nouveau en face une armée lacédémonienne, s'étaient succédé les exemples les plus tristes dans la politique de l'État comme dans la conduite des individus ; qu'on avait vu la faiblesse du gouvernement favoriser l'intrusion des barbares du Nord et de l'Orient dans les affaires de la Grèce et hâter ainsi chez les citoyens les progrès de l'ambition ou de la cupidité, de l'esprit de parti ou d'aventure, de la trahison même, en un mot la décadence du patriotisme. La patrie avait cessé d'être le centre commun où tous rapportaient leur activité, leurs forces et leurs affections, la mère vénérée que chacun de ses fils les plus illustres servait tour à

tour de sa parole et de son épée, aujourd'hui à la tribune, demain sur le champ de bataille, à la tête d'une armée nationale. Entre l'orateur qui faisait métier de parler et l'homme de guerre qui faisait métier de se battre pour ou contre ses compatriotes, suivant l'occasion et l'avantage du moment, tout lien était à jamais rompu. Les citoyens s'étaient de plus en plus divisés et détachés de la patrie, et, en même temps que les spéculations de la philosophie ravissaient les âmes dans les régions de la pensée pure et de la vérité absolue, à l'affaiblissement des vertus civiques répondait l'énervement des mœurs, de jour en jour plus douces et plus corrompues, où l'égoïsme et le goût du plaisir préparaient les scandales qui saluèrent l'avénement des premiers successeurs d'Alexandre.

A ce moment de l'histoire d'Athènes, c'est à la philosophie et à la rhétorique qu'appartiennent les noms les plus illustres. Il n'y a pas de grands orateurs ; le plus célèbre, Isée, n'est qu'un avocat. Sans doute, Athènes n'a pas discontinué d'avoir une tribune et des hommes habiles pour s'y faire entendre. Mais, longtemps encore après la chute qui a terminé sa longue querelle contre Sparte, elle ne s'est pas assez relevée pour agiter dans ses assemblées des questions vraiment grandes, ni pour fournir à ses orateurs la véritable inspiration de l'éloquence qui est la dignité de la patrie. Si usée

que puisse paraître cette vérité, comment ne pas la redire quand elle frappe inévitablement les yeux chez le peuple qui de tous a su le mieux parler ? L'éloquence athénienne a eu deux grandes époques : l'une, pendant laquelle elle s'élève et arrive à produire Périclès, comprend la brillante période de gloire et de dangers qui s'étend depuis les guerres médiques jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse ; l'autre occupe tout le temps de la lutte contre la Macédoine. Après cette lutte qu'Athènes a l'honneur de conduire, et la victoire d'Antipater à Cranon, il n'y a plus d'orateurs en Grèce. Dans l'intervalle de la première époque à la seconde, s'il put se former un Démosthène et un Hypéride, c'est que leur éducation coïncida avec le moment où leur patrie reprenait son rang parmi les nations helléniques. A part la différence des dons naturels, les hommes qui les précédèrent à la tribune, comme Archinus et Callistrate d'Aphidna, n'avaient pas eu le même avantage. Ils avaient grandi au contraire pendant des années de revers et d'humiliations, de découragement ou d'avilissement moral : ils ne se trouvèrent pas prêts pour les circonstances, quand le déclin de la puissance de Sparte et le retour des flottes athéniennes sur les mers de la Grèce ranimèrent chez les citoyens la confiance dans les destinées de leur pays et le désir de contribuer à sa gloire. Hypéride et Dé-

mosthène reçurent donc, à leur entrée dans la vie, ces nobles et fécondes impressions qui avaient manqué à la génération antérieure, en même temps qu'ils profitaient du progrès d'études auxquelles la langueur de l'activité patriotique semble avoir laissé le champ plus libre. C'est ainsi que le développement de la philosophie se rencontra pour préparer leur talent avec le perfectionnement de l'art, et que le souffle vivifiant du patriotisme vint se mêler pour leur bonheur à l'air corrompu, mais excitant, qu'ils respirèrent pendant leur jeunesse.

Voilà quelles furent les conditions, bonnes et mauvaises, qui présidèrent à l'éducation d'Hypéride. Il commença, comme la plupart des autres orateurs, par faire ce commerce de plaidoyers dont la législation athénienne, par sa rigueur même, avait presque fait une nécessité. L'obligation de soutenir en personne ses droits devant les tribunaux était pour le plus grand nombre si gênante, qu'il leur fallait bien éluder la loi. Quand on n'était pas capable de parler soi-même, on achetait des discours tout faits, qu'on venait débiter ensuite devant les juges. C'était la manière athénienne de prendre un avocat ; aussi les avocats s'appelaient-ils *logographes*, c'est-à-dire écrivains de discours. Hypéride fut donc d'abord un logographe. Il fournit des armes à ceux qui avaient à débattre quelqu'une de ces nombreuses ques-

tions graves ou légères, où se trouvaient plus ou moins engagées la considération, la fortune et quelquefois la vie des citoyens, et à chacune desquelles répondait un genre particulier de procès. C'était un office difficile à remplir. La discussion de droit était, il est vrai, moins savante et moins compliquée que chez nous ; mais il fallait déployer une habileté bien autrement grande pour réussir dans le reste du plaidoyer. Conserver au personnage qu'on faisait parler le caractère qui convenait à son âge et à sa condition ; instruire et charmer cette espèce de jury ignorant et délicat qui devait prononcer la sentence ; flatter ses passions politiques dans les causes importantes où il devenait assez nombreux pour former une véritable assemblée, et cependant ne se départir que rarement de l'élégance vive et familière, qui semblait imposée également par le goût de ces tribunaux populaires si souvent renouvelés au moyen du sort, et par la nécessité de se maintenir dans les limites du temps que mesurait assez avarement l'horloge à eau : voilà à quelles conditions devait satisfaire un bon écrivain de plaidoyers. Au bout de quelques années de ce métier, quand il y réussissait, il possédait un talent singulièrement souple et se sentait maître de sa fortune, soit comme avocat, soit comme orateur politique. Se bornait-il à mettre au service des particuliers sa science

de légiste et son habileté d'écrivain, il levait tribut sur une clientèle assurée. Osait-il affronter le grand jour de la place publique, il y apportait les qualités les plus chères aux Athéniens, l'aisance et le naturel, les ressources d'une dialectique ingénieuse, le tact et la connaissance des hommes, enfin ces grâces discrètes qu'il avait pu développer à loisir par la pratique d'affaires où il ne mettait que son esprit. Le langage dont il devait user dans l'assemblée du peuple différait peu de celui qui avait plu aux tribunaux dans ses plaidoyers politiques. D'ailleurs, l'orateur du Pnyx ne rompait point avec l'avocat. Il en remplissait souvent le rôle, mais non plus sous un masque étranger. Non-seulement les nécessités de la vie politique le contraignaient souvent de se défendre ou d'accuser pour son propre compte ; mais souvent aussi, il venait en personne et à titre d'ami, soutenir l'accusateur ou l'accusé par un discours subsidiaire qui pouvait être la pièce capitale du procès. Il y trouvait un moyen de prouver son dévouement à son parti et de fonder ou de maintenir son propre crédit dans sa tribu. C'est ainsi qu'un homme politique, dans l'intérêt même de sa carrière, donnait aux luttes des tribunaux une part considérable de son activité. Il y avait donc tout avantage pour lui à s'y être préparé de bonne heure.

Telle est la marche que suivirent à Athènes

beaucoup d'orateurs, et dans le nombre Démosthène ; telle est aussi celle que suivit Hypéride. Il fut d'abord seulement avocat, puis il fut à la fois avocat et orateur. C'est ce qui explique le nombre assez considérable de plaidoyers civils qu'il avait fourni aux recueils de l'antiquité. Des affaires de tutelle et de succession, des débats entre contribuables au sujet des taxations de l'État ou de ces échanges de fortune que la loi pouvait imposer, des procès intentés à des spéculateurs sur les denrées nécessaires à l'alimentation publique, des accusations d'immoralité, des plaintes pour injures ou voies de fait, des disputes à propos d'aqueducs ou de limites de propriétés : voilà quelques-uns des sujets, si divers par leur nature et leur importance, qui exercèrent devant les tribunaux civils l'éloquence naissante ou déjà formée d'Hypéride. Il affirme lui-même dans son plaidoyer pour Euxénippe (c. 28) qu'il n'a jamais attaqué en son propre nom un seul particulier. Le fait, bien remarquable s'il était vrai, est contredit par le procès d'Aristagora que suscita, nous le savons, la passion personnelle de l'orateur. Remarquons cependant qu'il ne lui était guère possible de se rendre à lui-même, vers la fin de sa carrière, ce témoignage, s'il ne s'y sentait autorisé par une réputation de modération relative. Les succès qu'il obtint devant les tribunaux contribuèrent sans doute à lui procurer

les moyens de satisfaire son goût pour le luxe et pour le plaisir.

En effet, au milieu du relâchement qui était alors général dans la société athénienne, on lui prête des mœurs particulièrement voluptueuses. On raconte qu'après la mort de sa mère, il alla jusqu'à chasser son fils Glaucippe de la maison paternelle, pour y établir à demeure la courtisane Myrrhine, célèbre par ses fastueuses exigences; ce qui ne l'empêchait pas d'entretenir en même temps deux autres maîtresses : Aristagora au Pirée, et, à Éleusis, dans ses propriétés, la Thébaine Phila, qu'il avait rachetée de l'esclavage pour un prix fort élevé [1]. Phila avait été vendue comme esclave à la suite de la destruction de Thèbes par Alexandre en 335; son libérateur pouvait avoir de quarante-cinq à cinquante ans. Nous trouvons dans ses plaidoyers mêmes la preuve des troubles qui mirent fin à sa liaison avec Aristagora. Il regarda comme de bonne guerre d'user contre elle des armes qu'il maniait le mieux; il vint lui-même, devant le tribunal du polémarque, lui reprocher son impudeur, l'accuser de n'avoir pas rempli les conditions imposées par la loi aux étrangers domiciliés, et

1. 20 mines, environ 1,800 francs; ce qui équivaudrait aujourd'hui à une somme beaucoup plus forte. Les faits nous sont transmis par le biographe des Dix orateurs, p. 849 D, et par Athénée, XIII, p. 590 C.

réclamer peut-être par deux fois une condamnation. Il fallait, semble-t-il, beaucoup de colère et peu de scrupule, pour mêler ainsi la justice à une querelle d'amant. Du reste, ce fut à l'occasion d'une vengeance analogue qu'il prononça cette fameuse défense de Phryné à laquelle est resté attaché le souvenir le plus populaire de sa vie. L'orateur Euthias, pour faire expier à Phryné les mécomptes de sa passion ou, suivant les chroniques amoureuses, de son avarice, avait intenté et soutenu contre elle une accusation d'impiété. Elle avait, disait-il, célébré dans des orgies le culte impudique d'une divinité nouvelle. La condamnation eût entraîné la peine capitale. Exposée à ce péril par un de ses amants, Phryné fut sauvée par un autre, car c'est à ce titre franchement avoué qu'Hypéride se présenta devant les juges. Autrefois les larmes de Périclès avaient arraché au tribunal l'acquittement d'Aspasie. L'émotion d'Hypéride fut plus hardie encore. Jamais son éloquence n'avait été plus gracieuse ni plus vive, au jugement de l'antiquité : Quintilien [1] cite comme une preuve du talent de Messala, une traduction où l'orateur romain avait osé lutter contre un pareil modèle. Cependant Hypéride allait échouer : tout à coup il amène sa cliente devant les juges, déchire le vêtement qui

1. X, 5, 2.

recouvrait sa gorge et expose à leurs yeux le spectacle de sa beauté. Saisis d'une admiration et d'une pitié subites, une sorte de crainte religieuse, dit un des récits de l'antiquité [1], les empêcha de faire périr la prêtresse de Vénus. Un décret, ajouta-t-on, voulut protéger désormais la conscience des juges contre de pareilles surprises, en défendant de faire paraître à leurs regards les accusés au moment de la sentence.

Ce succès, dont les anciens n'ont pas paru mettre en doute la vérité, s'était conservé dans les écoles de rhétorique comme le triomphe de l'action oratoire. Ce que les modernes, naturellement, y remarquent le plus, ce sont les mœurs singulières dont il témoigne; c'est cette puissance d'une passion qui, dans une affaire religieuse et capitale, s'impose à des juges au nom du sentiment dont elle est née et qu'ils partagent. Cette passion si vive durait encore, si l'on en croit un témoignage antique, lorsque Hypéride introduisit dans sa maison cette Myrrhine qui devait elle-même avoir deux rivales en même temps. Avec le souvenir de ses désordres, nous a été transmis celui de son amour pour la bonne chère. Il faisait tous les jours sa promenade au marché au poisson, et la comédie contemporaine s'était plus d'une fois égayée au sujet

1. Athénée, XIII, p. 590 E.

de son goût pour cet aliment si prisé par la gourmandise antique. « Il va nous enrichir les marchands de poisson, disait le poëte Timoclès en l'accusant d'un acte de vénalité; il s'en régalera tant qu'auprès de lui les mouettes ne seront que des Syriens [1]. » Dans une autre pièce du même auteur [2], la même idée se produisait par une de ces métamorphoses hardies qu'affectionnait la comédie athénienne :

« Traverse le fleuve Hypéride aux eaux poissonneuses, qui module les bouillonnements mélodieux d'une éloquence avisée, et se frayant doucement un chemin partout, arrose d'une onde vénale les plaines des propriétaires généreux. »

Un autre poëte [3] le représente comme joueur aussi bien que gourmand, et l'on sait avec quelle sévérité cet autre défaut était flétri par l'antiquité.

Tel était Hypéride dans sa vie privée, sensuel, cédant sans réserve aux tentations que lui offrait a licence des mœurs de son siècle, effréné dans ses passions, sans souci ni de l'opinion ni de ses devoirs et de sa dignité de père, prodiguant en

1. Les Syriens s'abstenaient presque complétement de poisson.
2. *Les Satyres Icariens.*
3. Philétaire, *Esculape.*

folles dissipations les richesses qu'il gagnait par son éloquence. On vient de voir que la comédie médisait de l'origine de ces richesses. Il ne faut ni s'exagérer, ni complétement nier la valeur de ces imputations. La satire politique, arme de parti, ne disait pas toujours la vérité, surtout au théâtre. On doit ajouter que l'accusation de vénalité faisait, pour ainsi dire, partie des charges professionnelles d'un orateur. Quel orateur de cette époque ne s'est pas entendu appeler « vendu? » Lycurgue seul, qui par son caractère appartenait à un autre âge, conserve une réputation bien établie d'intégrité; et encore une tradition le représente-t-elle se justifiant à son lit de mort contre les réclamations de Ménésæchme, son successeur dans l'administration des fonds du trésor public. D'un autre côté, l'opinion avait bien quelque raison de se déclarer aussi facilement contre les orateurs. Non-seulement ils agissaient contre l'antique esprit de la législation en trafiquant ainsi de leur parole à l'occasion des embarras de leurs concitoyens; mais surtout il arrivait souvent que les affaires publiques elles-mêmes étaient pour eux une source considérable de revenu. Les étrangers qui recherchaient la protection du peuple athénien, les villes grecques et les rois du Nord ou de l'Asie, dont les intérêts étaient engagés avec les siens, ne croyaient pas pouvoir trop chèrement payer l'appui d'une éloquence applaudie

au Pnyx; et que n'était-ce pas que les trésors de certains princes ou seulement des satrapes, pour ne point parler du grand roi, comparés aux ressources des petites cités de la Grèce et d'Athènes elle-même! De là, en grande partie, la haute position des principaux orateurs, riches et illustres patrons de pareils clients. Avec les généraux, ils formaient dans l'État une sorte de classe supérieure, à la fois respectée et suspecte. Comme eux ils exerçaient une influence décisive sur les destinées de la patrie; comme eux ils étaient particulièrement en butte aux accusations de haute trahison, aux vengeances du peuple et à la haine des étrangers; comme eux enfin, ils semblaient souvent réclamer comme une compensation légitime le droit de se livrer à tous les excès du luxe et du plaisir. Alliés et ennemis donnaient aux uns comme aux autres les moyens d'entretenir, dans l'intérêt ou aux dépens de la patrie, cette existence privilégiée. Nul ne recherchera avec plus d'ardeur qu'Hypéride ces avantages et ces jouissances de la carrière d'orateur; mais nul, hâtons-nous de le dire, n'en accepta plus résolûment les périls, n'y opposa un cœur plus ferme ni un patriotisme plus énergique; et par là il fit plus que racheter les désordres et les faiblesses de sa vie privée.

La vie politique d'Hypéride se divise naturellement en trois périodes. Dans la première, il fonde

son influence en même temps qu'il établit sa réputation d'orateur éloquent; dans la seconde, il confond ses efforts avec ceux de Démosthène et suit exactement la même politique; dans la dernière, il se sépare de Démosthène, pour ne plus renouer cette glorieuse alliance qu'au moment de leur mort commune. Par rapport à l'histoire d'Athènes, la première de ces époques répond à peu près aux années qui marquent le déclin de la puissance thébaine et les premiers progrès de Philippe; c'est pour les Athéniens un moment de prospérité relative. La seconde comprend les luttes les plus sérieuses qui aient été soutenues contre le roi de Macédoine, et se prolonge encore de plusieurs années au delà de la mort de Philippe. La troisième s'étend à peu près depuis l'an 330 jusqu'à l'établissement définitif de la domination macédonienne, décidé par la victoire de Cranon.

Les commencements politiques d'Hypéride sont, à vrai dire, inconnus, et il est facile de se l'expliquer : une fois devenu homme d'État influent et orateur consommé, il a laissé plus de traces qu'à ses débuts. Peut-être cependant se signala-t-il de bonne heure par une attaque hardie contre le redoutable Aristophon d'Azénia, qui avait abusé de ses fonctions de stratége pour pressurer les habitants de Céos. Il l'accusa de haute trahison. Aristophon, l'homme d'État qui sut le mieux fixer la

faveur des Athéniens, à ce point qu'il avait pu résister, disait-il lui-même, à soixante-quinze accusations pour décrets illégaux, ne dut cette fois son acquittement qu'à une majorité de deux voix. Plus tard, assez avancé lui-même dans sa carrière, Hypéride, dans son plaidoyer pour Euxénippe, se vantait de ce résultat comme d'un succès.

Ce qui est certain, c'est qu'une fois entré dans la vie politique, il n'épargna aucun effort pour se faire ranger parmi les plus désireux de plaire au peuple et les plus capables de le servir par la parole. En 349, lorsque Phocion conduisit dans l'île d'Eubée, indirectement menacée par Philippe, cette première expédition que termina heureusement la victoire inespérée de Tamynes, Hypéride fournit volontairement deux galères, une en son propre nom, et l'autre au nom de son fils. C'était le double de ce que donnait chacun des riches amis d'Eubule et de Midias, promoteurs de l'entreprise. Il fallait qu'il en fût ainsi, et que la popularité d'un orateur politique s'appuyât souvent sur une générosité supérieure à celle des plus opulents. De même neuf ans plus tard, lors du siége de Byzance, Hypéride cumulait volontairement les charges les plus lourdes et les plus redoutées des citoyens : la même année le vit partir comme triérarque au secours de la ville assiégée, et remplir les fonctions de chorége, pour le plaisir du peuple et pour l'honneur de sa

tribu. Il avait donné la galère qu'il montait. Cependant nous le retrouvons quatorze ans après débiteur du trésor pour cette même galère qu'il avait sans doute laissée en mauvais état. Il est vrai qu'alors un décret proposé par Démade l'avait autorisé, comme d'autres triérarques frappés d'amendes analogues, à déduire de la somme qu'il payait le montant d'une contribution volontaire versée pour un achat de blé ; curieux exemple des atténuations que la démocratie athénienne était forcée d'apporter elle-même à ses exigences. Grâce à ces dispendieux dévouements, le patriotisme d'Hypéride était incontesté ; il faut ajouter que, s'il y avait chez lui des calculs d'ambition, il y avait aussi une sincérité évidente de sentiments à laquelle on ne pouvait s'empêcher de rendre justice. C'est ce qu'on fit en lui confiant plusieurs de ces missions qui avaient pour but de soutenir à l'étranger les intérêts ou la dignité d'Athènes. L'activité, la souplesse et l'esprit d'Hypéride l'y rendaient d'ailleurs particulièrement propre. Aussi représentent-elles une part considérable de son rôle politique.

C'est ainsi qu'il fut un jour délégué pour répondre à une réclamation des habitants de Délos. Depuis longtemps ceux-ci cherchaient à rentrer en possession du temple d'Apollon Délien, dont Athènes les avait privés à son profit dès l'année 422 Ils crurent enfin avoir trouvé une occasion favorable, lorsqu'en 346 Philippe eut réussi à entrer

dans le conseil amphictyonique. Ils portèrent aussitôt leurs plaintes devant les amphictyons, comptant, pour en assurer le succès, sur l'influence du roi de Macédoine, lequel en effet agit contre Athènes, au moins par l'intermédiaire d'une de ses créatures, l'Olynthien Euthycrate. C'était une affaire grave pour les Athéniens : il s'agissait à la fois de conserver des prérogatives religieuses auxquelles ils attachaient un grand prix, et d'éviter l'affront dont les menaçait la malveillance de leur redoutable rival. Le peuple avait d'abord nommé pour son avocat Eschine. Sans doute celui-ci avait fait valoir comme titre particulier son crédit personnel auprès de Philippe. Mais ce choix fut cassé par l'Aréopage, qui aima mieux chercher ses garanties dans un dévouement moins exposé à se tromper de cause, et désigna Hypéride. Cette préférence était pour celui-ci un premier triomphe : il en obtint un second par l'échec des Déliens, qui, cette fois encore, en furent pour leurs peines.

Il fut moins heureux dans une autre cause dont le chargea de nouveau, en 331, la confiance de ses concitoyens. Un Athénien, nommé Callippe, disputant à Olympie le prix du pentathle, avait acheté d'avance la défaite de ses rivaux. La fraude fut découverte, et les Éléens condamnèrent à une amende tous les coupables, le corrupteur et les corrompus. Dans l'antique Grèce, la victoire d'un

athlète était pour sa patrie une gloire nationale. Athènes crut donc son honneur attaqué en même temps que celui de Callippe, et ne trouva pas que ce fût trop de l'éloquence d'un de ses premiers orateurs pour parer le coup dont les Éléens la menaçaient.

Dans ces deux occasions Hypéride était, à proprement parler, l'avocat du peuple athénien, comparaissant comme partie ou comme patron intéressé devant un véritable tribunal. Il remplit souvent d'autres missions, d'un caractère plus purement politique, soit dans la Grèce continentale, soit dans les îles, par exemple à Thasos, à Cythnos, à Rhodes, à Chios : ici pour conclure ou raffermir des alliances, là pour obtenir des secours, ailleurs pour proposer la médiation de sa patrie entre deux villes en querelle. Ces députations que s'envoyaient entre eux les différents États de la Grèce n'ont guère d'analogue dans les mœurs des peuples modernes. Composées en général de plusieurs membres, elles faisaient, pour ainsi dire, de la diplomatie secrète et de la diplomatie publique. Les députés voyaient en particulier les magistrats et les personnages influents, entretenaient le zèle et soutenaient le crédit des partisans de leur patrie, et remplissaient ainsi pendant leurs missions temporaires quelques-uns des devoirs qu'ont à remplir nos ambassadeurs dans leurs missions ex-

traordinaires ou permanentes. De plus, et c'était là leur mandat ostensible, ils portaient la parole devant les assemblées. Ce dernier rôle, réservé naturellement aux orateurs, leur donnait la principale importance. C'était le privilége de leur talent. Ils pouvaient d'ailleurs, aussi bien que leurs collègues, préparer, par leurs démarches et leur influence personnelle, le succès de la négociation publique. Souvent même ils avaient plus d'amis particuliers, car un orateur athénien exerçait quelquefois un patronage presque aussi considérable au dehors que dans l'intérieur d'Athènes. Les titres de citoyen, d'hôte public, d'autres honneurs encore s'obtenaient principalement par leur entremise auprès du peuple, et leur composaient à l'étranger une clientèle qu'ils faisaient agir dans l'occasion.

Lorsque Hypéride représentait ainsi son pays dans ces différentes circonstances, il comptait parmi les plus importants de l'État; il y avait pris la position qu'il devait fidèlement garder, jusqu'à sa mort, en face de la Macédoine : d'abord aux côtés de Démosthène, puis seul à la tête du parti patriotique, pendant tout le temps que Démosthène paraît avoir désapprouvé les agressions comme imprudentes. La période d'alliance et d'étroite union entre les deux orateurs semble avoir commencé un peu après 346, c'est à-dire vers le

moment où fut conclue entre Philippe et les Athéniens cette paix menteuse qui fut en réalité le signal des efforts les plus énergiques de part et d'autre. On voit alors Hypéride apporter à Démosthène un concours efficace, soit dans leurs querelles communes avec les citoyens de l'autre parti, soit en général dans leur lutte contre la Macédoine. Ainsi, dans un discours contre Théocrinès attribué à Démosthène ou à Dinarque, nous trouvons (35, p. 1333) un indice de cette communauté de situation des deux orateurs, ainsi que des difficultés que la défiance démocratique semait sur la route des hommes politiques athéniens. Le premier venu, le dernier misérable pouvait à chaque instant les entraver dans leur carrière, les arrêter dans l'exécution de leurs plans, en les forçant à répondre devant un tribunal aux accusations les plus graves. Cela était passé dans les mœurs au point de devenir une ressource presque régulière ; cela faisait partie du métier de *sycophante*. Théocrinès, un homme de cette espèce, avait forcé Hypéride comme Démosthène à entrer en arrangement avec lui, à lui acheter un désistement de poursuites juridiques. Nous ne savons pas la date précise de cette transaction. Mais voici un fait plus connu et plus important. En 343, un peu avant le procès intenté par Démosthène à Eschine, Hypéride accusa de haute trahison Philocrate d'Ha-

gnuse, créature de Philippe, qu'on avait vu étaler impudemment dans Athènes sa part des dépouilles d'Olynthe, et qui venait d'être le plus actif instrument du roi pour la conclusion de la paix de 346. Philocrate s'enfuit avant d'être condamné. Le sentiment public semblait hésiter encore entre le parti macédonien et le parti national; l'issue du procès d'Eschine, acquitté malgré les éloquents efforts de son accusateur, en fait foi. C'était donc le moment de lutter avec le plus de vigueur. Ainsi firent les deux alliés, aidés alors principalement par Lycurgue; et l'on peut dire que, grâce à leur énergie, qui fut digne des circonstances, pendant les cinq années si importantes qui commencent à partir de cette époque, ils restèrent les maîtres de la tribune politique. Si dans cette période le premier rôle fut rempli par Démosthène, le second semble avoir appartenu à Hypéride, surtout quand les événements se précipitèrent vers la crise. On a vu qu'en 339 Hypéride partit, comme triérarque, au secours de Byzance; c'est probablement vers la même époque qu'il remplit une ambassade à Chios. Les Chiotes contribuèrent, comme on sait, à la défense de cette ville, et par conséquent à l'échec de Philippe, qui avait fondé tant d'espérance sur ses deux tentatives simultanées contre Byzance et Périnthe. L'année suivante, Hypéride, comme Démomèle, fit décerner une couronne d'or à Démos-

thène, comme au principal auteur de l'alliance thébaine. La proclamation se fit probablement aux grandes Panathénées. Accusé au sujet de cette proposition par Diondas, il se défendit avec tant de succès, que l'accusateur n'obtint pas le cinquième des suffrages, ce qui entraînait une amende de mille drachmes.

On était alors bien près de Chéronée. Hypéride, retenu par les fonctions de sénateur, ne put pas, comme Démosthène, s'associer de sa personne à cet effort suprême des défenseurs de la liberté. Dès le lendemain de cette catastrophe, il se montra plein d'activité et de courage pour la défense de la patrie. Il alla à Cythnos, une des Cyclades les plus voisines de l'Attique, réclamer des secours. Auparavant il avait proposé et fait passer un décret dont le souvenir est resté, et dont bientôt lui demanda compte une accusation d'Aristogiton, à la fin de 338 ou au commencement de 337. On sait à peu près quelle était la teneur de ce décret. Il prescrivait une série de mesures extraordinaires comme le péril qui semblait prêt à fondre sur Athènes. Le sénat des Cinq-Cents devait descendre en armes au Pirée pour aviser à la défense et présider à l'exécution des ordres du peuple. On devait y transporter les femmes et les enfants, comme au temps de l'invasion de Xerxès. On devait rappeler les exilés, accorder la liberté aux esclaves,

le titre de citoyens aux métèques [1] et à ceux qui, après une tentative d'usurpation, avaient été relégués parmi les étrangers, rétablir dans leurs droits ceux qui les avaient perdus comme débiteurs du trésor public ou pour d'autres causes. Ce décret, adopté d'abord par le peuple, fut probablement rapporté quand les Athéniens furent rassurés au sujet des intentions de Philippe. Mais on prétend que l'attitude qu'ils prirent à l'instigation d'Hypéride, en faisant craindre au vainqueur une résistance désespérée, contribua à le faire incliner vers la paix.

Néanmoins une partie des mesures qu'Hypéride avait fait voter était illégale, et c'est pour cela qu'un procès lui fut intenté. Il en sortit victorieux. Il fit valoir pour sa justification, comme l'attestent les débris de son discours, les périls dont la ville s'était crue menacée, l'émoi causé par la nouvelle de la défaite, l'horreur de la tyrannie et du joug étranger, la nécessité d'être généreux au milieu des craintes communes et dans un pareil besoin de concorde, la grandeur des ressources nouvelles qu'il avait indiquées au pays. On eût recruté parmi les ouvriers des mines et de la campagne, parmi les débiteurs du trésor public, les citoyens privés de leurs droits et les métèques, une armée de plus

1. Nom donné aux étrangers domiciliés.

de cent cinquante mille hommes, prêts par reconnaissance à braver tous les dangers pour délivrer leurs bienfaiteurs de la plus affreuse appréhension : « Car il est bien différent de vivre dans l'égalité, sous l'autorité toute-puissante des lois, ou d'être réduits sous l'empire d'un seul tyran, livrés au bon plaisir d'un seul maître. Mais, nécessairement, ou bien le règne des lois entretient le sentiment de la liberté, ou bien la domination d'un seul nourrit chaque jour les âmes de la pensée de l'esclavage. » Telles étaient les idées qui préoccupaient alors tous les bons citoyens et qui justifiaient la proposition d'Hypéride : « Ce n'est pas moi qui l'ai faite, s'écriait-il; c'est la bataille de Chéronée. » Et aux questions que lui adressait au nom de la loi son adversaire, il faisait cette réponse célèbre : « A quoi bon ces interrogations répétées?... As-tu écrit dans le décret que la liberté fût accordée aux esclaves? — Oui, pour que les hommes libres ne fussent pas réduits en esclavage. — As-tu écrit qu'on rappelât les exilés? — Oui, pour que personne ne partît en exil. — Tu ne voyais donc pas les lois qui défendaient ces propositions? — Non, car les armes des Macédoniens m'en cachaient le texte. » Comment des juges, patriotes et athéniens, auraient-ils résisté à ces arguments?

Peu de temps après, entre 338 et 336, Hypéride

fut à son tour accusateur. Il poursuivit l'orateur Démade à propos d'un décret par lequel celui-ci voulait faire déclarer *proxène*, c'est-à-dire hôte public d'Athènes, l'Olynthien Euthycrate. A la fin de son discours, il proposa cette nouvelle rédaction du décret de proxénie : « Il a été décidé qu'Euthycrate sera proxène, parce que ses actions et ses paroles sont toutes dans l'intérêt de Philippe; parce que, remplissant les fonctions d'hipparque [1], il a livré à Philippe la cavalerie des Olynthiens; parce qu'en agissant ainsi il a causé la perte des Chalcidiens ; parce qu'après la prise d'Olynthe il a été chargé de fixer le prix des captifs; parce qu'il a été l'adversaire de notre ville dans l'affaire du temple de Délos; parce qu'après la défaite de notre ville à Chéronée il n'a enseveli aucun des morts ni délivré aucun des prisonniers. » Cette récapitulation ironique des titres d'Euthycrate nous dit clairement pourquoi Démade le soutint et pourquoi Hypéride l'attaqua. Il n'était pas aussi facile d'attaquer la décision qui venait de décerner le même honneur aux deux compagnons d'Alexandre, Alcimaque et Antipater, chargés avec lui par Philippe de porter aux Athéniens les conditions de la paix après Chéronée. Hypéride s'en dédommageait sur un ennemi plus accessible à ses

1. Commandant de la cavalerie

coups. Son discours, dont nous n'avons que quelques mots, effrayait la modération de Plutarque [1] par la violence des invectives qu'il renfermait. Il avait, du reste, particulièrement attiré l'attention des critiques anciens. Le grammairien Didyme l'avait jugé digne d'un commentaire spécial, et sans doute une place lui était réservée dans le livre du rhéteur athénien Héron sur ces espèces de duels judiciaires des anciens orateurs. On voit que ce procès fut un épisode important de la lutte du parti patriotique et du parti macédonien. A cette même lutte se rattachaient, selon toute apparence, les discours qu'on attribuait à Hypéride contre Déméas, le fils de Démade, et dont le sujet, comme la date, nous est complètement inconnu.

Aussitôt après la prise de Thèbes, à laquelle il venait d'infliger un châtiment si terrible, Alexandre demanda qu'on lui livrât un certain nombre d'Athéniens. Parmi eux était Hypéride avec Démosthène et Lycurgue. Comme eux, il parla dans l'assemblée contre cette demande, défendant ainsi ses propres intérêts en même temps que la dignité de son pays. Les mots dont se sert le biographe auquel nous devons ce renseignement [2] paraissent

1. *Moral.*, p. 310.
2. *Vit. dec. Orat.*, p. 848.

indiquer que, même après qu'Alexandre, dans un second message, eut borné ses exigences au bannissement des deux généraux Éphialte et Charidème, Hypéride tenta encore de s'opposer à ce que l'on donnât cette satisfaction à un ennemi tout-puissant. C'est un spectacle au moins digne d'intérêt que celui de cette persévérance à lutter contre un adversaire en faveur de qui la fortune s'est si manifestement déclarée. Ces libres paroles, que ne purent retenir aucune crainte, aucun danger, aucun revers, qui refusèrent obstinément de reconnaître l'asservissement de la patrie vaincue et désarmée, furent la dernière grandeur d'Athènes. Beaucoup sortirent de la bouche d'Hypéride. Aucun autre orateur ne montra une ardeur plus infatigable à combattre la prédominance du parti macédonien, une haine plus vigilante ni plus prête à traverser, autant qu'il était possible, les desseins du maître, à l'attaquer dans ses amis, à épier ou à ménager pour l'avenir les occasions de lui nuire, à embrasser toute espérance d'affranchissement. Athènes fut contrainte de fournir vingt vaisseaux à Alexandre pour la guerre d'Asie; mais elle le fit malgré Hypéride. Vers 332 ou 331, il s'opposa au licenciement d'un corps de mercenaires qui se trouvait au cap Ténare sous le commandement de Charès, et qu'il pouvait être bon de garder pour les éventualités. Telle est du moins, à ce qu'il me

semble, la manière la plus naturelle de déterminer l'objet du discours *pour Charès au sujet des mercenaires du cap Ténare* [1]. En 332, quand les amiraux macédoniens Hégéloque et Amphotère s'emparèrent de Lesbos, Charès fut forcé d'évacuer Mitylène. Il en sortit avec une garnison de deux mille hommes. Probablement il alla avec ses mercenaires au cap Ténare, que nous voyons bientôt après devenir l'asile ou le rendez-vous des mercenaires qui n'ont pas de destination déterminée ou avouée. C'est là que Léosthènes était, pour le compte des Athéniens et sans mission publiquement reconnue, au moment où mourut Alexandre, et c'est de là qu'il partit avec une armée de mercenaires pour se rendre aux Thermopyles. On comprend donc que le discours prononcé par Hypéride en cette occasion ait pu lui être dicté par une prévoyance patriotique autant que par son amitié pour Charès, quoique ce second motif soit seul indiqué par l'auteur de la Biographie des dix orateurs.

Vers la même époque mourut Eubule d'Anaphlyste, homme d'État considérable, l'ami d'Eschine, et, après Démade et Phocion, le principal chef du parti de la paix. Hypéride contesta à ses

1. Diodore, XVII, 108, 111 ; XVIII, 9. Cf. A. Schæfer, t. III, p. 280, n 1.

enfants l'héritage de ses priviléges. Peu de temps après, il attaquait Phocion lui-même, comme indigne d'un honneur que voulait lui faire décerner un des riches citoyens qui se croyaient intéressés à soutenir sa politique, Midias, le fils de ce Midias qui avait autrefois insulté Démosthène. Juridiquement, l'accusation était dirigée contre l'auteur de la proposition, de même qu'à peu près au même moment Eschine mettait Ctésiphon en jugement pour frapper Démosthène. Telles étaient les représailles et les alternatives de cette guerre implacable et sans trêve que se faisaient les deux partis, sans cesse les mêmes armes à la main, et occupés, suivant les circonstances, à porter ou à parer les mêmes coups. En 331, Eubule meurt et Hypéride accuse ses enfants ; en 324, il défend ceux de Lycurgue, que la mort de leur père livre à leur tour aux attaques de leurs ennemis. Cette dernière cause, beau sujet pour son éloquence, lui offrait une occasion naturelle de montrer la constance de son amitié et de résister à la prépondance donnée alors par les événements au parti Macédonien. Les fils de Lycurgue étaient retenus en prison, sous le coup d'une amende que Ménésæchme, le nouvel administrateur des revenus publics, avait réussi à faire prononcer contre eux, comme responsables d'un déficit dont il accusait leur père. « Que diront ceux qui passeront auprès du tom-

beau de Lycurgue? s'écria le défenseur. Il vécut avec modération ; chargé de l'administration du trésor, il créa de nouveaux revenus, il fut l'édificateur du théâtre, de l'Odéon, de chantiers maritimes, il construisit des galères et des ports : notre ville l'a déclaré infâme et a jeté ses enfants en prison. » On dit que les efforts d'Hypéride, associés en cette circonstance à ceux d'un certain Démoclès d'ailleurs inconnu, furent couronnés de succès et que le peuple revint sur cette injuste sentence [1].

Au moment où se jugeait ce procès, Démosthène était déjà en exil, et par suite d'une condamnation à laquelle Hypéride avait personnellement contribué. La rupture entre les deux illustres amis était donc entièrement consommée. S'il faut en croire une tradition, Hypéride avait pris ses précautions en prévision de cette rupture. On raconte qu'antérieurement à l'époque où elle éclata, un jour qu'il était retenu chez lui par une indisposition, il s'occupait à composer des accusations contre Démosthène. Celui-ci vint le voir, et, le surprenant son manuscrit à la main, l'accabla de reproches bien naturels. Hypéride répondit sans se déconcerter : « Tant que tu resteras mon ami, cet écrit ne te causera aucun tort ; mais si tu deviens mon ennemi, il t'empêchera de me faire du

1. *Vit. dec. Orat.*, p. 842.

mal[1]. » Ce ne fut pas, en effet, Démosthène qui fit du mal à Hypéride.

Quand les liens commencèrent-ils à se détendre entre les deux orateurs? Il est probable que ce fut vers 330, à partir de la malheureuse tentative d'Agis contre Antipater. Sparte, qui n'avait pas envoyé de troupes à Chéronée et qui ne devait plus être en état de prendre part à la guerre Lamiaque, fut héroïque mal à propos, et perdit dans un effort isolé des forces qui, unies à celles d'Athènes, auraient peut-être fait pencher la balance en faveur de la Grèce. Les Athéniens, en 330, ne bougèrent pas ; et Démosthène, tout en exprimant des vœux pour le succès de Sparte, ne paraît pas les avoir poussés à une coopération active. Les patriotes avaient attendu de lui davantage ; et malgré le succès avec lequel il repoussa immédiatement après l'accusation d'Eschine, comme il continua de se renfermer dans une réserve prudente, ils se déshabituèrent peu à peu, à partir de ce moment, de le considérer comme leur chef. Son crédit auprès d'eux diminua donc au profit de ceux qu'entraînait toujours en avant, en dépit des circonstances, une ardeur moins circonspecte ou plus aveugle. Il semble qu'Hypéride ait été appelé, par la nature de sa passion et par le privilége du ta-

1. *Vit. dec. Orat.*, p. 849.

lent, à être le principal héritier du rôle qu'abandonnait Démosthène. Son importance grandit de plus en plus non-seulement dans le parti auquel il restait invariablement fidèle, mais dans l'État, et, de tous les orateurs, c'est lui qui eut le plus d'influence sur les événements qui suivirent à Athènes et en Grèce la mort d'Alexandre. Très-peu de temps avant ces événements eurent lieu l'affaire d'Harpale et le procès de Démosthène.

Vers le commencement de l'année 324, Harpale, satrape de Babylone, pour échapper au châtiment de sa désobéissance et de ses malversations, se sauva en Grèce. Il arrivait précédé de la réputation de ses fastueux désordres, et comptant, pour se faire bien accueillir, sur les sommes considérables qu'il emportait avec lui et sur un corps de six mille mercenaires dont il se faisait suivre. Il avait choisi Athènes pour son refuge. Son titre de citoyen, les largesses par lesquelles il l'avait acquis, lui faisaient espérer une réception bienveillante, et c'était d'ailleurs le seul endroit où des projets de révolte contre la Macédoine pussent prendre quelque consistance. Il se dirigea donc sur le cap Sunium, et envoya de là demander aux Athéniens l'entrée de leur ville et leur protection. On se rappelle ce qui suivit cette demande : comment, d'abord alarmée par l'annonce de son arrivée, Athènes, grâce aux efforts de plusieurs des chefs

du parti antimacédonien, consentit à lui faire un accueil favorable, puis bientôt, cédant aux conseils de Démosthène et de Phocion, refusa de le soutenir. Déçu dans ses espérances, réclamé par Antipater et par Olympias, et protégé contre cette réclamation par ceux mêmes qui avaient fait échouer ses efforts, Harpale voit cependant saisir, pour être restitué à Alexandre, tout l'argent qui lui restait, il est mis lui-même en prison, et s'échappe enfin, laissant derrière lui des querelles, des émotions, des embarras presque inextricables. Il avait déclaré avoir apporté dans la ville au moins sept cents talents, et l'on ne trouvait que la moitié de cette somme. De là mille soupçons contre les orateurs qu'il pouvait avoir corrompus pendant son séjour, des accusations échangées entre eux au gré de leur passion ou sous l'influence de leurs craintes, une agitation extrême de l'opinion publique, une situation fausse vis-à-vis d'Alexandre, et, comme dernier résultat, un procès, précédé d'une enquête de l'Aréopage, dont Démosthène fut la principale et la plus regrettable victime. Parmi les dix accusateurs désignés par l'État figurait Hypéride.

Telles furent les principales péripéties de cette affaire. Rien de plus obscur que le procès qui en fut la dernière conséquence. Sa durée, qui fut de six mois, suffit pour témoigner des incertitudes et

des hésitations des Athéniens. Dès le principe, bien avant de se trouver en face l'un de l'autre au tribunal, Hypéride et Démosthène furent en complet dissentiment. Le premier, dans l'ardeur infatigable de sa haine contre la Macédoine, avait embrassé la cause d'Harpale, et rêvé un soulèvement de la Grèce à la suite d'Athènes, qu'auraient favorisé la révolte des satrapes mécontents et l'adjonction des troupes mercenaires qu'Alexandre leur ordonnait de licencier. Le second, au contraire, avait provoqué la mesure la plus propre à ruiner les projets d'Harpale et de ses partisans : c'était sur sa proposition qu'Harpale avait été arrêté, et l'argent saisi et transporté à l'Acropole en vue d'une restitution. Aussi, quand les circonstances eurent rendu dès condamnations presque nécessaires et fait porter principalement sur Démosthène le poids de la défaveur publique, Hypéride s'acquitta sans regret et sans ménagement des fonctions d'accusateur qui lui étaient officiellement confiées. Il ne se refusa aucune des railleries ordinaires sur l'humeur chagrine de Démosthène, « le buveur d'eau, » sur sa sévérité affectée pour les jeunes gens qu'il traitait injurieusement de « videurs de coupes ; » il appela de toutes ses forces le ridicule et la honte sur ce glorieux vétéran des luttes oratoires, et surtout, bien entendu, il lui reprocha sur tous les tons de s'être laissé corrom-

pre, d'avoir touché le prix de l'évasion d'Harpale. « C'est toi, lui disait-il, qui as organisé la surveillance d'Harpale, et cependant tu n'as ni remédié à la négligence des gardiens, ni mis en jugement les complices de l'évasion. Quoi ! tu lui aurais ménagé ces facilités gratuitement ? et, tandis qu'Harpale donnait de l'or aux orateurs subalternes, qui n'ont dans leurs attributions que le tumulte et les cris, il t'aurait oublié, toi, le directeur de toute l'affaire ? Qui croira jamais cela ? » Ailleurs il ajoutait : « Démosthène ne craint pas d'accuser les autres et de dire que le conseil de l'Aréopage veut le faire périr pour être agréable à Alexandre : comme si vous ne saviez pas tous qu'on ne fait pas périr celui qu'on peut acheter, mais celui qui est inaccessible à la corruption ! » Ni dans ces invectices, ni très-probablement dans le reste du discours, il n'y avait de preuves positives. Mais Démosthène était condamné d'avance, et Hypéride fut vainqueur. Triste victoire, qui privait Athènes d'un grand citoyen en même temps que d'un grand orateur ; et triste époque, qui ne permettait pas à deux hommes également attachés à leur pays de rester unis dans une conviction commune, ni de voir avec une égale clarté où devait se porter l'effort de leur dévouement.

Condamné à une amende énorme et jeté en prison comme débiteur insolvable, Démosthène réus-

sit à s'évader et à se sauver de l'Attique. Au bout d'un an des événements imprévus vinrent mettre fin à son exil, en lui permettant de s'associer à un grand mouvement national. Alexandre mourut, et les espérances qu'Hypéride avait conçues prématurément à l'arrivée d'Harpale semblèrent tout à coup se réaliser. Les Athéniens se déclarèrent les champions de la délivrance des Grecs, et marchèrent contre Antipater avec l'aide des Étoliens et de nombreux alliés. Si Léosthène fut le héros de la guerre Lamiaque, c'est Hypéride qui en fut l'orateur. C'est lui qui contribua le plus à la faire décider par sa patrie, malgré la résistance de Phocion et des plus riches citoyens, et Athènes lui dut une partie de ces alliances que ses orateurs allaient disputer chez chaque peuple aux orateurs de la Macédoine. Voici un fragment des exhortations qu'il adressait à ses concitoyens : « C'est surtout dans la guerre que l'inconstance de la fortune transporte de l'un à l'autre, selon les vicissitudes des événements, les avantages et les succès. D'ailleurs, il vous est plus honorable de prendre les armes pour attaquer que pour vous défendre. Les belles actions sont toujours suivies des belles louanges, de même qu'aux actions qui ne sont pas belles s'attache une renommée indigne de votre glorieuse réputation. » Ces belles louanges qu'Hypéride promettait aux Athéniens, c'est lui qu'ils

chargèrent de les leur décerner publiquement après les brillants succès qui signalèrent la première campagne, quand on célébra les funérailles de Léosthène et de ses compagnons, tombés avec lui sous les murs de Lamia. Cette oraison funèbre, que nous pouvons lire aujourd'hui, marque le véritable terme de sa carrière politique : elle fut le dernier triomphe de son éloquence et la dernière joie de son patriotisme.

Bientôt après, le vainqueur de Cranon exigeait en maître la condamnation à mort d'Hypéride et de Démosthène, et les deux orateurs étaient contraints de fuir. On dit qu'ils se rencontrèrent à Egine et s'y réconcilièrent. Ils n'échappèrent ni l'un ni l'autre à la poursuite des Macédoniens. Tout le monde sait comment Démosthène mourut dans l'île de Calaurie. Déjà Hypéride avait été pris par Archias, *le traqueur de proscrits*, dans le temple de Neptune à Hermione, et livré au supplice par Antipater à Cléones ou à Corinthe, le 9 de Pyanepsion, c'est-à-dire le 5 octobre de l'année 322. On raconte que, mis à la torture, il s'était lui-même coupé la langue avec les dents, afin de ne faire aucune révélation. Selon le récit le plus accrédité, ce furent ses bourreaux qui se chargèrent de cette mutilation, plus affreuse encore que la vengeance que devait plus tard inventer contre Cicéron le ressentiment sanguinaire d'Antoine. Son corps fut abandonné sans sépul-

ture. Cependant des amis réussirent à recueillir ses os et à les rendre à sa famille, qui les ensevelit dans le tombeau de ses parents auprès des portes Hippades. Il faut se rappeler à la fois le prix que l'antiquité attachait aux devoirs funèbres et la rigueur de la législation athénienne en matière politique, pour apprécier à sa juste valeur l'acte qui, en condamnant à mort Hypéride, avait exclu ses restes du territoire de sa patrie. Un jour vint, à ce qu'il paraît, où les Athéniens osèrent permettre qu'on éludât leur sentence.

Voilà quelle fut, dans son dessin général et dans quelques-uns de ses détails, la vie d'Hypéride. On y reconnaît les traces d'une rare activité, une série non interrompue d'émotions pendant plus de vingt années, depuis le brillant épanouissement de son talent jusqu'à sa fin tragique, des occasions presque innombrables pour son éloquence. Qu'était-ce que cette éloquence? Quelle idée doit-on s'en faire aujourd'hui, et jusqu'à quel point un contrôle peut-il s'exercer sur les jugements qu'en ont portés chez les anciens ses admirateurs et ses critiques? A quelle opinion enfin est-il possible de s'arrêter sur l'orateur et sur l'homme? C'est ce que je voudrais essayer de déterminer, au moins dans une certaine mesure.

II

Quand on vient de parcourir la vie d'Hypéride et qu'on se demande comment il devait parler, le souvenir de ces passions qui l'ont agité, de ces scènes violentes dont il a été l'acteur ou la victime, font penser à une éloquence fougueuse et entraînante. Que nous disent à ce sujet les critiques anciens qui avaient entre les mains ses discours politiques? Longin, après avoir beaucoup vanté ses qualités diverses, ajoute, en le comparant à Démosthène : « Ses beautés, quoique nombreuses, ne vont pas cependant jusqu'à la grandeur, ni jusqu'à ces emportements passionnés d'une éloquence qui ne se maîtrise plus; elles sont sans action sur l'auditeur et le laissent calme; jamais personne, en lisant Hypéride, n'a ressenti d'effroi [1]. » Hermogène, avant

1. *Du Sublime*, ch. XXXIV.

Longin, avait dit que les figures oratoires dans Hypéride manquaient de mouvement et de puissance, qu'il n'avait pas cette impétuosité terrible qui fait la force de Démosthène [1]. Enfin, une impression analogue avait dicté le jugement connu de Quintilien, qui, tout en reconnaissant son habileté comme avocat, trouvait que « les petites causes étaient plus à sa taille [2]. » Quoi donc? cet homme qui avait recherché avec une telle fougue toutes les émotions de la vie; qui, pendant sa longue carrière politique, s'était constamment jeté avec la même ardeur au milieu des périls de sa patrie, ne lui avait jamais manqué ni dans ses triomphes ni dans ses désastres, n'aurait été qu'un orateur froid et impuissant? Quel contraste étrange entre sa destinée et les paroles que lui en inspiraient les orageuses vicissitudes, entre l'influence qu'il exerça sur ses concitoyens et le talent qui en était la cause et l'instrument! Il serait singulier que la critique littéraire eût été en contradiction aussi formelle avec l'histoire. Aussi n'était-ce pas là ce que voulaient dire ni Longin, ni Hermogène, ni Quintilien.

La critique chez eux prend des formes rigoureuses et absolues, parce que dans leurs examens rapides des orateurs illustres de l'antiquité ils doivent

1. *Rhéteurs grecs*, édit. Walz, t. III, p. 382.
2. *Instit. Or.*, x, 1, 77 : « Minoribus causis, ut non dixerim utilior, magis par. »

juger en quelques mots, et aussi parce qu'ils ont constamment devant les yeux, comme modèle suprême de l'éloquence, Démosthène ou Cicéron. Ce qu'ils se représentent, même en s'occupant des autres, ce sont les images triomphantes de ces maîtres de la tribune antique; c'est cet état de leurs âmes qui, possédées par le sentiment de la vérité et par la passion, déploient, comme à leur insu et sans limites, leurs puissantes facultés; c'est cette domination de leur parole qui, pénétrée tout entière par l'inspiration, multiplie et condense ses effets au point de s'imposer souverainement à un auditoire, et offre ensuite aux admirations de l'école des exemples qui seraient moins parfaits, s'ils n'avaient été trouvés qu'à force d'esprit et de science. Eh bien! il est très-probable que ces juges expérimentés ont eu raison de penser qu'Hypéride était resté sur le seuil de ce monde supérieur de l'éloquence. Et ce n'était point par défaut d'imagination ni par froideur de tempérament; mais sans doute sa nature, mobile et ardente, n'était pas capable de cette émotion profonde et soutenue qui demande autant de force que de sensibilité et qui seule donne à l'éloquence toute sa grandeur.

Faut-il pour cela prendre à la lettre les appréciations dédaigneuses qui viennent d'être rappelées? Nullement. Au-dessous de Démosthène et même de Cicéron, il y a encore plus d'une place honorable

pour des orateurs pathétiques. Ce dernier, dont la critique est plus générale et moins dogmatique que celle de Quintilien, se représente autour d'Hypéride un auditoire livré aux émotions les plus vives et les plus diverses [1]. Rien n'empêche de croire qu'il en ait été souvent ainsi, qu'Hypéride ait eu bien des élans passionnés, prononcé bien des paroles vraiment éloquentes. Nous le savons d'ailleurs par nous-mêmes, sans avoir besoin d'interroger les témoignages anciens, l'invective était amère et violente dans sa bouche, et la colère ou le dévouement pouvaient lui fournir des phrases véhémentes et impétueuses. Nous en lisons encore les preuves dans les restes de ses discours contre Démosthène et contre Aristogiton. Mais c'est surtout dans l'oraison funèbre prononcée sur la tombe des morts de la guerre Lamiaque, que nous pouvons apprécier les nobles et pathétiques accents que lui inspirait le patriotisme. Ici les exemples ont d'autant plus de valeur que nous les voyons à leur place et avec l'effet qui leur est propre au milieu d'une œuvre entière et complète, et ils sont d'autant plus concluants que l'éloquence d'apparat semblait moins se prêter à de pareils mouvements. Ce qui fait précisément le prix singulier de ce morceau, c'est que sous la parure brillante qui convenait à un discours

1. *Brutus*, 84.

de cérémonie, on sent la vie d'un discours d'action. Quand il fut prononcé au Céramique, les Athéniens y trouvèrent tout ce que demandait l'éclat de la fête dont il était le principal ornement, tout ce qui pouvait le mieux assurer le plaisir de leurs oreilles et de leur imagination, et ils trouvèrent aussi, au milieu de ces périodes fleuries et harmonieuses, des traits qui leur allaient droit au cœur, l'éloquente expression de leurs sentiments les plus chers et de leurs espérances les plus vives, l'orgueil de leur gloire renaissante, et cette indicible émotion des âmes patriotiques qui voyaient à demi repoussé, avec le joug macédonien, le cortége d'humiliations et de hontes qu'il traînait à sa suite. Pour montrer combien ces éloges sont mérités, il faudrait citer tout le discours. Mais, grâce à une traduction [1] qui a suivi de près la découverte du texte ancien, ce discours est aujourd'hui assez connu pour qu'il soit possible d'y renvoyer le lecteur. Telle est d'ailleurs dans l'histoire des lettres grecques l'importance de ce morceau, qu'un examen en rapport avec sa valeur dépasserait les proportions de cette étude.

Le jour où Hypéride prononça l'éloge des morts de Lamia, il justifia pleinement la confiance de ses concitoyens qui l'avaient désigné pour être l'o-

1. Cette traduction a été publiée avec le texte original par M. Dehèque, pour donner un complément nécessaire à l'édition des *Orateurs attiques* de MM. Didot.

rateur de la patrie : comment serait-il possible que d'autres jours encore, dans les assemblées du peuple ou devant les tribunaux politiques, libre des formes convenues que la tradition imposait à l'oraison funèbre, cette parole vive et animée n'eût pas touché les Athéniens? A coup sûr, la même imagination échauffée par les mêmes sentiments, dont toute sa vie atteste la constance, trouva beaucoup de ces heureuses inspirations, telles que nous en admirons dans l'éloge funèbre, et qui ont pour double effet d'émouvoir et de charmer.

On peut donc croire que, si l'éloquence d'Hypéride n'eut pas cette vigueur soutenue et cette force concentrée suivie d'éclats terribles qui font la supériorité de Démosthène, elle fut souvent énergique et touchante. Il semble qu'elle ait eu le don particulier d'un pathétique spirituel, où brillent des éclairs de passion, mais surtout qu'anime et colore le mouvement d'une imagination vive et ingénieuse. Hypéride sentait assez fortement pour être éloquent; mais il avait trop d'esprit pour s'oublier lui-même et pour appartenir tout entier à son émotion. Une idée pouvait le frapper vivement; mais souvent elle semblait s'atténuer et se fondre sous les formes et les images dont il se plaisait à la revêtir, ou dans la mobilité de ses sensations. De là son infériorité, quand on le compare au petit nombre de ceux qui ont été vraiment possédés du

dieu de l'éloquence; de là aussi la souplesse de son talent et cette réunion si complète d'avantages divers qui le distinguait parmi ses rivaux. « Si l'on mesurait les mérites, dit Longin, d'après leur nombre plutôt que d'après leur valeur réelle, Hypéride l'emporterait de beaucoup sur Démosthène. Il a dans la voix une plus grande variété de tons et possède un plus grand nombre de qualités qu'il porte toutes près de la perfection : semblable aux athlèles du *pentathle*, qui, luttant aux cinq sortes d'exercices, n'obtiennent dans aucun le premier rang, mais dépassent dans tous la portée du commun. » Que l'on considère un instant le tableau de sa vie. Orateur intrépide des assemblées populaires, avocat de tous les genres de causes civiles et politiques, défenseur et représentant de sa patrie dans des missions de toute espèce, panégyriste officiel d'Athènes dans des solennités nationales et religieuses : que de rôles divers! La diversité de ses aptitudes y suffit. Parmi ses contemporains il n'y a qu'une voix sur son éloquence, et la critique plus sévère d'un âge sur lequel il n'exerce plus de prestige est contrainte de constater la variété de ses succès. Il sait toucher toutes les cordes, il excelle dans l'art d'exciter la pitié, même au témoignage de celui qui lui refuse le plus nettement la faculté des grands effets pathétiques [1]; nul n'a su

1. Longin, *Du Sublime*, chap. XXXIV.

mieux raconter, ce qui était peut-être la plus précieuse qualité devant des juges athéniens ; son éloge funèbre était considéré comme un des chefs-d'œuvre du genre démonstratif. On n'admirait pas moins le discours qu'il avait prononcé dans l'affaire du temple de Délos, et qui semble avoir tenu à la fois de l'éloquence d'apparat et de l'éloquence judiciaire. Nous voyons, en effet, qu'indépendamment de la discussion qu'il ne put manquer d'opposer aux réclamations des Déliens, ce qui assura principalement sa victoire sur eux et sur leur puissant protecteur, Philippe de Macédoine, ce fut le charme des récits mythologiques où il exposait la première origine des titres d'Athènes à la possession du sanctuaire vénéré d'Apollon. Devant le tribunal religieux des amphictyons, c'était prouver son droit à la confiance de la divinité, que de célébrer dignement après tant d'autres les courses errantes de Latone et la naissance de ses immortels enfants. Ne se croirait-on pas encore aux âges de foi naïve qui avaient inspiré les hymnes homériques ? Singulière religion, bien humaine et bien extérieure, dont les gardiens, au siècle d'Aristote, en étaient encore à mesurer la piété d'un peuple d'après de pareils souvenirs et d'après la forme qu'ils recevaient d'une bouche harmonieuse ?

Ce qui contribuait encore au succès de cette ima-

gination brillante et gracieuse, c'est l'esprit qui en relevait les inventions. L'esprit chez Hypéride prenait toutes les formes, directes et détournées, impétueuses et souples, douces et violentes. Les vives saillies, les ironies fines et mordantes, les plaisanteries, les attaques masquées sous une apparente modération, les argumentations ingénieuses et les récits piquants variaient ses discours et en soutenaient l'intérêt par un mélange de verve et de grâce. Toujours alerte et éveillé, prompt à l'attaque et à la riposte, souvent il semblait se jouer au moment où il blessait son adversaire du trait le plus sûr et le plus pénétrant. Cet art de toucher juste paraît avoir particulièrement frappé Cicéron [1] et Quintilien [2]. « Tu t'efforces de tromper l'opinion, disait Hypéride à Aristophon d'Azénia ; mais c'est vainement. Tu ne prouves pas qu'on prenne ta malice pour de la sagesse, ton avarice pour de l'économie, ta malveillance pour de la sévérité. Non, il n'y a pas de défaut dont tu puisses te vanter comme d'une vertu. » Cet exemple était resté dans les écoles, et en le citant on n'avait même pas besoin de nommer l'auteur [3]. C'est ainsi qu'un certain nombre des phrases d'Hypéride avaient été désignées au choix des rhéteurs par leur précision et leur

1. *De Orat.*, III, 7. *Orat.*, 31.
2. *Instit. Or.*, X, 1 77.
3. Quintil. *Inst. Or.*, IX, 3, C5.

netteté, et étaient venues se placer comme d'elles-mêmes au milieu de leurs préceptes à titre de modèles des figures oratoires. De même on citait de lui beaucoup de mots spirituels : par exemple, une épigramme contre les orateurs, dont il faisait les honneurs au tribunal démocratique, à ses propres dépens en apparence, mais surtout à ceux de son ennemi Démade. Il comparait en général les orateurs aux serpents : « Il sont odieux à tout le monde, disait-il ; mais parmi eux il y a les vipères qui font du mal aux hommes, et il y a une espèce (appelée *parias*) qui dévore les vipères elle-mêmes. » Quand ce n'était pas le tour du père, c'était celui du fils. Démade avait eu Déméas d'une joueuse de flûte. Un jour que celui-ci faisait le fanfaron à la tribune : « Tais-toi, lui dit Hypéride, tu souffles plus fort que ta mère. » D'autres fois c'était un sobriquet qu'il attachait à la personne de son adversaire, comme ce surnom d'*Ardette* par lequel il flétrit Aristophon comme parjure et qui demande pour nous une explication. Ardette, c'était la colline où chaque année la foule des Héliastes prêtait serment avant d'aller remplir les tribunaux athéniens ; c'était donc comme le grand réceptacle des serments et des parjures. Ou bien enfin Hypéride appliquait si heureusement un proverbe, qu'on ne pouvait plus le répéter sans se rappeler l'usage qu'il en avait fait ; son propre nom y demeurait uni et en suivait la fortune à tra-

vers les âges. Aux yeux des Grecs, il ne le cédait à personne pour l'esprit, et Cicéron lui-même, qui avait ses raisons pour se montrer difficile en pareille matière, ne put lui refuser une certaine mesure de piquant et de sel attique [1].

Hypéride en effet était un Attique, et un des meilleurs, non-seulement à cause de sa verve spirituelle, mais aussi à cause de sa justesse et de sa précision, de sa souplesse gracieuse et de son élégante simplicité. C'est ce que nous disent les anciens; et nous ne sommes plus réduits à les en croire sur parole : depuis les découvertes de ces dernières années nous pouvons, jusqu'à un certain point, comprendre par nous-mêmes et sentir le genre particulier d'atticisme qui distinguait le célèbre orateur. C'est surtout aux discours pour Lycophron et pour Euxénippe que nous devons cet avantage. Les plaidoyers étaient peut-être en effet pour lui les meilleures occasions de déployer les grâces de son esprit. Le mieux est d'en citer tout de suite quelques passages : la critique s'appesantirait sans fruit sur ces beautés simples et délicates; elles portent en elles-mêmes un charme pénétrant, dont l'action naturelle vaut tous les efforts de la plus intelligente admiration. Par exemple, voici comme Hypéride fait discuter par Lycophron une des plus

1. *Orat.*, 26.

importantes parmi les accusations qui l'amenaient devant le tribunal :

« Il importe, juges, pour bien apprécier l'affaire, de remonter jusqu'aux premières imputations dont ils se mirent aussitôt à me charger devant le peuple. Mes amis m'instruisirent par des lettres, et de l'accusation de haute trahison, et des griefs qu'on avait articulés contre moi dans l'assemblée en déposant l'acte d'accusation. Dans le nombre, il était écrit que Lycurgue affirmait, disant le tenir de mes amis, que j'avais suivi la femme de Charippe, au moment même où il l'épousait, et que je l'avais engagée à ne pas permettre à Charippe de l'approcher et à se garder pure de ses caresses. Eh bien ! ce que j'ai dit alors et à mes parents et à mes amis, je vous le dirai aujourd'hui, juges : c'est que, si le fait est vrai, je me reconnais également coupable de tout ce que porte encore l'acte d'accusation. Mais le fait est faux, et je pense qu'il est facile d'en convaincre tout le monde. En effet, qui, dans toute la ville, pourrait être assez dépourvu de sens pour ajouter foi à de pareils discours? Je vous en prends à témoins, juges. Derrière le char qui portait la femme, marchaient nécessairement, d'abord le muletier et le chef du cortége, puis les esclaves qui figuraient dans la cérémonie et Dioxippe (il était là parce qu'il mariait sa sœur en état de veuvage) :

et par la plus inconcevable folie, malgré la présence de tant d'autres hommes qui faisaient partie du cortége, malgré celle de Dioxippe et de son rival à la lutte, Euphréos, qui, de l'aveu de tous, sont les plus forts des Grecs, j'aurais eu l'imprudence de tenir un pareil langage quand il s'agissait d'une femme libre et que tout le monde m'eût entendu, et je n'aurais pas craint d'être sur-le-champ étranglé! Qui, en effet, s'il entendait outrager sa sœur par des propos tels que ceux-ci m'en prêtent, pourrait le supporter et n'en tuerait pas l'insolent auteur? Mais, ce qui est le plus fort, après ces paroles impudentes, éhontées que j'ai dites, voyez jusqu'où est allée, à ce qu'il paraît, la sottise de Charippe : d'abord, assure-t-on, elle l'a prévenu qu'elle était engagée par serment avec moi, ensuite il m'a entendu l'exhorter à tenir ce qu'elle avait juré, et néanmoins il l'a prise pour femme! Ni Hercule en démence, ni Margitès, ce type de la sottise, n'en auraient fait autant. »

Comment les juges n'auraient-ils pas souri en entendant cette spirituelle justification, et ne se seraient-ils pas senti convaincre? Ils sourirent, très-probablement; mais ils n'en condamnèrent pas moins l'accusé, s'il est vrai, comme on le dit, que l'accusateur, Lycurgue, ait gagné toutes les causes politiques qu'il plaida de lui-même. C'était, en

effet, une cause politique; Lycophron, quoique le grief principal eût trait à ses mœurs, était dénoncé au peuple comme coupable de haute trahison, et l'acte d'accusation portait qu'il *renversait la démocratie en violant les lois.* Aujourd'hui, nous ne sommes guère habitués à nous représenter la sécurité de l'État comme fondée sur la moralité des citoyens dans leur conduite privée, et le côté politique de l'affaire nous frappe peu. Les républiques anciennes mettaient davantage, au moins en principe, les intérêts humains sous la protection des idées religieuses et morales, et plus d'une fois elles purent croire justifiées les défiances que leur inspiraient les désordres de la vie privée, en voyant qu'ils s'alliaient avec de dangereuses ambitions. Lycurgue s'écriait : « Les voleurs d'esclaves, qui ne nous privent que de nos serviteurs, nous les punissons de mort, et nous épargnerions ceux qui nous ravissent nos sœurs ou nos femmes!... Ce serait une impiété que de renvoyer impuni celui qui viole les lois écrites par lesquelles la démocratie se conserve, et qui s'est fait l'initiateur et le nomothète [1] de la corruption. » Lancées par l'intègre et sévère orateur, ces phrases vigoureuses produisirent, sans doute, une grande impression; et comme le discours qui leur fut opposé, malgré

1. Législateur.

les qualités incontestables qu'on y remarque, ne présente rien, ni dans le ton, ni dans l'expression, qui paraisse assez fort pour en balancer l'effet, on pourrait concevoir qu'Hypéride n'eût pas réussi dans cette occasion à faire acquitter son client.

On admettrait beaucoup plus difficilement le même résultat pour la défense d'Euxénippe, car ce petit plaidoyer est un vrai chef-d'œuvre, et l'on y sent une confiance et une certitude anticipée du succès qu'on ne peut s'empêcher de partager. Ici, quelques traductions plus étendues et une analyse partielle sont indispensables, surtout pour rendre sensibles certaines qualités de composition qui étaient pour beaucoup dans le talent de l'orateur.

L'affaire d'Euxénippe est d'ailleurs intéressante, au moins par sa singularité. Elle se rattachait à la fois à des faits politiques d'une certaine importance, à des superstitions religieuses, et à des côtés curieux des mœurs et des institutions athéniennes. Après la bataille de Chéronée, Philippe avait adjugé aux Athéniens la ville d'Oropos et son territoire, objets d'éternels débats entre Thèbes et Athènes. En vertu d'un décret du peuple, on avait dû diviser en cinq lots les collines qui formaient ce territoire, afin de les distribuer par la voie du sort aux dix tribus ; il y avait deux tribus pour chaque lot, qui devait être leur propriété commune. Cin-

quante citoyens avaient été chargés de déterminer les limites. Il paraît qu'on ne tint pas compte de leur travail ; car, malgré leurs pieuses réserves, on comprit dans le tirage au sort une colline qui appartenait au héros Amphiaraüs. Elle échut aux tribus Acamantide et Hippothoontide, qui eurent le temps de tirer un revenu de leur nouvelle propriété. Cependant la religion du peuple s'émut. On se demanda s'il n'y avait pas eu une usurpation sacrilége, et, pour éclaircir ce doute, on envoya Euxénippe, homme riche et considéré, avec deux autres citoyens, coucher dans le temple d'Amphiaraüs. Euxénippe revint dire au peuple qu'il avait eu la nuit une vision, et que le héros réclamait son bien. En conséquence, Polyeucte de Cydantides, un autre que l'orateur plus connu, qui était de Sphette, proposa que les tribus Acamantide et Hippothoontide rendissent au dieu son domaine, avec l'argent qu'elles en avaient retiré. Il proposa, en même temps, que les deux tribus ainsi dépouillées de leur lot fussent indemnisées par les huit autres. Rien de plus juste, à ce qu'il semblerait, que ce dédommagement. L'assemblée n'en jugea pas ainsi. Soit qu'il y eût eu de leur part des manœuvres ou une précipitation coupables, soit que les autres fussent peu disposées au partage, soit enfin que les lois religieuses n'admissent aucune considération de justice humaine, les deux tribus n'obtinrent pas la

compensation proposée en leur faveur : « Elles durent s'estimer heureuses, dit Hypéride, en faisant au dieu la restitution, de n'y pas ajouter une somme d'argent. » Quant à Polyeucte, accusé d'avoir redigé un décret illégal, il fut condamné à une faible amende. Il se contredisait lui-même, lui reprochait-on : s'il contestait aux deux tribus la légitimité de leur possession, comment pouvait-il réclamer en leur faveur une indemnité ?

Irrité de cette condamnation, Polyeucte s'en prit à Euxénippe, comme à la cause de toute l'affaire. Il l'accusa d'avoir fait un rapport mensonger, et le dénonça au tribunal comme criminel envers le peuple : c'était, comme dans le procès de Lycophron, une accusation de haute trahison. La condamnation pouvait entraîner la mort et la privation du droit de sépulture sur le territoire de l'Attique. Polyeucte grossit l'imputation principale d'autres griefs, destinés à passionner les juges. Il reprocha à Euxénippe une complaisance coupable pour Olympias, certains actes ou certaines habitudes de sa vie privée, enfin, l'origine de sa fortune, dont une partie au moins consistait en revenus tirés de mines d'argent. Polyeucte se fit assister dans son rôle d'accusateur par Lycurgue ; ce qui n'empêcha pas Hypéride, malgré les considérations de parti, de se ranger encore du côté opposé ; et même cette fois, il fut plus ouvertement en lutte avec son ami

politique, car il consentit à parler lui-même en second pour Euxénippe. Son plaidoyer est donc ce que les Grecs appelaient une *deutérologie*. Alors âgé d'une cinquantaine d'années, il apportait dans cette affaire l'autorité bien établie de sa parole et de son caractère politique.

Il s'appliqua particulièrement à faire ressortir l'irrégularité d'un pareil procès, en montrant que les délits imputés à Euxénippe ne rentraient pas dans la définition de la loi sur les accusations de haute trahison. C'est de là qu'il tira toute la première partie, la conclusion, et, en général, tout le plan de sa défense. Il y rattacha une exposition partielle des faits de la cause, et la discussion des charges étrangères à l'acte d'accusation, sur lesquelles Polyeucte avait été obligé d'insister plus que sur le fond du procès. En repoussant ces charges, il passa très-légèrement sur celles qui avaient rapport à la vie privée de l'accusé, et ne fit que compléter ce qui avait été dit dans le premier discours, sur la possession ou l'exploitation des mines d'argent. Ce qu'il s'attacha le plus à combattre, ce fut l'accusation de flatterie aux Macédoniens. Il est probable que ce point important lui avait été réservé, à cause du crédit que ne pouvaient manquer de lui donner auprès des juges ses sentiments bien connus à l'égard de la Macédoine. Voici son début :

« En vérité, juges, comme je le disais tout à l'heure à ceux auprès de qui j'étais assis, je m'étonne que vous ne commenciez pas à vous fatiguer de vous voir déférer de pareilles affaires, comme des crimes de haute trahison. Auparavant, quand on appelait votre sentence sur des procès de ce nom, il s'agissait d'hommes tels que Timomaque, Léosthène, Callistrate, Philon l'Anéen, Théotime. celui qui a perdu Sestos. L'accusation portait, soit qu'ils avaient livré à l'ennemi les vaisseaux ou les villes des Athéniens, soit qu'ils n'avaient pas dans les assemblées donné au peuple les meilleurs conseils ; et, ni aucun de ces cinq accusés, ni beaucoup d'autres dans la même situation, n'ont osé paraître au tribunal, mais ils se sont éloignés de la ville par un exil volontaire. Il était rare alors de voir un accusé de haute trahison se présenter devant les juges : tant étaient graves et d'une évidence éclatante les actes pour lesquels on réservait ces accusations. Aujourd'hui, ce qui se passe est vraiment risible : Diognide et Antidore le métèque sont dénoncés comme criminels d'État, parce qu'ils donnent aux joueuses de flûte plus que ne le veut la loi ; Agasiclès, du Pirée, pour s'être fait inscrire dans le dème d'Halimuse ; Euxénippe, pour ce qu'il dit avoir vu en songe. Assurément, rien de tout cela n'a le moindre rapport avec la loi sur les procès de haute trahison. »

C'est le bon sens même qui semble dire par la bouche d'Hypéride que la législation athénienne n'admet pas l'accusation. « Cependant, ajoute-t-il avec force, il faut, contrairement à la prétention de Polyeucte, tenir compte avant tout des lois. Pour moi, c'est la première chose dont je croie devoir parler, et, s'il est un point sur lequel je pense qu'on ne saurait trop s'étendre, c'est la nécessité d'assurer l'exécution des lois dans la république, et de n'ouvrir les tribunaux aux procès de haute trahison, comme à tous les autres, que conformément aux lois. » Viennent ensuite le lieu commun bien connu sur les différentes juridictions déterminées par la législation, puis une discussion particulière sur la loi de haute trahison, dont un article, fait-il remarquer, concerne spécialement les orateurs, et c'est toute justice : car les périls dont ils sont menacés sont le prix des honneurs et des avantages que leur vaut l'exercice de la parole. Cette manière de proclamer leur responsabilité, en même temps que la générosité du peuple, leur maître tout-puissant, est de bon goût de la part d'un orateur ; aussi Hypéride revint-il plus tard sur cette idée dans son accusation contre Démosthène. Ici elle est d'autant mieux à sa place, qu'il s'agit de défendre un citoyen non orateur contre une assimilation injuste. La conclusion de ce développement est empreinte d'un caractère particulier d'évidence et de netteté :

« ... Et cependant l'intrépide Polyeucte intente une accusation de haute trahison, et dénie aux accusés le droit d'invoquer la loi qui régit ce genre de procès. Tous les autres accusateurs, quand ils croient devoir ravir d'avance à la partie adverse ses moyens de défense, engagent les juges à refuser de l'écouter si elle s'écarte de la loi, à lui fermer la bouche et à faire lire le texte qu'elle oublie : toi, au contraire, tu penses qu'il faut enlever à Euxénippe la faculté de recourir aux lois dans sa défense. »

Une discussion vive et facile répond à une autre prétention de Polyeucte, qui voulait qu'il ne fût permis à personne de prêter son appui à Euxénippe ni de l'aider de sa parole. Ceci est contraire à l'esprit libéral de la législation athénienne, contraire aux exemples de l'accusateur, qui dans un autre procès a demandé dix défenseurs, parmi lesquels se trouvait Hypéride lui-même, et qui maintenant encore se fait appuyer par Lycurgue. « Et dans le procès actuel, quelles facilités n'as-tu pas prises ? N'as-tu pas accusé autant que tu voulais ? N'as tu pas appelé, pour accuser avec toi, Lycurgue, qui ne le cède à personne pour l'éloquence, et qui passe, aux yeux de ceux-ci (les juges) pour un citoyen modéré et honorable ? Ainsi tu as le droit d'appeler des défenseurs quand tu es accusé, de faire entendre des accusateurs auxiliaires quand

tu accuses, toi qui es capable, non-seulement de parler pour toi-même, mais de créer de l'occupation à tout l'État, et, parce qu'Euxénippe n'est pas un orateur, parce qu'il est âgé, ses amis et ses parents ne pourront pas venir à son secours, ou sinon, ils seront en butte à tes calomnies! Oui, par Jupiter! car ce qu'il a fait est de la plus grande gravité, mérite la mort, comme tu dis dans ton accusation?... »

Ces derniers mots servent de transition à une courte exposition des faits qui ont précédé et amené le procès. Avant d'aborder cette exposition, on voit quel chemin Hypéride a su faire dans l'esprit des juges, et quelles impressions il y a déjà déposées, en particulier au sujet de l'accusateur. Polyeucte n'est pas son ennemi; comme il vient de le rappeler, ils sont de la même tribu et il l'a soutenu dans une autre affaire : aussi ne déploie-t-il contre lui aucune violence. Mais comme il fait sentir par l'ironie protectrice de ses éloges son avantage sur ce confrère plus jeune et moins illustre! Comme il juge de haut l'éloquence et l'importance politique de Polyeucte, et jette habilement la défaveur sur son rôle actuel, sur cette agression sans générosité et sans bravoure! Ces impressions vont se fortifier encore en même temps que l'argumentation avancera; mais Hypéride gardera le même ton d'aisance et de supériorité, ne mêlera aucune amertume

ses reproches ou plutôt à ses leçons; ce sera d'une main aussi légère et avec la même facilité qu'il frappera ce débutant dans la carrière politique et fera justice de son importance subalterne. Ce genre d'attaque par l'esprit, où il n'y a aucun déploiement de force, et où les coups ne sont pas moins sûrs pour être ménagés en apparence ou portés en passant, est cité par Longin au nombre des ressources particulières d'Hypéride.

Après avoir rappelé la déconvenue et la condamnation de Polyeucte, l'orateur, en quelques mots vifs et rapides, y montre la vraie cause du procès, fait voir l'énormité des représailles dont Euxénippe serait la victime innocente, et passe à la discussion de ce qui concerne les rapports de l'accusé avec Olympias. Il faut citer tout ce passage, qui est, sans contredit, le plus important du plaidoyer :

« Si tu avais été acquitté, Euxénippe n'aurait pas outragé le dieu par un mensonge; mais, comme tu as eu le malheur de perdre ta cause, il faut qu'il périsse ! Et, après avoir proposé un pareil décret, tu en as été quitte pour une amende de vingt-cinq drachmes, et celui que la volonté du peuple a fait coucher dans le temple ne doit pas même être enseveli en Attique ! Sans doute; quoi de plus grave en effet que l'affaire de cette fiole qu'il a permis

à Olympias de placer en offrande sur la statue d'Hygie? Car c'est là que tu vas chercher tes armes pour le procès; tu espères, grâce à ce nom et à une fausse accusation de flatterie, amasser contre Euxénippe la haine et la colère des juges. Mais, mon cher, il ne faut pas profiter des noms d'Olympias et d'Alexandre pour chercher à nuire à quelque citoyen; mais, quand ils envoient au peuple athénien un message offensant pour ses droits et pour sa dignité, c'est alors qu'il faut se lever pour soutenir les intérêts de la ville, plaider contre leurs députés la cause de la justice, et aller dans le congrès général des Grecs servir de défenseur à la patrie. Mais toi, qu'on n'y a jamais vu te lever ni faire entendre ta voix au sujet des Macédoniens, c'est ici que tu hais Olympias pour perdre Euxénippe, en affirmant qu'il est le flatteur de cette reine et de la Macédoine. Si tu montres qu'il soit jamais allé dans ce pays, ou qu'il ait reçu chez lui aucun des Macédoniens, ou qu'il soit en relation ou même se soit rencontré par hasard avec un d'entre eux, ou qu'il ait dit quoi que ce soit sur ces questions dans son atelier, sur la place publique ou partout ailleurs, et qu'occupé de ses affaires il ne vive pas avec autant de convenance et de modération que tout autre citoyen, que les juges le traitent comme ils voudront. Si les choses dont tu l'accuses étaient vraies, tu ne serais pas le

seul à les savoir; mais elles seraient connues de tout le monde dans la ville, comme il arrive pour tous ceux qui parlent ou agissent dans l'intérêt des Macédoniens. Non-seulement ces juges, mais les autres Athéniens et jusqu'aux petits enfants dans les écoles, savent, parmi les orateurs, quels sont ceux qui sont aux gages de la Macédoine, et, parmi les autres citoyens, quels sont ceux qui servent d'hôtes à ses envoyés, leur ouvrent leur maison, vont à leur rencontre quand ils arrivent. Or tu ne trouveras nulle part, à côté d'un seul de ces noms connus, celui d'Euxénippe. Comment donc se fait-il que toi, tu ne cites et mettes en jugement aucun de ces hommes, qui, au su de tout le monde, se conduisent ainsi, et que tu accuses de flatterie Euxénippe, dont la vie n'admet pas ton accusation? Et cependant, si tu avais du sens, cette offrande de la fiole ne serait ici pour toi ni une occasion d'accuser Euxénippe, ni le prétexte d'aucun autre discours, car les convenances le voudraient ainsi. Pourquoi? Juges, écoutez ce que je vais vous dire à ce sujet.

« Olympias vous a adressé des réclamations à propos de ce que vous avez fait à Dodone, des réclamations injustes; deux fois déjà dans l'assemblée, devant vous et les autres Athéniens, j'ai prouvé contre ses envoyés qu'elle se plaignait de notre ville sans aucun fondement. En effet, Jupiter

Dodonéen vous a ordonné par son oracle d'orner la statue de Dioné, et vous, vous avez fait faire un visage, des mains, des pieds et des accessoires de la plus grande beauté, vous avez préparé des ornements nombreux et magnifiques, envoyé une députation solennelle et un somptueux sacrifice, enfin vous avez orné la statue de Dioné d'une manière digne de vous et de la déesse. Voilà quel a été le sujet des réclamations qui vous sont venues de la part d'Olympias, de ces lettres où elle prétendait que, la Molossie, où se trouve le temple, lui appartenant, vous n'aviez pas le droit d'y faire quoi que ce fût. Si donc, à propos de la fiole, vous déclarez par votre sentence qu'il y a eu un acte illégitime, nous nous condamnons en quelque sorte nous-mêmes, et nous reconnaissons que nous avons été dans notre tort en Molossie; si, au contraire, nous laissons de côté toute déclamation sur un fait si simple, voilà ces accusations détruites dans leur principe. Car, s'il est permis à Olympias d'orner les statues sacrées d'Athènes, assurément il nous sera permis d'orner celles de Dodone, surtout pour obéir aux ordres du dieu.

« Mais, à ce que je vois, Polyeucte, tout serait pour toi matière à accusation. Cependant, puisque tu as choisi la carrière politique, et, par Jupiter! tu es capable de la suivre, tu devrais, non pas accuser les particuliers et signaler contre eux ta

vaillance, mais te réserver pour les orateurs et les généraux, et, quand tu verrais parmi eux un coupable, un prévaricateur, l'appeler devant les tribunaux, l'accuser de haute trahison; car ce sont eux qui ont le pouvoir de nuire à l'État quand ils le veulent, ce n'est pas Euxénippe, non plus qu'aucun de ceux qui nous jugent. »

Hypéride complète cette admonestation en opposant plus directement encore son propre exemple à la conduite de Polyeucte. Il ne s'en est pas pris à un citoyen inoffensif, étranger à la politique et à la pratique de la parole, mais il a accusé de haute trahison des hommes puissants et dangereux; et, dans ses plaidoyers, il a suivi religieusement et de point en point l'acte d'accusation et les prescriptions de la loi. C'est ramener sous une nouvelle forme l'argument principal de son discours, celui qui porte sur l'irrégularité du procès. Ainsi se trouve justifié un des éloges donnés à Hypéride par Denys d'Halicarnasse, qui le loue de ne jamais s'écarter de la cause. En effet, ni ces critiques de son adversaire, ni ces souvenirs de sa propre conduite ne sont des digressions; rien ne sert mieux au contraire à la démonstration du point en litige.

Il est inutile de prolonger jusqu'au bout l'analyse et les citations. Ce qui vient d'être analysé ou tra-

duit suffit pour montrer avec quel art, dans le plaidoyer pour Euxénippe, Hypéride argumente et raconte. Au jugement de Denys [1], il excellait dans les narrations, y variait habilement ses procédés, les revêtait de formes fines et bien proportionnées. Le petit récit qu'on vient de lire peut faire comprendre au moins le dernier de ces éloges. On y trouve, quand on l'examine dans le texte grec, l'élégance simple de Lysias, peut-être avec moins de pureté et plus d'abandon. C'est comme une source plus abondante, mais un peu moins limpide ; le tissu de la phrase, sans être chargé, est un peu plus riche, un peu moins étroitement serré sur la pensée, mais peut-être encore plus souple et mieux disposé pour l'effet. Telle était aussi l'opinion de Denys au sujet du style d'Hypéride. Voilà dans quelle mesure et avec quelle compensation il le juge sur un point inférieur à Lysias. Hermogène [2], beaucoup plus sévère, l'accuse d'être négligé et prodigue de mots, et l'on peut remarquer à l'appui de ce jugement que les censures des grammairiens nous ont conservé comme vicieuses un certain nombre d'expres-

1. Denys d'Halicarnasse, qui annonçait l'intention d'écrire un traité particulier sur Hypéride, a au moins souvent parlé de lui avec une admiration, à ce qu'il semble, fort éclairée dans trois de ses écrits sur l'éloquence : *Jugement sur Dinarque*, cc. 1, 5, 6, 7, 8 ; *Critique des anciens écrivains*, c. 6 ; *Jugement sur Isée*, dernière phrase.

2. *Rhét. gr.*, t. III, p. 382, Walz.

sions d'Hypéride. Les morceaux qui ont été cités permettent jusqu'à un certain point d'interpréter et d'atténuer la critique d'Hermogène. Les mêmes mots y sont répétés sans scrupule, et parfois, sans aller pour cela jusqu'à la lourdeur, l'écrivain en met plus que ne l'exigerait la claire intelligence de sa pensée. Mais peut-être était-ce la condition de ce naturel et de cette grâce abandonnée, que devaient moins admettre les règles d'une rhétorique inflexible, mais qui frappaient si vivement les meilleurs juges et auxquels ils ne croyaient pas que les calculs d'un art savant fussent étrangers. Il est donc sage de s'en tenir à l'opinion très-nettement exprimée par Cicéron et par Denys. L'expérience personnelle du premier et l'époque où vivait chacun d'eux les rendaient plus capables que les rhéteurs des siècles suivants d'apprécier les qualités oratoires, et nous ne risquons pas beaucoup en laissant, sur leur autorité, Hypéride au nombre des Attiques les plus purs et des meilleurs modèles.

Pour Cicéron [1], il était, comme Lysias, un type de la simplicité attique. Quintilien, sans contredire à ce jugement, donnait au sien plus de précision et se rencontrait avec Denys; il trouvait Hypéride un peu plus orné et lui marquait sa place entre Lysias et Isocrate [2]. Le petit plaidoyer pour Euxénippe

1. *Brutus*, 17, 82.
2. *Inst. Or.*, XII, 10, 22.

suffit pour nous convaincre de la justesse de cette appréciation et pour donner un sens clair à beaucoup des mieux autorisés parmi les témoignages antiques. Il nous fait voir comment cette simplicité d'Hypéride *mêlée de distinction*, et *qui trompait les efforts des imitateurs*, consistait à la fois dans un abandon gracieux, dans l'absence d'enflure et dans la justesse et la vivacité du style. « Il amplifie rarement et touche droit au but, » disait de lui Denys. C'est par la justesse qu'il réussit, et cette justesse, au service d'un esprit fin et ingénieux, souple et délié, produit ces délicatesses qui sont, aux yeux de Cicéron, sa qualité distinctive. De là aussi ces atticismes qui ravissaient Longin, cette ironie fine, cet art tout athénien de manier la plaisanterie et tout cet ordre de mérites qui ont été signalés plus haut. On a pu apprécier par quelques exemples la verve qu'il déployait à l'occasion contre ses ennemis; il est pour le moins aussi intéressant de voir, dans ses attaques contre Polyeucte, comment il savait faire une guerre redoutable avec une modération apparente et réduire son adversaire à l'impuissance, tout en paraissant le ménager. Dans cette lutte contre l'accusateur d'Euxénippe, il n'est pas âpre comme Démosthène, il reste toujours mesuré et agréable à ceux qui l'écoutent. Cette qualité, si nécessaire à un avocat athénien, qui avait à moitié prouvé son droit s'il s'était conci-

lié la faveur des juges, et que désigne l'expression technique de *mœurs oratoires*, Hypéride, suivant la remarque d'Hermogène, la possédait en commun avec Lysias, par un don de la nature et par un effet de l'art [1]. Elle contribuait à ce charme et à cette impression de douceur que produisait, au témoignage de Quintilien, la lecture de ses œuvres.

Voici donc les plus sévères de ses critiques qui s'accordent avec les autres, pour reconnaître la douce influence et la séduction que devait exercer sa parole. Quant à Denys et à Longin, ils vantent à l'envi la grâce de son éloquence. Quoique le discours pour Euxénippe nous permette de souscrire à leurs éloges, nous ne pouvons nous dissimuler que l'intelligence de cette espèce particulière d'atticisme serait plus complète pour nous, si nous avions entre les mains cette défense de Phryné que l'orateur romain Messala s'était étudié à traduire comme un modèle de finesse élégante [2], et que l'auteur du traité du sublime citait comme la preuve la plus décisive de la supériorité d'Hypéride sur Démosthène dans le genre gracieux. Mais il est un genre de mérites qui nous est pleinement révélé par ce même petit plaidoyer, auquel il faut bien

1. *Rhet. gr.*, t. III, p. 330, Walz.
2. Quint., *Inst. Or.*, x, 5, 2.

nous attacher comme à l'unique lumière qui puisse nous guider à la suite des juges antiques. Je veux parler des mérites de composition que louait particulièrement Denys d'Halicarnasse. A ce point de vue, il mettait, sans hésiter, Hypéride avant Lysias avec lequel la comparaison revenait sans cesse et si naturellement à propos de toutes ces qualités proprement attiques. Cette préférence paraît légitime. Lysias, dans ses discours, suit un ordre naturel, mais paraît compter sur la valeur de chacun de ses petits développements pris à part, plus que sur l'effet de la composition générale. Un plaidoyer de cet orateur, ce n'est la plupart du temps qu'une suite de morceaux bien faits et, pour ainsi dire, isolés entre eux, tant il semble peu se préoccuper de les unir par des transitions. Il n'en persuadait pas moins, et cette absence apparente de combinaison artificielle pouvait même l'y aider. Mais il y a dans Hypéride un art plus savant et des effets d'ensemble qui sont d'un ordre supérieur. Tout se tient dans le plaidoyer pour Euxénippe, et en même temps la proportion des développements est irréprochable. L'intelligence du sujet, l'à-propos dans l'expression des idées, le bonheur des transitions, et en général le mérite d'un agencement ingénieux : nous y trouvons toutes ces qualités, qui toutes sont attribuées à Hypéride par Denys. Isocrate se vantait souvent de son habileté à disposer les différen-

tes parties d'un sujet. Comme on l'a si bien remarqué[1], « il nous dit sans cesse :

Je sais tous les chemins par où je dois passer. »

Hypéride a cet avantage sur son maître, qu'il n'a pas l'air de savoir d'avance les routes qu'il suit : mais ce sont les meilleures et les plus heureuses, précisément parce qu'elles paraissent imprévues. C'est pour cela qu'il n'y a chez lui ni temps d'arrêt ni longueurs. L'intérêt reste constamment éveillé. On croit entendre la vive improvisation d'un homme qui est toujours à son aise en parlant et n'a jamais besoin de reprendre haleine. Hypéride est donc un des orateurs les plus naturels qu'il y ait jamais eu. Son attitude à la tribune et son débit ne sentaient pas plus l'effort ni la recherche de l'effet que son langage[2]. Tout enfin respirait en lui l'aisance et l'abandon, et l'on subissait invinciblement le charme de cette parole à la fois vive et délicate qui semblait couler de source.

Telle est la conclusion certaine à laquelle on arrive sur les qualités dominantes d'Hypéride. Nous pouvons l'affirmer sans hésiter, malgré la perte complète de tous les discours qu'il avait prononcés

1. M. Havet, *l'Art et la Prédication d'Isocrate.*
2. *Vie des dix orateurs*, p. 849.

dans les assemblées du peuple. Sans doute rien ne peut compenser cette perte. Dans l'éloquence athénienne, il est vrai, l'avocat touche de très-près à l'orateur ; c'est même à ce point que Démosthène se fait mieux connaître dans le plaidoyer pour Ctésiphon que dans les Philippiques. Mais c'était seulement dans les procès franchement politiques que les discours destinés aux tribunaux rivalisaient avec les harangues du Pnyx, et ni la part qui revient à la politique dans les discours pour Euxénippe et pour Lycophron, ni l'état dans lequel nous sont parvenus les fragments de plaidoyers plus importants, ne nous permettent de nous figurer tout ce que pouvait être Hypéride à la tribune. Le temps lui a donc fait un tort irréparable en emportant tout entière cette part si considérable de ses œuvres. Cependant, soit dans l'oraison funèbre, soit dans ces petits plaidoyers qui sont avec elle les seuls témoignages appréciables qu'il nous ait directement légués sur lui-même, il y a certaines qualités d'un caractère si personnel et qui répondent si bien aux jugements les plus autorisés de la critique ancienne, que nous sommes sûrs d'avoir sous les yeux et de toucher du doigt ce qu'admiraient le plus dans son éloquence ceux-mêmes qui en possédaient tous les monuments. Nos propres impressions, aidées par ce que l'antiquité nous dit sur son talent et sur sa personne, nous font concevoir assez nettement en

quoi consistaient le mérite et l'originalité de cet éminent orateur. Nous croyons voir devant nous une figure vive et fine, spirituelle et passionnée, et nous nous représentons dans ses effets divers une éloquence aisée et brillante, où l'art habilement dissimulé est soutenu par une nature heureuse et facile.

Formé à l'école d'Isocrate, Hypéride, en y développant les dons de son esprit, a gagné beaucoup des qualités de son maître : le tour ingénieux des pensées, l'art de les enchaîner avec aisance et délicatesse, l'allure souple et gracieuse du style, une précision et une simplicité élégante qui le rapprochent en même temps de Lysias. Un peu moins simple que ce dernier, il l'est un peu plus que son maître, et se trouve ainsi former le lien entre les deux types les plus exquis de l'atticisme oratoire. Mais cet élève d'Isocrate s'est jeté dans une vie d'activité et de luttes, il s'est animé au feu des passions bonnes et mauvaises : des passions politiques qui chez lui sont presque toujours nobles, et aussi des passions moins pures qui dominent sa conduite privée et nous montrent une âme facile aux entraînements du plaisir. De là sa supériorité sur Isocrate et sur Lysias ; de là aussi, au jugement de quelques anciens, une infériorité : il n'a pas, nous disent-ils, leur perfection irréprochable dans le détail de l'expression. Ces formes qu'Iso-

crate répudie dans le travail libre et solitaire où les années s'accumulent sur une seule œuvre, Hypéride n'a pas le loisir de les repousser toujours quand elles se présentent à lui. La vie, les intérêts, les passions le pressent. La foule, à laquelle il se mêle et se donne, lui impose parfois ses habitudes ; ou bien, comme les improvisateurs, il se laisse entraîner par l'analogie, qui, dans les questions de langue, ne prévaut pas, aux yeux des puristes, sur les caprices arbitraires de l'usage. Du reste, n'accordons pas une valeur exagérée aux critiques de grammairiens et de rhéteurs comme Hermogène, Pollux ou Libanius, qui sont trop loin des bonnes époques des lettres grecques et latines, pour avoir toujours un juste sentiment des beautés et des défauts du langage oratoire. N'oublions pas non plus que, si l'on s'est montré sévère pour Hypéride, c'est que ses mérites particuliers appelaient nécessairement la comparaison avec les écrivains les plus achevés et les plus parfaits. Il appartient à la même école que Lysias et qu'Isocrate, c'est-à-dire à la plus pure, à la plus ennemie de l'emphase et des fausses beautés, à la plus sincèrement attique. Ce n'est pas dans les phrases fines et nettes de ses plaidoyers, quand même on y contesterait par hasard la légitimité d'un mot, qu'on a jamais prétendu voir en germe les défauts des écoles rhodienne et asiatique. Fidèle aux plus

saines traditions de diction simple et élégante, il y ajouta le charme particulier qui venait de son esprit et de sa grâce naturelle.

Cette nature aimable et heureuse se trouva aux prises avec les événements les plus graves et les plus terribles dangers. Les circonstances et les liens d'une conviction commune unirent Hypéride au sévère et intègre Lycurgue, à l'énergique et âpre Démosthène. Quelles armes apporta-t-il pour lutter avec eux contre l'abondance brillante et sonore d'Eschine, et contre la délicatesse inimitable et l'accent de noblesse et d'honnêteté qui donnaient à Isocrate de l'influence sur l'élite des citoyens? D'abord cet esprit et cette grâce que tout le monde s'est accordé à lui reconnaître. C'était beaucoup avec de pareils hommes pour adversaires, et les Athéniens pour juges. Était-ce tout? Non, la vie tout entière et la mort de l'orateur, la persévérance de sa haine patriotique dont plus de vingt années d'épreuves ne semblent pas avoir lassé un seul instant l'activité, le défendraient contre une assertion aussi dédaigneuse. La passion qui lui dicta tous ses actes les plus importants, qui le conduisit à travers tant de périls et de triomphes jusqu'à une fin si affreuse, inspira souvent son éloquence. Cependant cette passion elle-même, ce dévouement intrépide et infatigable, servis par toutes les ressources de l'esprit le mieux doué, le

plus ingénieux, le plus souple, le plus vif et le plus charmant, ne réussirent pas à combler l'intervalle considérable qui le sépara de Démosthène. C'est celui-ci qui fut le vrai maître de la tribune politique, qui seul, à l'exemple de Périclès, « laissa l'aiguillon dans l'âme des auditeurs, » qui seul sembla passionné. Et pourtant Hypéride était d'un tempérament plus ardent que Démosthène, il avait au moins autant d'art, peut-être encore plus d'esprit, une imagination plus riche. Que lui manqua-t-il donc pour obtenir l'avantage? Cette hauteur de génie qui est à la fois le don le plus rare du ciel et l'effort suprême de sa volonté, cette puissance supérieure d'une raison inspirée qui, concentrant toutes les forces de l'orateur sur le sentiment ou sur l'idée qu'elle éclaire pour lui d'une lumière divine, fait qu'il en devient souverainement maître et qu'il conquiert du même coup l'empire des âmes ravies par le charme irrésistible de la vérité et de la grandeur. Pour Platon la science et l'amour se confondent dans l'extase philosophique : Démosthène, qui fut peut-être son disciple, transporta quelque chose de cette conception idéale dans la pratique de l'éloquence, au milieu du conflit des intérêts humains. La raison chez lui fut vivifiée par la passion, et la passion fut à son tour dirigée et fécondée par la connaissance claire de l'objet qui lui était assigné. De là cette poursuite ardente

où chaque pas le rapproche du but, et cette force avec laquelle il ramasse sur sa route tout ce que ses auditeurs ont en eux d'intelligent ou de sensible pour les entraîner tout à coup avec lui dans des élans sublimes. C'est ainsi qu'il se montre le digne héritier du philosophe. On dit qu'Hypéride avait suivi les leçons du même maître. Mais, quand on se demande quels fruits il recueillit de cet enseignement, s'il exista, on est tenté de croire qu'il ne prit de Platon que les qualités extérieures et littéraires, les formes gracieuses et brillantes, l'enjouement et l'imagination. S'il était possible de juger les hommes abstraction faite de leur vie et de transporter sans violence les noms de nos grands orateurs de la chaire au milieu des assemblées populaires de la Grèce antique, à coup sûr c'est Démosthène qu'il faudrait assimiler à Bossuet, mais on pourrait peut-être dire qu'Hypéride est un Fénelon païen, sans l'onction et sans la pureté chrétienne, mais avec un art plus achevé. Ce rapprochement, si honorable encore pour l'orateur ancien, n'est point en contradiction avec le sentiment de l'antiquité qui, dans cette foule d'hommes éloquents que la même période de temps vit paraître à la tribune athénienne, distinguait, immédiatement après Démosthène, Hypéride et Eschine, et laissait entre eux le second rang indécis.

NOTES

Page 92. « S'il était vrai qu'en 349... » Le biographe des dix orateurs (p. 849) parle d'une expédition en Eubée pour laquelle Hypéride provoqua des contributions volontaires et fournit lui-même deux galères, l'une en son propre nom et l'autre *au nom de son fils*. On peut hésiter entre deux expéditions : celle de 349, entreprise à la demande de Plutarque d'Erétrie, contre l'avis de Démosthène, par l'influence d'Eubule, et terminée par la victoire inespérée de Tamynes; et celle de 341, entreprise par l'influence de Démosthène et conduite comme l'autre par Phocion. Ce qui pourrait faire pencher vers la première date, c'est que nous savons d'ailleurs (Demosth. Mid., pp. 566 sq.), que particulièrement alors il y eut des contributions volontaires. Il resterait à prouver qu'en contribuant pour son fils, Hypéride ne cherchait pas à produire le nom d'un enfant; ce qui n'est que vraisemblable. Je ne prétends ici qu'indiquer un nouvel élément de discussion sur l'époque de la naissance d'Hypéride. Vaut-il mieux s'en tenir à la présomption tirée de l'ordre dans lequel

le même biographe place les orateurs contemporains, *Eschine, Lycurgue, Démosthène, Hypéride*, et d'où Arn. Schæfer (*Demosthenes und seine Zeit*, t. II, p. 298, n. 1) conclut leur âge respectif? Cette opinion pourrait s'autoriser jusqu'à un certain point du ton sur lequel Hypéride, en accusant Démosthène dans l'affaire d'Harpale (109 A et B, éd. C. Müller), lui reproche de déshonorer son âge au lieu d'être l'exemple et le conseil des orateurs plus jeunes qui l'accusent, ἔδει... ὑφ' ὑμῶν παιδεύεσθαι τοὺς νεωτέρους τῶν ῥητόρων κτλ. Il semble plutôt s'adresser à son aîné.

Page 101. « Nous trouvons dans ses plaidoyers mê- « mes... » Comme indices des accointances d'Hypéride avec le monde galant d'Athènes, Arn. Schæfer (t. II, p. 305) rappelle les discours composés par lui pour Micca et contre Démétria, ainsi que sa défense de Lycophron. Le nom de Micca a été rétabli avec vraisemblance par Kiessling (*De Hyperide oratore attico*, page 214 et suivante de l'édition où ces dissertations sont publiées à la suite des fragments de Lycurgue) dans deux passages de Pollux (*Onomast.*, VII, 191 et X, 39), où l'on ne trouve d'ailleurs aucun renseignement sur la nature de la cause. Démétria était une affranchie, puisqu'elle fut accusée de manquer à ses devoirs envers son ancien patron (ἀποστασίου), et l'on pourrait soupçonner dans son procès quelque analogie avec celui d'Aristogora; mais ce ne serait que par conjecture. Nous savons positivement par les fragments de l'accusation de Lycurgue et du plaidoyer d'Hypéride que Lycophron, pour qui ce dernier discours avait été écrit, était poursuivi comme adultère. Mais jusqu'à quel point pouvons-nous induire de là que la communauté des goûts avait formé un lien entre l'accusé et le

logographe qui lui avait fourni un discours? Démosthène d'ailleurs n'a-t-il pas défendu Timarque? Ici encore, il n'y a donc qu'une conjecture.

Page 103. « Un décret... » Voici les termes dans lesquels Athénée (XIII, p. 590 e) rapporte ce décret : « Il fut défendu, à ceux qui parlaient pour quelqu'un, d'exciter la pitié, et aux juges de juger en ayant sous les yeux l'accusé ou l'accusée. » Il est assez difficile de déterminer ce que signifiait cette défense. Quintilien, dans plusieurs passages (Instit. or., II, XVI, 4; VI, I, 7; X, I, 107; XII, X, 26), parle bien d'une loi athénienne qui interdisait d'exciter la pitié des juges; mais cette loi, probablement fort ancienne, n'était pas observée dans la pratique, et ce ne fut assurément pas le décret provoqué par l'acte d'Hypéride qui la remit en vigueur. Quant à la présence des accusés au tribunal, celle des hommes au moins était indispensable, puisqu'aux termes d'une loi fondamentale ils devaient se défendre eux-mêmes. Le seul sens raisonnable que je trouve à tirer de la phrase obscure d'Athénée, c'est qu'il fut ordonné par un décret de faire retirer les accusés, hommes ou femmes, une fois les plaidoiries entendues et quand les juges allaient donner leurs suffrages, et qu'on voulut protéger à ce moment la liberté de ceux-ci contre les obsessions et les efforts de tout genre des plaideurs et de leurs amis.

Page 105. « Quel orateur de cette époque ne s'est pas « entendu appeler vendu? » Hypéride fut accusé comme Démosthène d'avoir reçu d'Ochus 3000 dariques par l'entremise d'Ephialte, à la suite de l'ambassade dont celui-ci avait été chargé en 341. Le fait, pour l'un comme pour l'autre des deux orateurs, est fort dou-

teux. A l'appui du reproche général de vénalité qui fut adressé à Hypéride comme aux autres, c'est le seul fait dont nous trouvions la mention particulière (Vita Dec. Orat., 847, f. 848 e). Comme les autres également, excepté Démade, il proclamait lui-même son désintéressement; il disait au peuple : « Ne considérez pas « seulement si je suis amer, mais si je le suis gratis. » (Plutarch. Moral., p. 67 b.)

Page 107. « Les commencements politiques d'Hypé- « ride... » Parmi les discours politiques d'Hypéride, il y en avait un qui datait de 360. C'était un discours composé contre Autoclès, qui fut accusé de trahison au retour d'un commandement malheureux en Thrace. On a quelque raison de penser que ce discours, malgré le caractère politique de la cause, n'avait pas été prononcé par l'orateur lui-même, mais fait pour le compte d'Apollodore, fils de Pasion, que Démosthène (*pro Phorm.*, p. 961 Steph.) semble nous désigner comme ayant été l'accusateur principal, et auquel il rendit lui-même un service du même genre dans son procès contre Polyclès. Cf. Kiessling, *De Hyperide oratore attico*, pp. 236 sqq. Quant au discours beaucoup plus important contre Aristophon d'Azénia, la date n'en peut pas être déterminée avec précision. A. Schæfer (t. I, p. 159 et t. II, p. 306), se rattachant à l'opinion soutenue par Kiessling (p. 250) et par Bœhneck (*Quæst. de Orat.* I, p. 661), la fait remonter jusqu'à l'époque de la guerre sociale (357-355) ou même un peu plus haut. Kiessling s'appuie sur deux raisons. Les exactions dont, au témoignage du scholiaste d'Eschine (ad. or. I, 64), les habitants de Céos avaient été victimes, ne pouvaient, dit-il, trouver place qu'au moment de la guerre sociale. Mais, même après la dissolution de la

ligue, Céos resta dans la dépendance d'Athènes, et il n'est pas impossible, comme le remarque Sauppe, qu'Aristophon y soit allé comme stratége pour faire rentrer une contribution. La seconde raison, fondée sur l'âge d'Aristophon, a plus de valeur. Il semble s'être retiré de la vie publique vers 351, ayant alors environ quatre-vingts ans. Quelque vigueur que l'on suppose à un vieillard destiné à mourir presque centenaire, il serait plus naturel de lui donner quelques années de moins quand il était amené dans l'île de Céos par les fonctions de stratége.

Page 111. « ... par exemple à Thasos. » La date du discours aux Thasiens flotte incertaine entre 360 et 342. D'après la conjecture vraisemblable de Kiessling (l. l., pp. 216 sqq.), la mission d'Hypéride avait pour objet de réconcilier les Thasiens et les Maronites, qui paraissent avoir été divisés par une longue et violente querelle au sujet de la ville de Strymé, colonie de Thasos voisine de Maronée.

Page 113. « On voit alors Hypéride apporter à Démos-« thène un concours efficace... » On trouve une trace de ce concours dans un fragment d'un discours contre Pasiclès (fr. 171, C. Müller). Deux discours d'Hypéride contre ce Pasiclès se rattachaient à la réforme si salutaire accomplie vers 340 par Démosthène dans la triérarchie, et aux efforts des citoyens riches par s'y soustraire.

Page 113. « ... il accusa de haute trahison Philocrate « d'Hagnuse. » Antérieurement au procès de Philocrate, Hypéride avait accusé de haute trahison, comme il le dit lui-même dans la défense d'Euxénippe, outre

Aristophon d'Azénia, un autre homme d'État influent, Diopithe de Sphette, peut-être celui dont le nom est cité par Démosthène (De Coron., p. 248) avec ceux d'Eubule et d'Aristophon, et qu'il faut se garder de confondre avec Diopithe de Sunium, le général dont Démosthène défendit la conduite dans le discours sur la Chersonnèse, et avec Diopithe de Céphissia, le père du poëte Ménandre. Cf. A. Schæfer (t. II, p. 422, n. 1).

Page 114. Ambassade d'Hypéride à Chios. Bœhneck (l. l., p. 461) donne pour date de la mission d'Hypéride à Chios, ainsi que de sa mission à Rhodes, l'année 341 = Ol. 109, 4. Plus loin, page 657, il recule la seconde de ces missions jusqu'à l'époque de la mort d'Alexandre ; ce qui serait en contradiction, comme l'a remarqué C. Muller (*Orat. Att.*, vol. II, p. 424), avec le témoignage de Justin (13, 5, 9), suivant lequel Hypéride fut à cette époque envoyé dans le Péloponnèse. La première date fixée par Bœhneck s'autorise de la troisième Philippique (prononcée en 341 = Ol. 119, 3), dans laquelle Démosthène conseille d'envoyer une ambassade à Chios et à Rhodes.

Page 118. « ... Alcimaque et Antipater. » C'est un fragment du discours même d'Hypéride qui nous apprend ce fait historique.

Page 120. « Ces libres paroles... » Tit. Liv. IX, 18 : « (Alexander) adversus quem Athenis, in civitate fracta Macedonum armis, cernente tum maxime prope fumantes Thebarum ruinas, concionari libere ausi sint homines, *id quod ex monumentis orationum patet*... » Cette phrase éloquente a déjà été citée par M. Grote dans son Histoire grecque. Tite-Live avait

sans doute entre les mains les discours d'Hypéride dont il ne nous reste que les titres.

Page 120. « ... malgré Hypéride. » Kiessling (l. l., p. 145) paraît réunir en un seul les deux discours *sur les généraux* et *sur les galères,* sans doute parce qu'ils sont mentionnés en même temps par le biographe des dix orateurs (p. 848). Le dernier eut probablement trait à la demande de vingt vaisseaux adressée aux Athéniens par Alexandre à la suite du congrès de Corinthe, où, selon toute apparence, en achevant d'organiser la Grèce en vue de son départ pour l'Asie, il venait de fixer les contingents à fournir par les villes grecques. On trouve dans le plaidoyer pour Euxénippe (§ 20) la mention d'un congrès de Corinthe qui ne peut être que celui dont il s'agit maintenant, ou celui qui avait eu lieu un an auparavant et dans lequel Alexandre, à l'exemple de son père, s'était fait proclamer généralissime des forces grecques sur terre et sur mer.

Page 125. « ... L'affaire d'Harpale et le procès de Dé« mosthène. » Pour ne négliger aucun des souvenirs qui nous sont restés de l'activité politique d'Hypéride, il faut rappeler qu'en 324, un peu avant l'arrivée d'Harpale, Hypéride appuya dans l'assemblée du peuple la proposition de fonder une colonie près de l'entrée de la mer Adriatique, afin de mieux protéger cette mer et la route de Marseille contre la piraterie des Tyrrhéniens. Un décret fut proposé à ce sujet par Céphisophon de Colarge. La colonie devait partir sous la conduite de Miltiade, descendant des illustres chefs de l'ancienne colonie de Chersonnèse. A cette époque, l'alliance des Carthaginois venait de rendre les Tyrrhéniens plus redoutables sur mer, et Athènes, dont le

commerce souffrait en Orient de la concurrence de Rhodes et d'Alexandrie, cherchait des compensations du côté de la Sicile, de Marseille et des côtes de l'Adriatique. Cf. Bœckh, *Seewesen der Athen.*, p. 460

Page 127. « ... avait embrassé la cause d'Harpale. » On citait un discours d'Hypéride *pour Harpale;* mais l'authenticité, déjà suspecte aux yeux du grammairien Pollux (x, 159), en paraît douteuse.

Page 129. « Alexandre mourut... » Le biographe des dix orateurs dit (p. 849) qu'Hypéride fit décréter des honneurs à Iolas qui passait pour avoir empoisonné Alexandre. Kiessling (Lycurgi fragm., p. 147 sq.) a prouvé qu'il ne s'agissait ici que d'une composition de rhéteur fondée sur une fable.

Page 142. Affaire de Lycophron. Schneidewin n'a déterminé que d'une manière très-générale la date du discours pour Lycophron, en s'appuyant sur la mention de Dioxippe qui suivit Alexandre en Asie; ce qui prouve seulement que le procès en question fut antérieur à l'expédition d'Alexandre. Kiessling (page 38), dans son édition critique des fragments de Lycurgue, publiée en 1847, avant la découverte du discours d'Hypéride, rangeait à tort l'accusation intentée par Lycurgue parmi les accusations d'outrage (ὕβρεως), et, comme dans les discours de cet orateur il n'en trouvait aucun autre auquel convînt cette dénomination, il appliquait au discours contre Lycophron un témoignage de Théon (Progymn., p. 8, ed. Camer.) : « Démosthène a emprunté aux discours ὕβρεως de Lysias et de Lycurgue des passages qu'il a transportés dans son accusation contre Midias. » Kiessling concluait de là

que le procès de Lycophron fut antérieur à celui de Midias, dont la date est 349, suivant Denys d'Halicarnasse; 345, suivant Clinton; et 352, suivant Bœckh (*Staatshaushaltung der Athen.*, II, p. 62). A l'appui de cette conclusion, sinon des prémisses, on pourrait songer à invoquer le passage bien connu de la première Philippique, où Démosthène se plaint comme d'une anomalie que l'hipparque d'Athènes soit à Lemnos. Il s'agit peut-être de Lycophron, qui, dans le discours d'Hypéride, rappelle qu'il a passé deux ans dans cette île avec le titre d'hipparque. La première Philippique est de 351 = Ol. 107, 1. Si cette conjecture était fondée, le plaidoyer d'Hypéride pour Lycophron serait de beaucoup antérieur à la défense d'Euxénippe; et la supériorité de ce second discours trouverait aussi une explication dans la différence des dates.

Page 145. « ... et nous épargnerions... » J'achève la phrase d'après la restitution très-vraisemblable de M. C. Muller.

DISCOURS FUNÈBRE

Le discours funèbre d'Hypéride est la plus considérable découverte qui se soit faite depuis un siècle dans la littérature grecque. Il nous fait mieux connaître un grand orateur, et il éclaire d'un jour nouveau les derniers événements auxquels cet orateur put prendre part, c'est-à-dire la période de la guerre lamiaque. L'histoire d'Athènes n'en a pas de plus intéressante. Rien de comparable, sans doute, à l'admirable éveil de cette petite nation qui, en quelques années, se trouva prête à repousser victorieusement une invasion formidable, et à élever sur les ruines de sa capitale, prise et brûlée par l'ennemi, les chefs-d'œuvre de l'art ancien : l'époque de la guerre lamiaque ne nous donne plus l'impression de la jeunesse avec sa confiance infinie; mais l'enthousiasme l'anime et la vivifie encore pour quelques instants. Ce n'est

qu'un arrêt dans la décadence, une trêve dans la servitude; cependant la mort imprévue du maître, de brillants succès, la passion sincère du dévoûment et de la liberté, semblent d'abord autoriser les espérances et rendre à la ville, avec la faveur de la fortune, le principe de sa grandeur passée.

Au printemps de l'année 323, Alexandre était emporté tout à coup dans la force de la jeunesse et au comble de sa merveilleuse puissance. Aussitôt que la nouvelle en fut connue, une grande partie de la Grèce se souleva. Athènes donna le signal. Elle avait sagement résisté l'année précédente aux sollicitations d'Harpale, qui voulait l'engager dans une révolte inutile; cette fois l'entreprise était beaucoup moins aventureuse. La Macédoine, épuisée par les besoins de l'armée d'Orient, ne pouvait fournir à son gouverneur Antipater que des forces insuffisantes, et les grands intérêts de succession et de partage qui s'agitaient en Asie y retenaient, au moins pour un temps, les secours qui lui seraient nécessaires. En Grèce au contraire, huit mille mercenaires exercés, congédiés sur l'ordre d'Alexandre par ses satrapes, étaient tout rassemblés au cap Ténare sous le commandement d'un chef habile, l'Athénien Léosthène. Une mesure récente avait d'ailleurs aigri contre la Macédoine plusieurs peuples qu'elle atteignait gravement dans

leurs intérêts ou dans leur sécurité : le rappel des exilés, solennellement proclamé aux jeux olympiques, menaçait en particulier Athènes, qui avait envoyé ses colons dans les terres des Samiens expulsés, et la belliqueuse nation des Étoliens, que le retour de la puissante famille des Œniades allait livrer à la révolution. Presque partout on ne supportait la domination macédonien que comme un joug. N'était-ce pas le moment de la secouer? Athènes se précipita dans cette espérance. Vainement Phocion et la faction des riches essayèrent de la retenir; la masse du peuple entraîna tout dans un mouvement irrésistible. Hypéride dans la ville, Démosthène, alors exilé, dans les cités grecques, enflammèrent les âmes pour la sainte guerre de l'indépendance. Les temps de l'enthousiasme et des sacrifices semblaient revenus. Athènes décréta que tous ses citoyens seraient soumis au service militaire jusqu'à quarante ans; elle en fit partir 5,000 dans l'infanterie et 500 dans la cavalerie, avec 2,000 mercenaires, et, tandis que Léosthène soulevait l'Étolie, elle adressait au Péloponèse, à la Grèce du centre, à la Thessalie, même aux barbares de l'Illyrie et de la Thrace, un appel auquel répondit bientôt le plus grand nombre. Ainsi se forma une ligue redoutable malgré l'abstention de Sparte, réduite à l'impuissance par l'issue malheureuse de la tentative d'Agis, et l'hostilité de la

Béotie, attachée à la cause macédonienne par le partage du territoire de Thèbes.

Deux victoires inaugurèrent l'entreprise. Les Béotiens, soutenus par une partie de l'Eubée et par les garnisons macédoniennes, voulurent s'opposer à la jonction des Athéniens avec les troupes de Léosthène, déjà maîtresses des défilés de la Phocide : ils furent défaits. Antipater lui-même, complétement battu près des Thermopyles, fut réduit à se renfermer dans Lamia. Léosthène l'y gardait étroitement serré; n'ayant pu réussir dans un assaut, il maintenait un blocus rigoureux, et la famine était sur le point de lui livrer son ennemi prisonnier. Le malheur de la Grèce voulut qu'en visitant une tranchée il fût atteint d'un coup de pierre, et au bout de deux jours il mourut de sa blessure. Aussitôt les efforts des Grecs se ralentirent, et l'indécision du commandement hâta les effets de leur mollesse. Déjà auparavant les Étoliens étaient retournés chez eux; la rigueur du blocus se relâcha, et Antipater put attendre les secours qu'il avait demandés. Bientôt même il sortit de la ville, car la fatigue avait pris les confédérés, la ligue se fondait, et il ne restait pas assez de troupes pour continuer le siége et marcher en même temps à la rencontre des nouveaux ennemis. Ce furent les causes morales, le défaut de persévérance et d'énergie, qui perdirent la cause

des Grecs. Le successeur de Léosthène, Antiphile, qui ne manquait pas de capacité militaire, remporta encore un avantage avec l'aide de l'excellente cavalerie thessalienne, commandée par Ménon. Il se défendit même honorablement contre les forces très-supérieures d'Antipater, dont les troupes s'étaient augmentées de deux armées, celles de Léonat et de Cratère. La victoire décisive de Cranon n'était en elle-même qu'un succès peu considérable; mais les ressorts de la résistance étaient déjà usés en Grèce. Le vainqueur acheva de rompre l'union de ses adversaires, qui leur donnait encore une certaine force, en ne consentant à traiter avec eux qu'isolément. Il n'eut qu'à dicter ses conditions. Athènes lui livra ses orateurs, reçut une garnison macédonienne à Munychie, paya les frais de la guerre, chassa de ses murs 21,000 de ses citoyens, et n'en garda que 9,000, les plus riches et les plus sages, et tout fut dit pour toujours. Elle ne connut désormais que des vicissitudes dans la dépendance.

Tous ces événements n'avaient pas duré une année entière. En ce peu de temps, Athènes passa d'un retour inattendu de puissance et de gloire à un abaissement complet et irrémédiable. Jamais elle n'avait paru plus près de reprendre son rang dans le monde grec, et ce fut précisément cet effort qui consomma sa perte. On suit avec un inté-

rêt profond cette crise suprême. La rapidité et la grandeur des péripéties, le contraste des émotions, surtout cette fièvre d'enthousiasme et d'espérance qui dut saisir les patriotes en face de tels périls, notre connaissance du résultat final vers lequel conspirait avec l'ennemi extérieur l'ennemi du dedans, c'est-à-dire la décadence, déjà trop avancée, tout cela donne à ce dernier drame politique et militaire un degré de pathétique auquel n'atteignent pas les temps plus heureux. C'est du reste le meilleur de la civilisation antique, c'est l'élite de l'humanité qui dispute à une ruine fatale son honneur et sa vie. Si ce spectacle procure la triste satisfaction de discerner nettement les causes qui frappèrent de stérilité une tentative généreuse, il nous réserve aussi une consolation : nous voyons qu'une certaine gloire ne manque pas à cette résurrection des meilleurs sentiments, et à la défaite définitive survit un beau souvenir, consacré par l'histoire et par l'éloquence.

C'est sur ce rôle de l'éloquence que la découverte du discours d'Hypéride nous permet d'insister, rôle surtout remarquable par son étroit rapport avec celui du patriotisme. Cette courte année de la guerre lamiaque forme dans la période macédonienne une des deux seules époques où le patriotisme ait franchement dominé chez les Athéniens. La première est marquée par le combat de

Chéronée; c'est sans contredit la plus grande, moins encore par la réalité de la puissance d'Athènes au moment de l'acte dernier de sa lutte contre Philippe que par la possession et la conscience de sa dignité, car elle reste digne après le désastre, et au moment de sa chute elle n'accuse que la fortune. Elle ne s'en prend pas à un homme, elle respecte et glorifie celui qui l'a poussée vers la défaite : grand exemple dans une démocratie disposée à confondre sa vanité avec son honneur, et à chercher un coupable et un traître pour soulager son ressentiment. Les vaincus de la guerre lamiaque tombent moins noblement; mais quand Athènes ose attaquer Antipater, elle porte dans cette entreprise hardie autant de passion et de dévoûment, peut-être même plus d'union dans l'espérance et le sacrifice. Or chacune de ces deux époques a son monument oratoire. Il n'est que juste de considérer comme le monument de la politique athénienne au moment de Chéronée le discours de défense prononcé par Démosthène dans le procès *de la Couronne*. Le monument de la guerre lamiaque, c'est le discours d'Hypéride que nous avons retrouvé.

Ce serait en surfaire la valeur que de le placer sur la même ligne que la grande composition où se révèle à nous avec Démosthène toute la puissance de l'éloquence attique. C'est une œuvre

d'une courte étendue, d'un genre spécial, soumis à des conditions déterminées, lesquelles, semble-t-il, sont médiocrement favorables au libre exercice des plus vives facultés oratoires, — c'est un éloge funèbre. Hypéride, après la mort de Léosthène et la première partie de la guerre lamiaque, avait été l'orateur des funérailles publiques qu'Athènes avait célébrées, et ce sont ses paroles qu'un caprice du hasard vient de remettre sous nos yeux; mais cette oraison funèbre, prononcée dans des circonstances particulières, se distingue entre toutes les œuvres de la même espèce. En général, des mœurs, une histoire et un art propres à la Grèce les ont façonnées dans un moule à part, qui attire et repousse à la fois le goût moderne. L'appréciation en est donc toujours délicate; ici, elle est particulièrement intéressante, d'abord parce que nous trouvons ces formes toutes grecques, maniées, à la veille de la décadence littéraire, par un des esprits les plus souples et les plus fins qui se soient produits à la tribune athénienne; ensuite parce qu'elles s'animent d'une vie inusitée dans un moment de crise politique et sous l'influence de passions dont elles nous envoient encore le souffle fiévreux et inégal. Il y a donc lieu ici à une double étude littéraire et historique, suivie, puisqu'il s'agit d'une oraison funèbre, de quelques réflexions au point de vue religieux.

I

On ne peut apprécier la valeur littéraire d'une oraison funèbre athénienne, si l'on ne commence par se rendre compte des conditions que les mœurs grecques avaient imposées au genre. Le premier point, et c'est par là que l'on compléterait les pages brillantes de M. Villemain sur ce sujet, c'est de se bien représenter que l'éloquence y tient la place de la poésie; l'orateur est l'héritier et l'émule du poète. Aussi haut en effet que nous pouvons remonter dans l'histoire des lettres grecques, c'est-à-dire dès Homère, nous voyons la poésie figurer dans les funérailles solennelles. Personnifiée dans les muses elles-mêmes, elle a chanté près du tombeau d'Achille, comme près du cadavre d'Hector elle avait dit par des bouches humaines, avant les pathétiques improvisations d'Andromaque, d'Hé-

cube et d'Hélène, la plainte sur la mort du héros troyen. Depuis Homère, qui lui-même n'avait fait sans doute que reproduire les mœurs contemporaines ou élever à la hauteur de l'épopée les naïves inspirations d'un âge antérieur, les poètes n'ont pas cessé de mêler leurs voix aux cérémonies funèbres. Quand la poésie lyrique se perfectionna, parmi les nombreuses formes entre lesquelles elle partagea ses savantes harmonies, nous retrouvons, employé dans une acception toute technique et consacré par le génie de Simonide et de Pindare, ce nom de *thrène*, déjà exclusivement appliqué par le vieux poète à la suprême lamentation.

C'était la famille, c'était la cité qui dans une cérémonie solennelle rendait hommage à un mort illustre, à un citoyen qui s'était dévoué pour sa patrie. « Le peuple tout entier s'unit pour regretter l'homme de cœur. » — « Jeunes et vieux, tous le pleurent, toute la cité est dans l'affliction, » voilà, chez les antiques poètes Callinus et Tyrtée, sinon l'image de solennités nationales, du moins les expressions du regret patriotique auquel tout l'état s'associait vers le commencement du VIIe siècle avant Jésus-Christ dans la ville ionienne d'Éphèse comme dans la dorienne Sparte. De l'existence de ce sentiment commun au fait de funérailles publiques, la distance ne peut paraître considérable, si l'on songe que les mœurs de la royauté hé-

roïque, protégées par la religion, avaient dû se conserver en partie dans les formes de gouvernement qui lui avaient succédé, et qu'aucune prescription religieuse n'était restée plus impérieusement obligatoire que celles qui se rapportaient à la sépulture des morts. Cependant il semble que c'est seulement chez les Athéniens, et à une époque moins éloignée, que l'état, par un mouvement hardi de la démocratie la plus puissante et la plus féconde qui ait existé dans l'antiquité, ait saisi résolûment l'héritage des nobles familles qui avaient régné autrefois en Grèce, et institué au nom de tous des fêtes funèbres dont l'éclat le disputait aux plus brillants souvenirs de l'âge épique. Athènes n'admit plus ces fêtes particulières, comme on en voyait encore sur d'autres points de la Grèce et comme les mœurs romaines en multiplièrent les exemples, où une famille se glorifiait elle-même près de la tombe d'un de ses membres : elle eut des fêtes nationales où la patrie honora tous ses enfants près du monument commun des braves qui à l'heure du péril venaient de lui sacrifier leur vie.

Ainsi dans ces cérémonies, qu'Athènes organisa selon toute vraisemblance au milieu de l'exaltation inspirée à sa jeune république par les victoires remportées sur les Perses, la grande innovation, ce fut l'idée démocratique, alors étroitement unie

avec le patriotisme, se substituant à l'idée aristocratique. L'idée démocratique, dans la solennité qu'elle instituait en son honneur, voulut être directement exprimée; elle choisit la langue de la politique, la prose, et ce fut l'origine du discours funèbre. D'ailleurs il n'était pas possible de changer les habitudes et les besoins de la foule qui se réunissait dans ces circonstances au Céramique. A côté de la pompe et du spectacle destinés aux yeux, il fallait pour les oreilles et pour l'imagination ces plaisirs délicats que la poésie avait toujours été chargée de leur fournir et qu'elle leur fournissait encore, à ce même moment, dans des occasions analogues, témoin le beau chant de Simonide sur les morts des Thermopyles : « ... Ils ont pour tombe un autel; on ne les pleure pas, on rappelle leur gloire; on ne gémit pas sur eux, on les loue. Une telle sépulture ne craint ni la rouille ni la flétrissure du temps, le dompteur universel. » Pour la pensée et même pour certains caractères de la forme, Thucydide ne s'éloignera pas beaucoup du poète de Céos, quand il fera dire à Périclès sur la tombe des premières victimes de la guerre du Péloponèse : « S'ils ont fait l'abandon public de leur vie, ils reçoivent comme leur bien particulier cette louange immortelle et ce magnifique tombeau, qui sert moins à recouvrir leur corps qu'à conserver le souvenir éternel de leur

gloire pour le mêler désormais en chaque occasion aux discours et aux actions de la postérité. Les hommes illustres ont toute la terre pour tombeau, et non-seulement dans leur patrie les inscriptions gravées sur la pierre rendent témoignage pour eux, mais, dans les contrées étrangères elles-mêmes, un souvenir non écrit habite toutes les âmes et y représente leur générosité plus encore que leurs actions. »

On voit que le poète et l'orateur athénien expriment tous deux dans des circonstances à peu près semblables les mêmes idées, celles du dévoûment, de l'admiration, de la gloire. Il est encore une autre matière qui leur est commune, et où plus inévitablement le second suit les traces du premier : c'est la mythologie nationale. L'oraison funèbre athénienne était avant tout l'éloge d'Athènes; on a souvent constaté cet effet remarquable de l'esprit démocratique d'où elle est née. Il en résultait qu'elle avait à rappeler les titres glorieux de la nation en remontant bien au-delà de Marathon et de Salamine, jusqu'à Thésée, jusqu'à ses victoires sur Créon et sur les Amazones. Or ce passé fabuleux des peuples de la Grèce, c'était précisément le domaine de leur poésie, domaine qu'elle avait exclusivement exploré pendant des siècles en ce pays où la prose commençait seulement à bégayer quand Eschyle faisait représenter

les Perses sur le théâtre de Bacchus. L'épopée, la poésie lyrique, celle-ci surtout, entretenaient en toute occasion chez les Grecs les souvenirs mythologiques, dont se composait pour chaque cité le patrimoine de la gloire nationale. C'était la fonction spéciale du poète lyrique; c'était lui qui était l'âme des fêtes brillantes où la Grèce aimait à oublier les misères trop fréquentes du présent pour vivre librement dans le noble monde des dieux et des héros. Figurons-nous l'orateur athénien au Céramique, « le plus beau des faubourgs d'Athènes, » dit Thucydide. Après les sacrifices, les jeux et les spectacles, les concours de musique et de poésie, en face de cette foule de citoyens et d'étrangers que rassemblent l'amour du pays et la curiosité, il monte enfin sur l'estrade qui se dresse en face du riche tombeau où les chars des dix tribus viennent de traîner en grande pompe leurs funèbres fardeaux. N'est-ce pas pour remplir le même rôle que le poète lyrique, pour prêter, comme lui, une voix à la pensée de tous, pour donner à la solennité son expression suprême par la noblesse et la magnificence d'une parole patriotique, brillante et harmonieuse? Il est bien réellement le poète lyrique de cette fête nationale, et son discours doit être éclatant et orné comme une ode [1]. Cette assimila-

1. C'est l'opinion des Grecs eux-mêmes. Isocrate dit que les discours destinés aux fêtes ont plus de rapport

tion est rigoureusement exacte, elle indique nettement à la critique dans quel sens elle devrait diriger son appréciation.

Quelle était la difficulté de la tâche pour celui qui, comme Hypéride, venait recommencer ce panégyrique d'Athènes si souvent répété depuis cent cinquante ans? A en croire Platon, elle n'était nullement décourageante. Rien de plus simple que de faire et même d'improviser une oraison funèbre, soutient Socrate au début du *Ménexène* ; le sujet, n'étant pas nouveau, ne demande pas de frais d'imagination, et il n'y a pas grand mérite à louer avec succès les Athéniens devant les Athéniens. Ce qui serait difficile, ce serait de faire goûter aux Péloponésiens l'éloge des Athéniens, ou aux Athéniens celui des Péloponésiens. Les auditeurs accueillent admirablement tout le bien qu'on leur dit d'eux-mêmes, et ils en jouissent avec une béatitude qui diminue de moitié la peine du panégyriste. Quand Socrate entend une oraison funèbre, il se croit, dit-il, transporté dans les îles des bienheureux, il éprouve un inexprimable ravissement, il se sent grandir aux yeux des étrangers qui écoutent en même temps que lui, et c'est à peine si, au bout de trois ou quatre jours, les

avec les compositions rhythmiques et musicales qu'avec les plaidoyers, et qu'on n'a pas moins de plaisir à les entendre que les poèmes (*Antid.*, p. 319 c.).

fumées de la vanité se dissipent avec cette douce musique dont ses oreilles restaient remplies. En réalité, Platon ne prouve pas beaucoup, et il le sait parfaitement lui-même : autrement il ne s'essaierait pas à son tour dans ce même genre de composition, et il faut bien, quelque ironie qu'il y ait dans sa pensée, qu'il porte dans son essai une préoccupation littéraire. Il ne s'agit pas, dans une oraison funèbre, d'inventer ni de convaincre. La matière, précisément parce qu'elle est trouvée depuis longtemps, est difficile à traiter de nouveau, et les auditeurs, parce qu'ils sont habitués à s'entendre louer magnifiquement, sont malaisés à satisfaire.

Ici du reste se montre un trait du caractère grec. Il n'y a guère de peuple, assurément, qui ne soit doué d'une certaine patience pour écouter son propre éloge; mais, si l'on songe que, durant un siècle et demi, les Athéniens se réunirent régulièrement dans le même lieu pour entendre le même panégyrique développé pendant plusieurs générations en un même système de phrases cadencées, on avouera que leur tempérament différait quelque peu du nôtre. Serait-ce que notre vanité est moindre, ou moins naïve, ou plus délicate? Sur ce dernier point surtout, ne nous pressons pas de conclure à notre avantage, et bornons-nous prudemment à dire que notre délicatesse est d'un

autre genre. La délicatesse des Athéniens tenait à leur manière de comprendre l'art et de le goûter. Ce peuple, dont l'instinct supérieur a tracé pour toujours dans les arts les grandes lignes, s'attachait aux détails avec une infatigable curiosité. Où nous ne voyons que ressemblance et monotonie, ses sens plus subtils percevaient des différences et des diversités de couleur. Il aimait d'ailleurs plus que nous la lumière et le brillant; de là notre peine à comprendre le marbre peint de ses temples, l'or et l'ivoire de ses majestueuses statues, où le précieux du travail le disputait à la richesse de la matière. Les harmonies étaient chez lui plus vives et plus délicates que chez nous, et il s'y plaisait davantage, abstraction faite du sujet. Il était donc moins exigeant en fait de nouveauté, parce qu'il trouvait la nouveauté dans des effets qui nous échappent ou qui nous laissent indifférents, et l'on pouvait varier presque à l'infini un thème connu, sans épuiser les jouissances de son dilettantisme. Les lois suprêmes, c'étaient, avec le goût, l'aisance et l'esprit.

L'oraison funèbre était d'ailleurs soutenue par son importance aux yeux des Athéniens; ils étaient fiers d'une pareille institution. Démosthène le savait bien, lorsqu'il leur disait, pour flatter leur prétention à la générosité : « Seuls de tous les hommes, vous honorez vos citoyens morts par des

funérailles publiques, et vous prononcez sur leur tombe des discours funèbres où vous célébrez les belles et les bonnes actions [1]. » La vanité démocratique et le patriotisme trouvaient également leur compte dans une fête où l'on voyait, comme dit Platon, « les plus pauvres obtenir de pompeuses funérailles, où les moindres en mérite et en vertu s'entendaient publiquement louer par les plus habiles, » où tous enfin, au milieu des joies ou des craintes communes, pouvaient satisfaire le besoin de se rapprocher et de se sentir les enfants de la même mère. Aussi le choix de l'orateur était-il une affaire importante. Il était remis au sénat, dont la décision, préparée quelquefois par une délibération de deux jours, était considérée comme une marque éclatante de confiance, et mettait le sceau à la popularité d'un homme d'état. C'est ainsi qu'Hypéride lui-même fut choisi comme chef du parti anti-macédonien, alors triomphant. Quand l'orateur réussissait, peu de succès pouvaient flatter davantage son amour-propre. On raconte que, lorsque Périclès descendit de la tribune après avoir prononcé l'éloge des soldats qui avaient succombé dans la meurtrière expédition de Samos, entreprise et conduite par lui, les femmes, c'est à-dire les proches parentes des victimes, le

1. *Orat adv. Leptin.*, p. 499 sq.

couvrirent de couronnes « comme un athlète vainqueur, » tant furent grands les transports causés par son éloquence.

De pareils faits achèvent d'expliquer comment les gens les plus amoureux du succès, les rhéteurs, s'adressèrent plus d'une fois à l'oraison funèbre et au panégyrique, ces deux genres voisins, plus qu'épuisés, semble-t-il, par la fréquence des cérémonies officielles. Ce fut une nouvelle classe de rivaux que rencontra l'orateur du Céramique. Hypéride, quand ce rôle lui échut, avait à lutter à la fois contre le souvenir de ceux qui l'avaient rempli avant lui et contre l'impression toujours présente des discours écrits. Ses juges venaient le comparer à Lysias, à Isocrate, au grave historien Thucydide, interprète de Périclès, à Platon lui-même, dont le *Ménexène* devint pour les contemporains de Cicéron le type de l'oraison funèbre, et même le monument consacré d'un patriotisme, hélas! sans objet, dont il ressuscitait périodiquement, dans des lectures annuelles, l'appareil extérieur et la vanité. Ce trait nous fait bien voir, dans un abus qui ne s'explique d'ailleurs que par la décadence politique, quelles étaient les dispositions du public athénien. Hypéride paraissait donc alors dans une occasion digne de lui, et n'avait nullement à craindre de lasser ses auditeurs par des lieux communs sur leur noblesse, leurs vertus, leur gloire natio-

nale. Au contraire ces développements étaient attendus par eux, et il y avait là une obligation à laquelle il lui était défendu de se soustraire. Si à l'examen nous reconnaissons qu'il a pu l'éluder en une certaine mesure, soyons sûrs qu'il aura satisfait cependant sur ces points essentiels les exigences de leur orgueil et les délicatesses de leur goût. C'est en effet ce qui est caractéristique dans ces parties du discours d'Hypéride où il remplit son rôle obligé de panégyriste : il s'en acquitte sans longueurs ni banalités. Le succès qu'il obtint nous est attesté encore à distance par l'admiration de l'auteur du *Traité sur le Sublime*. Aujourd'hui, il est vrai, nous ne pouvons apprécier toute la portée de ce témoignage ni comprendre parfaitement sur quoi il s'appuie. Il y a dans cette sorte d'éloquence des beautés de rhythme, de sonorité, d'élégance, qui échapperont toujours aux modernes. Ce sont maintenant des secrets presque aussi impénétrables que ceux de la musique des Grecs ou de leur poésie lyrique. Cependant, même par ce côté tout spécialement littéraire, Hypéride ne nous est pas tout à fait inaccessible. Il n'est pas besoin d'avoir passé par l'école d'Isocrate, ni d'être profondément initié aux grâces de l'atticisme, pour saisir quelque chose de la facilité brillante et de l'imagination souple et ingénieuse qui lui servent à traiter son sujet sans contraindre son allure, ni

s'embarrasser dans les entraves de la convention.

Veut-il donner à ses concitoyens les louanges obligées sur leur caractère traditionnel de grandeur, il le fait en une période dont l'état actuel de mutilation ne nous dérobe pas toute la magnificence primitive. « De même que le soleil parcourant toute la terre y distribue régulièrement les saisons, établit partout un ordre harmonieux..., est le dispensateur de tous les biens qui servent à la vie, de même notre ville a pour fonction perpétuelle de châtier les méchants et d'honorer les bons, de répartir entre les hommes, suivant les lois d'un juste équilibre, les traitements qu'ils ont mérités, de fournir chaque jour par sa libéralité aux besoins des Grecs... » Ce sont les hyperboles ordinaires sur la générosité des Athéniens, mais renouvelées sous une forme brillante où se confondent dans cette idée d'un arbitrage bienfaisant et souverain, et leurs légendes de l'âge héroïque, et les plus beaux temps de leur hégémonie, et le rôle que les circonstances viennent de leur rendre pour un moment. En écoutant cette unique phrase, qui dans le grec est éclatante et harmonieuse, ils étaient éblouis et charmés. L'effet était donc produit sans que l'orateur se fût attardé au milieu de fables ou de souvenirs lointains.

Voici un autre exemple, plus frappant peut-être, de l'ingénieuse et brillante souplesse avec laquelle

il remplit sa tâche de panégyriste du passé pour la plus grande gloire du présent. Il était reçu que les soldats qu'Athènes venait de perdre étaient comparables aux héros antiques de la Grèce et particulièrement aux héros nationaux. Hypéride choisit parmi eux ceux que la tradition a consacrés comme les types du patriotisme, et il imagine de les montrer tous ensemble dans les enfers, maintenant leur habitation commune, où vient les rejoindre Léosthène avec ses compagnons d'armes : ils l'accueillent et le fêtent comme un des leurs. Ainsi ce glorieux hommage qu'il s'agit de rendre aux morts de la guerre lamiaque, ils le reçoivent, ils en jouissent eux-mêmes au-delà du tombeau, et c'est pour les mettre en possession de cet honneur que paraît réuni tout ce qu'il y a eu autrefois de plus illustre. « Demandons-nous quels sont ceux qui dans les enfers feront accueil au chef de ces hommes. Ne nous figurons-nous pas Léosthène reçu avec bienveillance et admiration par la foule des héros qui marchèrent contre Troie ? Ses actions sont sœurs de leurs actions, et telle est même sa supériorité sur eux que, tandis qu'avec toute la Grèce ils ont pris une seule ville, lui, avec sa patrie seule, il a humilié toute cette puissance qui commande à l'Europe et à l'Asie. C'est de l'injure d'une seule femme qu'ils furent les vengeurs ; les outrages qu'il a empêchés menaçaient toutes les

Grecques. Voilà ce qu'il a fait avec le concours de ces hommes qui partagent aujourd'hui sa sépulture, et qui, venus après les guerriers qui sont déjà dans ce tombeau, se sont montrés leurs dignes successeurs par les exploits qu'ils ont accomplis : je veux parler de Miltiade, de Thémistocle et de tous les autres qui, en délivrant la Grèce, ont rendu leur patrie glorieuse et leur propre vie illustre. Or voyez comme il les surpasse en courage et en prudence : ils repoussèrent l'invasion des barbares, il l'a prévenue ; ils virent les armes de l'ennemi dans leur pays, lui, il a vaincu ses adversaires sur leur propre territoire. Je pense aussi que, s'il en est qu'Harmodius et Aristogiton, ces hommes dont la constance et la tendresse mutuelle éclatèrent dans leur dévouement au peuple, reconnaissent comme unis à eux par des liens plus étroits qu'à vous-mêmes, s'il en est dont ils aiment à s'approcher dans les enfers, ce sont Léosthène et les compagnons de ses luttes. Rien de plus juste en effet, car les actions que ceux-ci viennent d'accomplir ne sont pas inférieures, elles sont même, s'il faut le dire, plus grandes : ce ne sont pas seulement les tyrans de la patrie qu'ils ont renversés, ce sont les tyrans de toute la Grèce. » La rhétorique se laisse sentir dans ces rapprochements ; mais elle passe presque à la faveur de l'invention d'Hypéride, de ce tableau dont il nous occupe en échappant lui-même à la

banalité. Comment d'ailleurs la rhétorique serait-elle complétement absente des lieux communs ? Or les lieux communs règnent en maîtres dans un pareil sujet.

Le double caractère de la cérémonie, funèbre et national, déterminait deux sources principales de développements obligés : il fallait consoler les parents des morts, il fallait célébrer la patrie. Les consolations, mises à la fin du discours, tenaient toujours peu de place. L'état, se substituant à la famille, rappelait par la bouche de l'orateur qu'il se chargeait des orphelins ; il parlait du patrimoine de considération et de gloire laissé aux siens par celui qui était tombé pour le salut commun ; puis, après avoir essayé ainsi d'atténuer les douleurs privées, l'orateur se retirait discrètement pour n'en pas gêner la dernière expression. Tel était le sens général des paroles graves et sobres qui précédaient dans une oraison funèbre athénienne la conclusion ordinaire : « Pleurez chacun les vôtres, et retirez-vous. » Hypéride se conforme à l'usage et s'étend peu dans cette partie de son discours, qu'il traite du reste sur le ton convenable. Son langage est calme et presque recueilli ; son éloquence s'éteint peu à peu dans des nuances graduellement adoucies, qui établissent comme une transition entre l'éclat de la fête publique et les marques particulières de deuil que la nature va réclamer. Nous

avons vu que son caractère propre se fait mieux voir dans la facilité rapide avec laquelle il paie aux Athéniens le tribut habituel des louanges. Leur noblesse entre tous les peuples grecs, l'*autochthonie*, leur grandeur d'âme, leur éducation, leurs exploits passés, tous ces points sont touchés par lui, vivement indiqués ou éclairés d'une lumière inattendue, au gré de sa convenance et dans le sens du mouvement général où son discours est comme emporté. La principale des qualités qu'il déploie dans ces matières assez complexes, c'est l'aisance, ce qui est d'autant plus remarquable qu'il semblait mieux enchaîné par la double tradition du fond et de la forme.

Cette aisance est également sensible dans le style et dans la composition; elle ne saurait être appréciée dans le style que par une analyse patiente et minutieuse qui pénétrerait dans le détail des tours et des expressions. On rencontrerait sur son chemin plus d'une imitation, et à ce propos on retrouverait cette question de la nouveauté que nous considérons aujourd'hui à un point de vue tout différent de l'antiquité. Hypéride en effet imite, ou plutôt, nous semble-t-il, emprunte sans scrupule des passages de ses devanciers, de Démosthène, d'Isocrate, de Lysias, peut-être même de Périclès, quoique ce dernier n'eût rien écrit, et qu'en ce qui le touche il ne s'agit que de paroles conservées par

la mémoire de génération en génération. Il est telle phrase, d'un caractère assez hyperbolique et déclamatoire, à propos de laquelle tous ces noms apparaîtraient successivement, et qui s'ennoblirait ainsi de toute une généalogie. Jusqu'à quel point Hypéride, dans cette sorte de plagiat qui ne choquait pas les Athéniens, pouvait-il leur paraître nouveau et original ? C'est ce qu'il nous est difficile de reconnaître, et ce que nous ne pourrions guère comprendre, si nous ne tenions pas compte de ces mérites de souplesse gracieuse et de vivacité aisée qui les touchaient autant que l'ampleur sonore des grandes formes oratoires. Il faut d'ailleurs songer, au sujet de ces imitations que nous croyons surprendre, qu'elles n'avaient peut-être pas ce caractère pour les Athéniens. Beaucoup de ces expressions, de ces tours qu'on l'accuserait à tort d'avoir copiés, étaient la propriété commune et le bagage de l'oraison funèbre et en général du genre épidictique ; ils ne valaient que par la place qu'on leur donnait, par le mérite de l'agencement et la nouveauté des applications. Donc, si dans Hypéride nous trouvons que ces éléments, empruntés ou non, produisent un heureux effet, qu'ils se fondent ensemble, qu'ils portent l'empreinte du même esprit et vivent tous également de la vie qu'il leur communique, nous ferons bien de passer outre, et de louer sans hésitation l'œuvre éloquente d'un homme d'esprit.

Ce travail minutieux, indispensable pour l'étude quelque peu approfondie d'un discours athénien, nous amènerait encore, à propos de cette aisance, la qualité dominante d'Hypéride, à discuter les reproches qui lui ont été adressés dans l'antiquité. Négligeons les critiques d'Hermogène, qui trouve que la grandeur a en lui quelque chose de *boursouflé*, de *dur*, de *mal fondu*, de *trouble*, de *choquant*. En vérité, il semble que la sévérité de la critique augmente à mesure qu'elle s'éloigne des époques de grande production. Denys d'Halicarnasse signale au contraire l'absence d'enflure comme un des caractères distinctifs d'Hypéride, et auparavant Cicéron, qui n'était pas un juge d'école, le louait sans restriction comme un grand artiste et un orateur parfait. On pourrait se contenter d'opposer ces jugements les uns aux autres. Cependant, comme au lendemain de la guerre lamiaque la décadence se prononce, il n'est pas invraisemblable en soi que les premiers signes en aient apparu dans le discours qui clôt la période de l'âge d'or. Au reste le même Hermogène accuse Hypéride d'être négligé et de prodiguer les mots, et cette fois Denys, sans aller aussi loin, n'est pas en contradiction avec ce rigoureux censeur : il ne trouve pas notre orateur aussi limpide ni aussi sobre que les plus purs attiques. Ces critiques s'accorderaient jusqu'à un certain point avec cette qualité de souplesse aisée,

d'abandon gracieux, dont les critiques anciens étaient très-frappés. Un peu de laisser-aller n'est nullement incompatible avec la grâce naturelle; mais qui pourrait se flatter aujourd'hui de montrer du doigt avec certitude les endroits où se laisseraient soupçonner ces légères défaillances d'un des princes de la tribune athénienne?

Bornons-nous à indiquer ces délicates questions sans prétendre les résoudre. En revanche, nous pouvons reconnaître avec sûreté et louer sans crainte les mérites de la composition, un art d'autant plus heureux qu'il se fait moins voir, le choix judicieux et la proportion des développements, enfin et par-dessus tout l'allure aisée qui ne l'abandonne nulle part. Il ne paraît jamais sentir les chaînes des conventions qui lui sont imposées, et jamais il n'interrompt le cours de sa facile éloquence. N'oublions pas le prix de cette qualité dans une œuvre d'une médiocre étendue, où chaque partie ne pouvait être traitée isolément sous peine de sécheresse et de froideur; toutes au contraire se tiennent et se fondent dans un ensemble que domine la même impression agréable et vive, sur lequel se répand également la même lumière douce et brillante : c'est là dans tous les temps le signe d'une bonne composition.

II

Il y a un point qui ressort naturellement même de tout essai d'appréciation littéraire au sujet de ce discours, c'est que le côté historique y prime tout le reste. Non-seulement c'est ce qui nous intéresse le plus aujourd'hui, mais nous sentons aussi que c'est ce qui toucha le plus les Athéniens : là est la vie, là est l'éloquence, là est l'usage véritable de l'art en dehors des inanités de la flatterie d'apparat. Hypéride ne perd pas de vue un seul instant les circonstances présentes : il y ramène l'éloge des qualités nationales, il y subordonne les souvenirs du passé, qui ne servent plus qu'à rehausser la gloire actuelle de ses concitoyens, enfin il les apprécie en elles-mêmes et s'y arrête plus que sur aucune autre partie de son sujet.

Ceci donne lieu à une observation assez curieuse :

c'est que le discours d'Hypéride ne partage ce caractère historique qu'avec l'œuvre principale que l'antiquité nous ait laissée dans ce genre, l'oraison funèbre que Périclès prononce chez Thucydide sur les premières victimes de la guerre du Péloponèse. Bien que cette oraison funèbre soit en partie une fiction, puisqu'elle est composée par Thucydide, c'est un morceau historique d'une grande valeur. Les paroles de l'orateur n'avaient pas été recueillies, la question d'authenticité n'est donc pas même à soulever, et néanmoins on peut affirmer qu'il parle pendant que l'historien écrit. Le caractère et la disposition générale, les idées, la pensée politique, sinon les phrases du discours original, surtout la grandeur propre d'un esprit sans égal et sans analogue dans la démocratie athénienne, tout cela est fidèlement reproduit par un interprète dont le génie, par certains côtés, se confond avec celui de son modèle. Nous avons sous les yeux une image de Périclès et de sa puissante éloquence. Or c'est cela même qui est digne d'attention, que Périclès ait pu se peindre dans une oraison funèbre, qu'au milieu de cet appareil de formes convenues et de louanges sans mesure se fasse voir une grande figure politique. Elle s'y reconnaît : c'est Périclès, le maître de la foule sur laquelle il s'appuyait, qui rejette avec cette indépendance le joug de l'usage; c'est lui dont le patriotisme élevé néglige les fables

et les récits des victoires passées pour admirer la grandeur présente d'Athènes, souveraine de la Grèce par l'esprit libéral et par l'intelligence; c'est lui qui, au début d'une lutte décisive, ouvre avec une gravité confiante l'avenir à ses concitoyens émus, comme aux représentants de la civilisation et des destinées naturelles de la patrie hellénique. Il y a un côté éternel dans les idées à la hauteur desquelles il élève sans effort les Athéniens, comme dans l'aisance calme et majestueuse de son langage : ce n'est plus le flatteur pompeux d'une multitude jalouse et vaniteuse, c'est un homme d'état qui nous communique à nous-mêmes sa profonde admiration pour son pays. Voilà pourquoi le discours d'apparat qui, pour le fond, se conforme le moins servilement aux traditions du genre, en est sans doute le chef-d'œuvre.

Hypéride n'a pas cette grandeur sereine. On ne sent pas en lui le dominateur de la foule réunie pour l'écouter; mais il ne semble pas moins hardi, sinon comme politique, du moins comme orateur de cérémonie funèbre. De même il bannit ou fait rentrer dans l'idée présente les développements conventionnels. Pour Périclès, il s'agissait de mettre les âmes au niveau de la lutte décisive où la patrie s'engageait : il est, lui, l'interprète de l'enthousiasme excité par la victoire. De là ce soin de faire valoir les campagnes où viennent de périr les sol-

dats d'Athènes et d'en relever les traits caractéristiques, ce que ne paraissent pas avoir fait les orateurs des époques précédentes. Il semble que cet hommage traditionnel rendu au peuple athénien sous la forme de l'oraison funèbre ait été comme une statue idéale dont la hauteur n'eût pas permis de voir le détail de la physionomie. Immobile dans son magnifique costume, elle produisait son effet par la beauté théâtrale des attitudes, et non par le charme d'une expression accidentelle et fugitive. C'était donc une nouveauté que d'entendre un éloge précis et particulier des luttes dont on honorait les victimes. Auparavant Athènes était si occupée de l'honneur qu'elle leur rendait ou plutôt qu'elle se décernait à leur occasion, qu'elle songeait à peine aux circonstances de leur mort. Hypéride au contraire n'oublie pas de rappeler, et la première victoire remportée en Béotie, et l'occupation du passage des Thermopyles, et la défaite d'Antipater cherchant un refuge dans Lamia, et l'alliance volontaire de l'Étolie, de la Phocide, de la Thessalie, entraînées à la suite d'Athènes par ses succès. Il ne peut trop célébrer les nombreux combats soutenus dans cette dure campagne, où il fallait encore lutter contre les intempéries et les privations. Il replace les principales batailles sur leur théâtre, afin d'y montrer aux Athéniens les stimulants du courage qu'ils ont déployé et les ga-

ranties de leur gloire à venir. En Béotie, ils voyaient les ruines de Thèbes, son acropole gardée par une garnison macédonienne, son territoire privé de ses habitants vendus comme esclaves et partagé entre des propriétaires étrangers : quelle éloquente exhortation à combattre énergiquement ! Aux Thermopyles, deux fois par an la Grèce enverra ses représentants siéger au conseil amphictyonique, et chacune de ces réunions y réveillera le souvenir des vainqueurs. Quels vainqueurs en effet ont jamais été plus dignes de souvenir ? « Quels soldats combattirent jamais pour un plus beau prix et en moindre nombre contre un ennemi plus puissant ? La force fut pour eux dans la vertu, le nombre dans le courage ;... ils firent de la liberté le bien commun de tous les Grecs, et de la gloire acquise par leurs actions, une couronne immortelle dont ils ceignirent leur patrie. »

Voilà les éloges qu'Athènes prise le plus en ce moment ; elle veut qu'on lui parle de ces jours où elle vient de secouer la longue humiliation du joug macédonien, qu'on célèbre cette revanche de Chéronée, attendue pendant seize ans ; elle le demande impérieusement à son orateur. Elle l'autorise en même temps à une autre innovation où la marque de l'époque n'est pas moins visiblement imprimée, et c'est là ce qui distingue le plus profondément le discours d'Hypéride de tous ceux du même

genre. A l'origine, l'oraison funèbre athénienne était anonyme; elle n'était l'éloge de personne en particulier. Les funérailles publiques n'étaient pas décernées au chef dont les talents militaires avaient bien servi l'état; le peuple qui défendait d'inscrire le nom de Miltiade au-dessous de la bataille de Marathon, peinte sur un mur du Pœcile, ne pouvait accorder à un citoyen un pareil honneur. C'étaient tous les citoyens qui étaient appelés à une fête commune. Tous les morts étaient également célébrés, tous les survivants avaient part aux louanges, car c'était le pays qui se glorifiait lui-même dans ses enfants légitimes, les rapprochant et les réunissant dans une communauté de priviléges et de gloire. C'était lui qui avait donné naissance à une race unique dans le monde, noble, généreuse, de tout temps capable de grandes choses et du dévoûment dont elle venait encore de donner un récent exemple; c'était lui qui, par des institutions libérales, avait nourri et perpétué en elle la force et la pureté des qualités originelles; c'était donc lui qui se rendait à lui-même un juste hommage. Ce cercle étroit et rigoureux dans lequel l'oraison funèbre semblait à jamais enfermée ne pouvait admettre l'éloge particulier d'un homme, quelque illustre qu'il fût; c'eût été une offense à la démocratie et une sorte de défi jeté par l'orateur à l'implacable et vaniteuse jalousie de son public.

Or c'est précisément ce que fait Hypéride : le nom de Léosthène retentit dans tout son discours. C'est Léosthène qui a fait décider la guerre et qui l'a conduite comme général. « S'apercevant qu'il fallait à Athènes un homme et à la Grèce une ville qui pût se mettre à la tête du mouvement, il s'est donné à sa patrie et a donné sa patrie à la Grèce pour marcher à la liberté. » C'est lui qui a remporté les premières victoires, et maintenant qu'il a succombé, « c'est sur les fondements posés par lui qu'on élève les succès actuels. » Cependant, demande l'orateur par un scrupule démocratique, les autres Athéniens qui sont tombés aussi sur le champ de bataille ne sont-ils pas sacrifiés dans ce panégyrique exclusif? — Leur éloge est nécessairement compris dans celui de leur chef, car toute victoire du général suppose la vaillance et le dévoûment des soldats. Hypéride leur attribue d'ailleurs une belle part de louanges. Il exalte leurs actions et leur gloire sur la terre, il les admet dans la partie des demeures infernales habitée par les héros; mais là encore ils ne forment que le cortége de Léosthène, tandis que celui-ci va rejoindre le groupe glorieux des Miltiade, des Thémistocle, d'Harmodius et d'Aristogiton. Est-ce encore l'oraison funèbre athénienne?

La hardiesse qui paraît avoir été dans le caractère d'Hypéride ne suffit pas pour expliquer une

transgression si complète de la loi originelle. Dans ces œuvres littéraires de l'antique Grèce qui étaient nées de la politique et qui en vivaient, la politique seule pouvait produire des transformations. Ce n'était pas le goût novateur d'Aristophane ni d'aucun autre poète, c'était l'avénement de l'oligarchie, qui avait fait succéder à la comédie ancienne la moyenne et la nouvelle comédie. De même ici c'est une modification profonde de la démocratie qui altère à ce point le caractère essentiel d'un genre qu'elle avait créé pour sa propre satisfaction. En réalité, le discours d'Hypéride, quelle qu'en soit l'incontestable valeur, marque la fin de ce genre en même temps que le déclin de la démocratie. Il témoigne même de la décadence du patriotisme au moment où il en célèbre le triomphe. En dépit de l'appareil de la solennité, malgré la sincérité de l'enthousiasme dont il s'inspire, il laisse sentir la tristesse et la misère des temps. Les citoyens qui viennent de succomber sont les dignes émules des soldats de Marathon et de Salamine, — c'est le compliment d'usage ; mais quel est leur premier titre à une pareille assimilation? Ils ont marché eux-mêmes contre l'ennemi; ils ont soutenu de leur présence les troupes mercenaires, sans lesquelles il n'y a plus de succès ni de guerre possibles. Depuis longtemps, Démosthène avait réclamé cet effort de ses concitoyens, et cette

faiblesse chez les Athéniens remonte jusqu au-delà des premières menaces de la puissance naissante de Philippe. Voici un trait de mœurs de date un peu plus récente : ce n'est plus l'état qui réunit et forme régulièrement les corps de mercenaires, il y a en dehors et à côté de l'état des chefs de bandes toutes constituées, dont la bonne volonté peut lui être précieuse; le premier éloge qu'Athènes décerne par la bouche de son interprète à Léosthène, c'est de lui avoir donné des auxiliaires rassemblés d'avance et tout prêts à la servir. Tel est le bienfait par lequel il a d'abord mérité la récompense posthume qui lui est personnellement destinée.

Mais rien n'est plus significatif que cette récompense elle-même. Un demi-siècle auparavant avaient été inaugurées les statues personnelles et ressemblantes : ainsi un artiste avait représenté Chabrias dans l'attitude du combat comme lorsqu'à la tête d'une troupe de concitoyens il avait soutenu le choc des Spartiates. Pour qu'on vît à Athènes cette dérogation à la coutume sévère des ancêtres, il avait fallu les désastres inouis de la guerre du Péloponèse et une telle diminution du sentiment national, que les Athéniens n'osaient plus regarder en face les soldats de Sparte. L'honneur rendu à Léosthène est, sous une nouvelle forme, la répétition du même phénomène politique. Il ne s'explique que par l'humiliation profonde qu'Athènes subissait

depuis de longues années sous la domination de la Macédoine, et, malgré la force de l'illusion présente, il est lui-même la preuve la plus manifeste de la grandeur du mal que l'on croit guéri. Ces hommages extraordinaires sont, de la part de l'état, des aveux d'impuissance, surtout s'il s'agit des républiques de l'antiquité, jalouses et absolues. Dans ce cas, c'est même une abdication, car l'idée première d'une telle république, et Athènes avait prétendu la réaliser tout entière, c'est de se suffire à elle-même, c'est de maintenir les plus capables de ses citoyens dans les rangs d'une foule où chacun, par la vertu de la constitution, doit être propre à servir les intérêts de la patrie commune. Du moment qu'elle en tire elle-même un homme pour l'honorer davantage, et qu'elle brise en sa faveur le moule sacré de ses institutions, c'est que son organisation est atteinte au cœur et bien près de se dissoudre. Diodore, recueillant des souvenirs peut-être déjà un peu confus, ne parle que de Léosthène à propos de la fête funèbre, et dit qu'on lui rendit les mêmes honneurs qu'à un héros. C'eût été une demi-apothéose ; c'était en tout cas la substitution d'un homme à la patrie dans une solennité qu'elle avait instituée pour elle-même. Cette substitution n'était possible que parce que la patrie, à cette triste époque, était près de disparaître avec les deux éléments essentiels de l'ancienne société poli-

tique : la liberté, mère de la virilité, de la dignité, du dévoûment, et la religion, lien primitif de la famille, de la tribu et de la cité.

Ce mal mortel s'étendait à toute la Grèce. Partout les secousses imprimées par les désastres publics, les excès de la démagogie ou de l'oligarchie, l'ambition personnelle, la vénalité, exploitée par l'Asie bien avant de l'être par Philippe, avaient depuis longtemps brisé ou détendu les ressorts de la constitution politique et sociale. Quand vint s'ajouter le despotisme de la Macédoine, rien ne résista ; en quelques années, la désorganisation intérieure et la servilité firent des progrès décisifs dans cette terre, croyait-on, libre et généreuse entre toutes. Nous pouvons en croire le témoignage d'Hypéride lui-même, ses craintes, auxquelles il se hâte trop de renoncer, et son honnête indignation. « Faut-il songer, dit-il, à ce qui serait sans doute arrivé, si ces hommes n'avaient pas si bien combattu? Ne verrait-on pas toute la terre sujette d'un seul maître, et la Grèce réduite à n'avoir pas d'autre loi que son caprice ? En un mot, l'insolence des Macédoniens régnant partout au lieu de la justice, et y épuisant tous les genres d'outrage contre les femmes, contre les vierges, contre les enfants ? Qui en douterait à la vue de ce qui nous est maintenant imposé ? Des sacrifices offerts à des mortels, les statues, les autels, les temples des dieux négligés au profit des

hommes qui leur disputent les honneurs, les serviteurs de ces hommes adorés comme des héros, — voilà ce que nos yeux sont forcés de souffrir. Si l'audace macédonienne détruit ainsi la piété envers les dieux, que n'eût-elle pas fait à l'égard des hommes ! N'eût-elle pas anéanti toute morale ?.. Il n'y a de bonheur, que si l'on obéit, non pas à la menace d'un homme, mais à l'ordre de la loi ; de liberté, que si l'on redoute, non d'être accusé, mais d'être convaincu ; de sécurité pour les personnes, que si l'on se sent, non pas entre les mains de ceux qui flattent les maîtres et calomnient les concitoyens, mais sous la garantie tutélaire des lois. C'est pour tous ces biens que ces guerriers ont cherché fatigues sur fatigues, détruisant par leurs périls de chaque jour des causes éternelles de craintes pour leurs concitoyens et pour les Hellènes, et sacrifiant leur vie afin de permettre aux autres de bien vivre. »

Ce n'est pas le ton d'une philippique, la tribune du Pnyx avait d'autres accents et des élans plus libres; mais ces phrases, qui dans le grec se balancent avec art, respirent cependant la passion. On se tromperait fort, si l'on n'y voyait qu'un lieu commun et une amplification déclamatoire : l'histoire soutient ces traits d'éloquence et y marque des allusions précises. Ce *serviteur d'un homme honoré comme un héros*, c'est Héphestion, dont

Arrien et Plutarque nous décrivent les prodigieuses funérailles. Non, ici la rhétorique n'invente pas ; il n'y a ici que l'image trop vraie de l'avilissement de la Grèce et des humiliations dont Athènes elle-même, la noble Athènes, était menacée. Déjà, quelques années auparavant, elle avait reconnu Alexandre comme fils de Jupiter Ammon ; du moins était-ce sans enthousiasme, avec une triste résignation, malgré les efforts de Démade et de quelques autres stipendiés, qu'elle avait accepté cette divinité comme une nécessité politique plus ridicule que honteuse. Cependant après la défaite de Cranon, au lendemain du discours d'Hypéride, comme tout se précipite ! Les plus illustres défenseurs de la liberté, Démosthène, Aristonicus, Himéræus, Hypéride lui-même, meurent sacrifiés. Bientôt trois cent soixante statues de bronze se dresseront dans Athènes en l'honneur de Démétrius de Phalère. Dix ans de plus, et on élèvera des temples au soi-disant libérateur Démétrius Poliorcète. On brodera ses exploits et ceux de son père Antigone à côté des images de Jupiter et de Minerve, sur le péplus des Panathénées ; plus tard, on lui livrera le Parthénon même pour s'y installer avec ses courtisanes favorites à la place de la déesse vierge, on lui prodiguera les adulations jusqu'à l'en dégoûter. Il s'était éloigné pendant quelques années, appelé ailleurs par d'autres

guerres; quand il revient, à l'époque des Eleusinies, il est accueilli comme le dieu de la fête, par des processions, par des danses, par des hymnes enthousiastes, chantés sur le rhythme consacré à Bacchus. C'est Démétrius, fils de Poséidon et d'Aphrodite, qui arrive avec Déméter (la déesse d'Éleusis), c'est le dieu suprême qu'on voit et qu'on adore en face. — « C'est toi que nous prions, car les autres dieux sont bien loin, ou ils n'ont pas d'oreilles, ou ils n'existent pas, ou ils ne s'inquiètent pas de nous; mais toi, nous te voyons devant nous, non en bois ni en marbre, mais présent réellement... » Voilà jusqu'où vont les transports de la servilité athénienne; ce chant est le signal de la déchéance définitive. L'intérêt qui s'attache au discours d'Hypéride, prononcé si peu d'années auparavant au milieu d'un autre enthousiasme généreux et sincère, n'en est que plus vif. Il est précieux pour nous de recueillir les derniers accents mâles et nobles qui aient retenti dans Athènes. Ils s'élèvent au-dessus des misères de la décadence comme la protestation suprême du patriotisme expirant. Ils nous font mieux comprendre la vengeance des bourreaux d'Antipater, mutilant Hypéride avant de le faire périr, et arrachant la langue qui avait flétri d'avance et retardé pour un temps le despotisme macédonien.

III

Il nous est difficile de lire une oraison funèbre sans penser aux grandes œuvres qui ont illustré chez nous la chaire chrétienne, et qui restent, malgré quelques protestations récentes, les chefs-d'œuvre de notre éloquence. Le discours d'Hypéride est, après celui de Thucydide, celui qui soutient le mieux un tel rapprochement. On voit facilement par quel mérite : ce n'est point par l'ampleur ni par la majesté, c'est par la passion, et la nature de cette passion, qui est plus ardente chez Hypéride que chez aucun autre orateur des funérailles athéniennes, est peut-être ce qui nous permet le mieux de marquer en quoi consiste la force propre des œuvres que nous sommes portés à comparer ensemble.

On dit quelquefois chez nous que l'oraison funèbre est un genre faux. C'est Voltaire qui a jeté

les germes de cette idée. « Qu'est-ce, dit-il, qu'une oraison funèbre? un discours d'appareil, une déclamation, un lieu commun... » Il trouve que « la vanité seule de l'orateur parle à la vanité des hommes..., qu'on s'y épuise en éloges vagues qui passent avec la fumée des flambeaux funèbres, » et il préfère de beaucoup la coutume athénienne qui honore, non pas la dignité, mais le dévouement. Ces critiques tombent directement sur Bossuet. On ne tient ici ni à s'arrêter à cette distinction des genres faux et des genres vrais, qui substituerait à l'appréciation des œuvres, la seule importante, des vues théoriques sans objet, ni à défendre Bossuet, qui n'a pas besoin d'être défendu ; mais on veut faire remarquer que la pensée de Voltaire refuse à l'oraison funèbre de notre siècle classique ce qui fait précisément son évidente supériorité sur l'oraison funèbre athénienne. L'orateur chrétien est dans le vrai de la situation, tandis que l'orateur d'Athènes s'en éloigne davantage. Le premier appartient d'abord à la pensée qui domine la cérémonie, à la pensée de la mort. Sans doute la pensée mondaine et la pensée religieuse se confondent dans une même ostentation de magnificence; mais le prêtre prend à témoin cette pompe elle-même, vainement déployée autour d'un cadavre, ces colonnes du catafalque « qui portent jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant. » S'il célèbre avec émotion une princesse

enlevée par un coup soudain dans l'éclat de la jeunesse, au milieu des grâces les plus séduisantes de l'esprit, c'est pour montrer l pouvoir et l'impuissance de la mort, qui dissipe en un instant tout cet assemblage brillant et gracieux dont se composait cette belle existence, mais respecte à jamais l'âme pieuse d'Henriette d'Angleterre. S'il prend la parole sur le corps de celui que tout un peuple a regardé pendant un demi-siècle comme le représentant de la grandeur divine sur la terre, c'est pour s'écrier tout d'abord : « Dieu seul est grand ! » Ainsi, quels que soient la situation de l'église auprès d'une royauté de droit divin et les rapports presque inévitables de l'évêque avec le courtisan, quelque élevée que soit la place du trône en face de l'autel, — la politique et la flatterie, les intérêts humains ne dictent pas à l'orateur ses premières pensées : c'est d'abord le ministre de Dieu qui parle à des hommes de la mort dans le monument qu'ils ont élevé pour s'y préparer par la prière.

Hypéride, comme tous ceux qui l'ont précédé à la même place, en parle aussi : en pourrait-il être autrement auprès d'une tombe? Cependant on est surpris que son éloquence, comme la leur, ne tire pas plus de parti de cette grande idée. Depuis longtemps, la philosophie, les mystères, surtout ceux d'Éleusis, auxquels tout Athènes se faisait initier,

la poésie même, au moins sur la lyre de Pindare, avaient familiarisé les esprits avec la pensée de l'immortalité de l'âme. Comment se fait-il que ce sujet, si propre à inspirer les orateurs, semble leur être comme fermé? N'est-ce pas à côté d'eux et pour eux, s'il est vrai que la plupart aient été les disciples de Platon, qu'ont été écrits le *Phédon* et le *Gorgias?* Voici qui est plus surprenant encore. Platon lui-même fait une oraison funèbre où il est d'autant plus libre qu'il ne s'adresse qu'à des lecteurs : il n'y met pas les doctrines qu'ailleurs il s'est donné pour mission de répandre, elles ne s'y glissent même pas sous la forme dont la foi populaire les a revêtues depuis des siècles ; il n'y a pas un mot dans le *Ménexène* ni sur le séjour enchanté des âmes pures, ni sur la justice des divinités infernales. Parmi les auteurs d'éloges funèbres, c'est Démosthène qui fait l'allusion la plus explicite à ces croyances. « Comment, dit-il, ne croirait-on pas au bonheur de ceux qui, sans doute assis auprès des divinités des enfers, partagent dans les îles des bienheureux le séjour et les honneurs assignés aux hommes vertueux des âges antérieurs? » Quant à Hypéride, il se contente, sur ce grand sujet, de quelques paroles graves et réservées. « Si après la mort on est comme si l'on n'était pas né, on se trouve à l'abri des maladies, des chagrins et de tous les accidents auxquels est exposée la vie

humaine; si au contraire, comme nous le croyons, on conserve dans les enfers la faculté de sentir, et si l'on y est soumis à l'action vigilante des dieux, il est naturel que ceux qui ont défendu les autels profanés soient, de la part de la divinité, les objets de la plus grande sollicitude. » Ce sont les derniers mots du discours. Rien de plus convenable assurément que cette confiance dans la justice et dans la providence divines ; rien de moins hardi que la forme dubitative sous laquelle elle se produit. « Si l'on conserve dans les enfers la faculté de sentir, » la question était décidée depuis longtemps par l'usage religieux ; autrement les libations annuelles offertes sur les tombeaux et les prières par lesquelles on invoquait la bienveillance des morts auraient eu peu de sens. Cependant cette croyance, consacrée par des rites, n'était pas assez fermement assise dans les esprits pour que la foule y trouvât un principe certain d'espérance ou de crainte, une sanction assurée de la loi morale. Elle doutait, et Hypéride, qui pourtant ici veut affirmer une foi favorable aux vengeurs des profanations macédoniennes, Hypéride lui-même doute presque avec la foule. Elle flottait entre les deux hypothèses qu'il reproduit. Ou bien *après la mort on est comme si l'on n'était pas né*, et alors se présente la morne consolation plus d'une fois exprimée dans les maximes de la sagesse antique et

dans les plaintes des poètes : on échappe aux tristesses de la vie; — ou bien la mort n'éteint pas le sentiment, et il y a encore une sorte de vie dans les enfers. Les paroles d'Hypéride sont, ou peu s'en faut, une formule toute faite, employée déjà par l'auteur du *Ménexène*, que dans l'occasion répétera à sa manière la comédie, témoin plus fidèle des opinions populaires. « Si vraiment, comme quelques-uns le prétendent, les morts conservaient le sentiment, je me pendrais pour voir Euripide, » dira un personnage de Philémon.

Au fond, ce qui était le mieux entré dans les idées, c'est que la mort ne brisait pas tous les liens, surtout les liens de la famille. Elle les maintenait au contraire en ce monde, et ce fut peut-être pour les Grecs le principe de la morale sociale; elle les resserrait, après la vie terrestre, dans les enfers, où les enfants se retrouvaient en présence de leurs parents. De là, en grande partie, le rôle d'Antigone dans Sophocle et les paroles touchantes qu'il lui prête : « En descendant parmi les morts, je nourris au moins l'espérance que mon père me recevra avec affection, ainsi que toi, ma mère, et toi aussi, ô mon frère bien-aimé. » De là aussi un passage de la prosopopée du *Ménexène*, où les pères disent eux-mêmes à leurs enfants orphelins : « Si vous conservez pieusement l'héritage d'honneur et de gloire que nous vous laissons, vous serez les bienvenus

auprès de nous quand votre destinée vous y conduira; si au contraire vous le négligez, si vous ne craignez pas de vous avilir, personne ne vous accueillera avec bienveillance. » En s'appuyant sur cette croyance, l'imagination pouvait se donner une certaine liberté. C'est ce qu'on avait vu chez les comiques, par exemple dans *les Grenouilles* d'Aristophane, où Eschyle, Sophocle et Euripide se retrouvaient dans les enfers. Hypéride à son tour emprunte à cet ordre d'idées son tableau de la réception de Léosthène parmi les héros de l'épopée et du patriotisme athénien. C'est là le morceau capital de son discours sur la vie future, et, sans contredit, l'imagination et l'esprit y sont pour une plus grande part que l'émotion religieuse.

Ainsi une idée oratoire spirituelle, brillante, un langage froid, indécis, voilà ce que fournit à un des plus grands orateurs d'Athènes cette pensée de la mort et de la vie future, qui devint pour l'éloquence chrétienne la source des effets les plus naturels et les plus touchants. Quelle différence avec les paroles que trouve l'oraison funèbre athénienne pour vanter les honneurs que la magnificence de la cité étale aux regards, pour louer la gloire humaine et son immortalité ! Tel est en effet ce qui doit fixer tous les yeux et toutes les pensées en ce jour où la patrie fait, sous cette forme solen-

nelle, appel au dévoûment de ses enfants. Voilà ce ce qui brille au dessus des deuils particuliers, voilà ce qui vit, malgré l'appareil présent de la mort, et lui arrache même ses victimes. Nul ne le dit mieux qu'Hypéride, dont l'éloquence ici encore est particulièrement ingénieuse. Ces libérateurs de la Grèce, dit-il, il ne faut pas les croire malheureux d'avoir quitté la vie : « ils ont échangé un corps mortel contre une renommée immortelle... Non, ils ne sont pas morts, car il ne convient pas d'appliquer ce mot à ceux qui ont ainsi renoncé à vivre pour atteindre un but glorieux ; mais ils ont échangé la vie contre une condition meilleure. La mort, si pénible pour les autres, a été pour eux le principe de grands biens : comment alors ne penserait-on pas qu'ils ont été favorisés par la fortune, et qu'ils ont, non pas cessé de vivre, mais obtenu une seconde naissance, plus précieuse que la première? Celle-ci n'avait fait d'eux que des enfants privés de raison : ce sont aujourd'hui des hommes de bien. Auparavant c'était seulement au prix de beaucoup de temps et de beaucoup d'épreuves qu'ils étaient parvenus à montrer leur courage : ils renaissent illustres et célébrés par toutes les mémoires pour leur vertu. » Il y a peut-être quelque raffinement dans l'explication de cette palingénésie par la gloire ; mais le mouvement entraîne, et ce que nous y trouvons d'ingénieux et de subtil

ne dut pas déplaire à des oreilles athéniennes. Nous touchons ici à la vraie pensée de ces funérailles publiques. C'est pour l'exprimer que l'orateur déploie son art et sa puissance et devient le rival des poètes : le patriotisme divinise les hommes qui ont donné leur vie pour lui. C'est le contraire de la pensée chrétienne, c'est même le contraire des graves idées que la mort éveille naturellement et des conceptions élevées qu'elle inspire à la philosophie ; mais cela est bien dans le génie grec, qu'attirent d'abord le mouvement et la lumière, ce qui est perceptible aux sens, ce qui convie l'homme à l'action et à la jouissance de ses facultés. La contemplation méditative et triste, il en est assurément capable, et sa philosophie le prouverait au besoin ; mais les mœurs politiques en Grèce, l'esprit de la cité, la religion populaire y répugnent.

Faut-il maintenant revenir à cette question de la légitimité des genres ? Sans doute on la devrait décider en faveur de l'oraison funèbre chrétienne. Comme celle-ci s'attache plus fortement et avec plus d'indépendance à l'idée de la mort, elle a quelque chose de moins factice, de plus profond et de plus durable. En effet, l'oraison funèbre athénienne n'a eu qu'un temps, elle n'a été qu'un accident dans la vie d'un peuple grec. Elle a disparu avec Hypéride lui-même et avec l'état politique

auquel il s'était dévoué ; mais cet accident est étroitement lié à la plus belle période des destinées d'Athènes, il en suit les vicissitudes. Malgré la contrainte originelle de conventions et de flatteries qui lui sont toujours imposées, l'oraison funèbre athénienne change et se renouvelle avec une souplesse toute grecque ; elle va presque jusqu'à se transformer extérieurement dans son dernier effort, qui est un des plus beaux, et elle n'en exprime que mieux le sentiment dont elle est née : le patriotisme. Qu'importe après cela qu'elle n'ait pas contenu en elle-même une part de vérité éternelle assez considérable pour durer davantage, qu'elle ait été par son origine et par son essence condamnée à ne fournir qu'une carrière limitée ? N'est-ce pas le sort commun de tout ce qui vit beaucoup de la vie de ce monde, de tout ce qui revêt fidèlement les formes et appartient aux circonstances du moment ? Cette loi s'impose à l'éloquence politique elle-même, que soutiennent tant de nobles vérités et qui ne meurt que pour renaître. L'œuvre d'Hypéride ressuscite autour d'elle le mouvement d'un peuple, notre maître en civilisation et notre précurseur en politique ; elle nous représente ses fêtes, ses passions, ses faiblesses et quelque chose de ses grandeurs. Écrite en outre dans une langue admirable, elle offre un curieux mélange de formes littéraires très-dé-

terminées par l'usage et des qualités propres d'un grand orateur. Elle est donc vivante, bien que le genre très-particulier dont elle relève ait dû périr, et périr pour toujours : c'est l'œuvre d'un Athénien, païen et démocrate, mais éloquent et spirituel.

DÉMOSTHÈNE

DANS L'AFFAIRE D'HARPALE

L'affaire d'Harpale avec ses phases et ses conséquences forme un des plus curieux épisodes de l'histoire grecque. Le trésorier général et l'ami particulier d'Alexandre, après avoir largement puisé pour ses plaisirs dans la caisse qui lui était confiée, se sauve d'Asie en Grèce. Les Athéniens l'accueillent après quelque hésitation ; puis tout à coup, sous l'empire de la crainte, ils le mettent en prison et se saisissent de son argent, pour faire une restitution commandée d'ailleurs par la probité. Il s'évade, et, pendant qu'il va se faire tuer en Crète par un des aventuriers qui l'ont suivi, on s'aperçoit qu'il a corrompu la moitié des orateurs, à commencer par le plus illustre de tous, celui même qui l'avait fait emprisonner. Démosthène,

attaqué devant le tribunal par Hypéride, son rival en éloquence et son allié le plus ardent contre la Macédoine, est condamné, emprisonné à son tour et réussit à s'échapper comme Harpale. Après un exil de peu de durée, il rentre en triomphe dans la ville qui venait de le flétrir, et bientôt après il la quitte frappé d'un nouvel arrêt, et pour mourir comme on sait.

Telle est la suite de faits que nous présente la tradition généralement répandue. Il serait difficile de trouver, à propos de noms plus célèbres, une réunion plus frappante d'aventures et de péripéties, se rattachant à la même affaire et renfermées dans un si court espace de temps. La première ville de la Grèce jetée dans une série de contradictions et d'embarras; le plus grand de ses orateurs mêlant, à ce qu'il semble, aux inconséquences publiques celles de sa propre conduite, et s'exposant, presque à la veille d'une mort si touchante, à laisser une réputation ternie; et tout cela par suite d'une grande friponnerie, dont l'auteur est lui-même un remarquable exemple du déchaînement de passions voluptueuses et du trouble qu'avait excités autour du maître cette prodigieuse fortune de victoires et de conquêtes. A première vue, n'y a-t-il pas là de quoi flatter particulièrement ce goût de sagesse négative qui se satisfait volontiers aux dépens des peuples et des hommes illustres? Aussi

m'étonné-je que Montaigne ait négligé cette occasion de mettre en relief l'inconsistance et les bizarreries de la nature humaine.

Du reste, sauf l'intention, l'auteur des récits les plus connus sur ce sujet ne fait guère autre chose que ce qu'aurait pu faire Montaigne. Plutarque eût été bien surpris de s'entendre rapprocher d'un sceptique. Et cependant, à voir la facilité et le calme avec lesquels il accueille les détails les plus étrangement défavorables à ses héros, il ne paraît pas qu'il ait grande confiance dans leur caractère, ni qu'il leur porte un bien vif intérêt. C'est qu'en effet il y a chez lui plus de curiosité que d'émotion. Sans renoncer de parti-pris à l'examen de la vérité, il se livre plutôt à un plaisir qu'il n'obéit à un désir impérieux de connaître le fond des choses. Ainsi, quand il nous parle de Démosthène, s'il n'oublie pas les traits principaux de cette grande figure, il s'inquiète peu de les concilier avec les anecdotes qu'il rencontre sur sa route et qu'il accepte de toutes mains. Cet orateur merveilleux, ce citoyen dévoué s'est laissé misérablement et ridiculement corrompre : pourquoi non? Le fait est admis, puisqu'il a été raconté, et cela prouve que sur un point Démosthène est inférieur à Cicéron. Il a supporté impatiemment l'exil : une telle faiblesse est indigne du sage, que doit soutenir une constance à toute épreuve. Voilà quelle est à peu

près la nature des réflexions de Plutarque, et il se croit impartial et moraliste. Il intéresse pourtant par l'agrément que répandent sur ces esquisses à la fois vagues et chargées les dons pittoresques de son esprit; et après tout, il s'acquitte de sa tâche à la satisfaction de la grande majorité des lecteurs, qui s'imagine connaître intimement les grands hommes, du moment qu'on lui a communiqué sur leur compte quelques détails, vrais ou suspects.

En général les modernes, quand ils traitent les mêmes sujets que Plutarque, amusent moins l'esprit du lecteur; mais ils mettent dans leur travail plus de conscience et plus de sincère émotion. Leur critique est plus scrupuleuse et plus passionnée : elle examine de plus près les sources d'information et va plus droit à ce qu'il importe de savoir et de juger. Même quand ils ne font pas comme Plutarque une vie de Démosthène, c'est celui-ci qui, dans l'affaire d'Harpale, est l'objet principal de leur attention. A-t-il été innocent ou coupable? voilà le point capital. Les aventures de l'opulent réfugié, les agitations et les contradictions politiques des Athéniens : ce sont là sans doute des scènes intéressantes; pourtant, au bout du compte, elles se perdent dans ce drame général où le génie d'Alexandre enveloppe tout l'ancien monde. Mais Démosthène, l'antagoniste de celui qui fonda la puissance macédonienne, le plus

grand nom du siècle avec ceux de Philippe et d'Alexandre, la plus belle gloire de la première tribune qui ait existé, sa conduite et ce qui le touche dans cette dernière crise de sa vie, sont d'un intérêt bien autrement vif et puissant. Qui ne se trouble à la pensée qu'il a vendu alors sa parole et son pays? Qui ne veut savoir si cela est vrai? Le désaccord de l'intelligence et du caractère nous répugne toujours comme un désordre; mais ce que nous sommes le moins disposés à concevoir, c'est l'alliance des plus rares qualités de l'orateur et de la perversité du citoyen, c'est ce triste démenti donné à la fois aux nobles principes qui semblaient l'âme de cette grande éloquence, et au patriotisme dont on croyait avoir trouvé tant de gages dans le cours de cette glorieuse carrière.

Aussi, chaque fois qu'un critique ou qu'un historien est conduit à s'occuper de cette question, il recommence le débat, il instruit de nouveau le procès de Démosthène, en compulse les pièces avec patience et avec ardeur, relit tous les témoignagnes anciens et veut se faire une conviction. Les uns se révoltent énergiquement contre la culpabilité de Démosthène, et le déclarent incapable et innocent d'une pareille bassesse; la plupart des autres cherchent au moins des explications, pour sauver le plus possible de sa dignité et de sa probité politique. Il semble en effet que, dans une

telle cause, il s'agisse de l'honneur de l'humanité, et qu'on ne puisse condamner un tel exemple des richesses intellectuelles et morales de notre nature, sans que la sentence nous atteigne tous dans notre impuissance au bien.

C'est ainsi que s'est formée toute une bibliographie du procès de Démosthène. Elle date surtout d'une quarantaine d'années, et se termine par des morceaux très-importants des grandes histoires grecques de Thirlwall et de Grote, et par une discussion très-complète du sujet que vient de faire, il y a trois ans, le dernier biographe du grand orateur, Arn. Schæfer [1]. Ainsi que Grote, il a naturellement mis à profit la découverte récente des fragments du discours d'accusation prononcé dans cette affaire par Hypéride, et marqué les progrès

1. Ces dates étaient exactes en 1862, époque de la première publication du présent opuscule. Parmi les auteurs de travaux antérieurs à ceux qui viennent d'être rappelés, il faut citer principalement : Albert Gerhard Becker, *Demosthenes als Staatsmann und Redner*, 1815; Flathe, *Geschichte Macedoniens;* Ant. Westermann, *De litibus quas Demosthenes oravit ipse;* Droysen, *Geschichte Alexanders des Grossen;* Eysel, *Demosthenes a suspicione acceptæ ab Harpalo pecuniæ liberatus.* Parmi les travaux publiés depuis mon étude, je me bornerai à signaler un mémoire de M. Egger sur *quelques fragments inédits de l'orateur Hypéride* (Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. XXVI, 2e partie), et la thèse de M. A. Cartault, *De causa Harpalica*, où la question est de nouveau examinée de très-près et qui contient une indication complète des travaux anciens et récents sur le sujet.

qu'elle a fait faire à la question. Or il est assez probable qu'on est arrivé aujourd'hui au degré de certitude que le sujet comporte. Si l'on trouvait le reste du discours d'Hypéride, si même, par impossible, on découvrait le discours de défense de Démosthène, qui, contrairement à une hypothèse adoptée par Eysell, fut certainement prononcé, mais qui selon toute apparence ne fut jamais publié, on peut douter qu'il en sortît des lumières nouvelles sur le point le plus important. Peut-être nous est-il donc permis de suivre enfin l'exemple que nous ont donné en Allemagne et en Angleterre tant d'ardents explorateurs de l'antiquité, et de chercher à notre tour, par un examen des circonstances et des détails qui sont parvenus à notre connaissance, à quelles conclusions il est possible de s'arrêter.

I

Au commencement de l'année 324, les Athéniens furent mis en émoi par la nouvelle qu'Harpale venait d'arriver à l'entrée de leur golfe, au cap Sunium, qu'il avait avec lui des troupes assez nombreuses et des trésors considérables, qu'il était prêt à mettre le tout à leur disposition, s'ils voulaient lui ouvrir leurs portes et le seconder dans une révolte contre Alexandre. Ce solliciteur, si bien pourvu et si bien armé, apportait de plus une réputation particulière et des titres spéciaux à la protection qu'il demandait. La faveur d'Alexandre et l'abus qu'il en avait fait l'avaient rendu fameux dans toute la Grèce. Appartenant à une des premières familles de la Macédoine, compagnon d'enfance du jeune prince, il avait d'abord épousé sa cause dans ses querelles contre son père et même

payé ce dévouement ou cette complicité d'un exil. Cette disgrâce, une fois Alexandre parvenu au trône, fut l'origine de la fortune d'Harpale. La faiblesse de sa constitution ne lui permettant pas d'aspirer, comme les autres amis du nouveau roi, aux dignités militaires, il obtint pour récompense une charge importante de trésorier. C'est en cette qualité qu'il prit part à l'expédition d'Asie. Mais à ce poste étaient attachées des tentations auxquelles il était incapable de résister. Antérieurement à la bataille d'Issus, il se sauva une première fois en Grèce, et se réfugia, dans le voisinage des Athéniens, à Mégare, ville hospitalière et facile pour les voluptueux. Le pardon d'Alexandre vint l'y chercher, pour le combler bientôt après de plus grands honneurs. Tel était chez le roi l'empire de la reconnaissance, ou peut-être, comme l'a pensé Thirlwall, tel était le charme singulier qu'Harpale exerçait sur lui par son esprit et ses talents d'homme de plaisir, qu'il lui accorda une confiance sans bornes et poussée jusqu'à l'aveuglement. Ce trésorier infidèle fut non-seulement rétabli dans ses fonctions, mais chargé d'une sorte d'intendance générale qui mit à sa disposition le précieux butin d'Ecbatane et fit rentrer dans son ressort les provinces conquises. Ce n'est pas tout : quand une nouvelle trahison eut été le prix de ces nouveaux bienfaits, Alexandre accueillit par une incrédulité

obstinée les dénonciations et la nouvelle même de la fuite d'Harpale, jusqu'à faire mettre en prison les premiers qui la lui apportèrent.

Pourtant rien n'était plus vrai. L'absence du roi, perdu avec son armée dans les régions fabuleuses de l'Inde, avait été pour Harpale une occasion de s'abandonner sans frein à ses passions. Son audace dans le désordre, une ardeur désespérée pour les jouissances présentes dans cette époque d'incertitude et d'immenses révolutions, le portèrent à des excès inouïs de luxe et de débauche. Babylone en fut le principal théâtre. Ses somptueuses fantaisies pour ses jardins et pour sa table, ses scandales et ses violences contre les familles de la ville furent encore dépassés par ses folies pour deux fameuses courtisanes, Pythionice et Glycère, qu'il fit venir successivement d'Athènes. Pythionice mourut; deux magnifiques tombeaux lui furent élevés : l'un, près d'Athènes, sur la route d'Éleusis, où il excitait encore l'admiration de Pausanias ; l'autre à Babylone, en forme de temple, et elle y fut adorée sous le nom de Vénus, sa patronne. Glycère fut traitée en reine orientale. Installée dans le palais de Tarse, usurpant les honneurs destinés à Alexandre, elle vit sa statue se dresser sur la place publique à côté de celle de son amant. La nouvelle du retour du roi mit fin tout à coup à ces extravagances et à ces scandales. Il arrivait, rétablissant l'ordre dans ses provin-

ces, punissant avec sévérité ses gouverneurs infidèles, écrivant aux plus éloignés de licencier les troupes de mercenaires qui servaient de soutien à leur tyrannie. Harpale n'avait rien à espérer de la clémence de son maître. Il se sauva, emportant une somme de cinq mille talents, et embarqua sur trente vaisseaux six mille mercenaires, avec lesquels il se dirigea vers Sunium.

Tel était l'homme qui demandait l'hospitalité aux Athéniens. Était-ce pour se la ménager, était-ce simplement par complaisance pour l'Athénienne Glycère, que dans une disette, quelques années auparavant, il leur avait fait des présents considérables de blé ? « Cette faveur d'une courtisane pourrait bien être un gage de ruine, » disait plus tard, en rappelant ce fait, un poëte de la cour d'Alexandre [1]. En retour de sa générosité, Harpale avait reçu le titre de citoyen. Vers le même temps, il avait chargé Chariclès, gendre indigne de Phocion, de veiller à la construction du tombeau de Pythionice et sans doute aussi de lui recruter des partisans. Sa cause personnelle paraissait donc bien recommandée. De plus, on pouvait la croire liée à de grands intérêts politiques. A ces gouverneurs de provinces qui, de même qu'Harpale, avaient abusé de l'absence du roi et que menaçait aussi sa colère,

1. L'auteur du drame satyrique *Agen*.

il semblait ne plus rester d'autre alternative que le châtiment ou la révolte. Ils avaient, eux aussi, de l'argent et des mercenaires. Que le signal partît d'Athènes, que l'exemple et l'appui de la plus puissante des villes grecques vinssent stimuler leur audace, assurer l'ensemble de leurs efforts, et sur divers points de l'Asie éclataient des soulèvements, auxquels répondaient les mouvements de la Grèce elle-même, impatiente, au moins en partie, du joug macédonien. C'était la guerre d'Agis renouvelée dans de plus grandes proportions et avec plus de chances de succès. Ce rêve de l'affranchissement de la Grèce préparé par un vaste complot avec l'Asie séduisit l'imagination de plus d'un Athénien, en particulier celle de l'orateur Hypéride, qui nous a laissé le témoignage de ses regrets, et il servit d'argument dans les différentes discussions qui s'élevèrent au sujet d'Harpale.

Cependant, s'abandonner à de pareilles espérances, c'était se faire d'étranges illusions. Les mercenaires de ces satrapes macédoniens, corrompus par l'Orient, n'avaient de force que contre les populations qu'ils opprimaient. Il n'y avait en Asie qu'une armée et une puissance écrasante, contre lesquelles toute lutte était impossible. Et Harpale lui-même le savait bien, lui qui avait commencé par fuir, espérant plus au fond des hasards de la fortune que de la sagesse d'un plan bien

médité. En Grèce non plus, ni chez les Athéniens, ni chez les autres peuples, rien n'était prêt pour un effort sérieux : ni le sentiment public qui ne pouvait se prononcer énergiquement en faveur d'Harpale, ni le patriotisme dont rien ne sollicitait les élans enthousiastes, ni les ressources militaires, trop évidemment insuffisantes pour faire face à la fois à l'armée d'Antipater, libre de tout autre soin, et aux troupes que la flotte d'Alexandre, maîtresse de la mer, eût transportées, au besoin, sur le théâtre de la guerre. Aussi, non-seulement les amis de la paix et les sujets résignés de la Macédoine comme Phocion, mais les plus sages partisans de l'indépendance nationale comme Démosthène, combattirent une proposition dont le succès aurait compromis inutilement l'État dans une mauvaise cause; et leur voix fut docilement écoutée par le peuple, qu'effrayait d'ailleurs quelque peu l'appareil à demi menaçant avec lequel se présentait la demande d'Harpale. Cette demande fut rejetée, et il fut enjoint à Philoclès, qui commandait comme stratége à Munychie, de fermer le Pirée aux vaisseaux du fugitif.

Harpale ne se découragea pas. Il envoya sa petite flotte et ses troupes stationner au cap Ténare, rendez-vous connu des mercenaires sans emploi, et se présenta à l'entrée du port d'Athènes avec un seul vaisseau, demandant à être reçu dans la ville

comme suppliant du peuple athénien. Ce n'était plus un rebelle proposant ostensiblement son alliance à la tête d'une petite armée ; c'était un réfugié venant seul implorer la bienveillance de la ville la plus humaine de la Grèce, comme elle se le répétait en toute occasion à elle-même. Cette fois il réussit à se faire admettre. Bien entendu, il n'arrivait pas les mains vides. Ses libéralités, ses promesses, ses talents d'intrigue et de débauche lui eurent bientôt fait un parti, surtout parmi les orateurs d'une probité douteuse, et c'est alors qu'il put se croire le plus près de réussir. Cependant le fond des choses restait le même : la cause d'Harpale n'était pas devenue meilleure ; Alexandre était tout aussi en droit de réclamer son argent volé et la personne du voleur, Athènes tout aussi peu en état d'affronter une guerre pour les refuser. Le jour où la guerre sera inévitable, disait Démosthène, il faudra la faire en désespérés : « Je proposerai que chacun s'impose des sacrifices extraordinaires, qu'on fasse fondre les parures des femmes, les vases précieux, les offrandes des temples de toute l'Attique [1]. » Pour le moment, de concert avec Phocion, il conseillait la prudence à ses concitoyens. Les faits vinrent bientôt l'aider à leur ouvrir les yeux. De divers côtés arrivèrent les récla-

1. Dinarque, *contre Démosth.*, p. 90.

mations et les menaces qu'il avait prédites : de la part d'Antipater, d'Olympias, de l'amiral Philoxène qui avait un commandement sur les côtes de l'Asie Mineure. L'intervention de Philoxène surtout semble avoir produit de l'effet sur les Athéniens. L'apparition de quelques vaisseaux conduits, ou peut-être seulement envoyés par lui, avait suffi pour les frapper de terreur : « Que ferez-vous quand vous verrez le soleil, leur dit Démosthène, si vous ne pouvez regarder la lampe en face? » Peut-être ces vaisseaux apportaient ils la nouvelle de la colère dont Alexandre avait été saisi en apprenant la fuite d'Harpale et le refuge qu'il avait choisi, et de ses projets d'expédition contre Athènes. Ces projets, accueillis avec plaisir par les officiers du roi, n'avaient été abandonnés que lorsqu'on avait eu connaissance du premier refus de cette ville.

Démosthène se rencontra encore avec Phocion pour rappeler les Athéniens, non plus au sentiment de leur intérêt, mais à celui de leur dignité. Il était question de livrer sur-le-champ Harpale à Antipater ou à Philoxène ; et les plus impudents solliciteurs de ses largesses étaient maintenant les plus ardents à presser cette résolution. Démosthène combattit cette précipitation comme servile, et voulut que les choses se passassent au moins avec une apparence de régularité et d'indépendance. Il proposa que l'on s'assurât de la personne

d'Harpale, qu'on lui fit déclarer la somme qu'il avait apportée à Athènes, que cette somme fût placée en dépôt à l'Acropole, et qu'il fût lui-même retenu en prison, jusqu'à ce qu'il pût être remis, ainsi que l'argent, entre les mains d'un mandataire d'Alexandre. Sa proposition fut adoptée et on le chargea lui-même d'en assurer l'exécution. Le peuple se réunit au théâtre de Bacchus[1], où il y

1. Cette induction repose sur quelques lignes mutilées du papyrus de Harris, dont l'interprétation n'est rien moins que facile. On y voit que Démosthène, présent à l'assemblée, fit interroger Harpale par un choreute dont le nom a disparu, et qu'il était *assis au-dessous de l'endroit taillé*, καθήμενος κάτω ὑπὸ τῇ κατατομῇ. Harpocration (V. κατατομή), en nous donnant ces mots que nous retrouvons sur le papyrus, cite aussitôt après un texte de Philochorus où il est question d'une inscription gravée sur la partie taillée du roc de l'acropole, ἐπὶ τὴν κατατομὴν τῆς πέτρας, au-dessus d'une plate-forme ornée de trépieds choragiques qui surmontait le théâtre de Bacchus. Si l'on conclut de là que l'assemblée dont parle Hypéride s'était tenue au théâtre, on est amené à conclure aussi que Démosthène était placé, sinon sur cette plate-forme, au moins dans la partie supérieure du théâtre qui était immédiatement au-dessous et d'où il dominait toute la foule. Cette explication manque de vraisemblance ou de netteté. C'est pour cela que dans le Mémoire soumis à l'Académie, j'avais proposé d'appliquer ces mots τῇ κατατομῇ, non pas au théâtre, mais au lieu ordinaire des assemblées, au Pnyx, où l'on avait dû de même tailler le rocher pour faire les dispositions nécessaires. Malgré la valeur que M. Egger a donnée à cette supposition en la reprenant pour son compte dans son Mémoire (p. 23 et suiv.), il est plus prudent, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le mot κατατομή dans des textes sur le Pnyx, d'en rapporter l'emploi au théâtre. Nous lisons dans Photius (V. κατατομήν) : « les uns entendent par là l'orchestre ; les autres, une partie de la place réservée aux

eut une sorte de scène solennelle dirigée par Démosthène. Peut-être, comme le conjecture ingénieusement M. Sauppe, les trésors, déjà saisis, furent-ils exposés sous les yeux des spectateurs. Harpale, publiquement interrogé, répondit qu'à son arrivée dans la ville il avait avec lui sept cents talents. Après cette déclaration, il fut reconduit en prison, et l'argent dut être le lendemain transporté à l'Acropole. A défaut de sa personne, ses esclaves furent emmenés en Asie, probablement sur les vaisseaux de Philoxène.

Jusque-là, Démosthène paraît dans une situation aussi simple que bonne. Mais deux causes vinrent compliquer ses affaires et celles de beaucoup d'autres : Harpale s'évada, et les vérificateurs, chargés de recevoir et de compter l'argent, ne trouvèrent que la moitié du chiffre annoncé. Il y avait donc un déficit de trois cent cinquante talents : qu'était devenue cette somme énorme, dont les dépenses personnelles d'Harpale n'avaient eu le temps d'absorber qu'une faible partie ? Son absence faisait disparaître le principal moyen de contrôler l'emploi qui avait pu en être fait. Ce fut un déchaînement

spectateurs. » Cette seconde interprétation, à tout prendre, la plus vraisemblable, se complète dans un article des *Anecdota* de Bekker (p. 270), où il est rappelé qu'une partie du théâtre était taillée dans le rocher. C'est le cas des gradins qui subsistent aujourd'hui.

d'accusations de vénalité, échangées entre les orateurs et les hommes d'État de tout ordre au gré de leurs passions, et avidement accueillies par la malignité de la foule. Dans ces querelles et dans ces rumeurs, un des plus attaqués était nécessairement Démosthène. C'était lui qui avait tout conduit, qui avait tenu à ce que la saisie prît le caractère d'une cérémonie officielle, qui avait été chargé de faire garder Harpale, et, en définitive, il n'avait réussi qu'à compromettre également sa responsabilité personnelle et celle du peuple. On n'était en mesure de représenter aux Macédoniens ni le prisonnier, qu'il avait laissé échapper, ni l'argent, dont il avait rendu publique et mis à la charge de l'État la scandaleuse disparition. C'était pour l'État, comme pour les citoyens soupçonnés, une situation fausse et sans issue satisfaisante, à laquelle pourtant il fallait mettre un terme ; on ne pouvait laisser la ville livrée à des agitations sans fin.

On eut la singulière idée d'inviter par une proclamation les coupables à rendre d'eux-mêmes l'argent qu'ils avaient reçu, en leur promettant l'impunité. Il était évident d'avance que cette mesure ne devait avoir aucun résultat. Comment chacun de ceux qui avaient eu part aux largesses intéressées d'Harpale serait-il venu se dénoncer lui-même et se désigner ainsi à la réprobation publique, sans même avoir la certitude que les au-

tres en feraient autant et qu'il ne resterait pas la seule victime de son imprudente docilité ? A supposer même qu'il y eût un certain nombre de dénonciations volontaires, à quoi auraient-elles abouti ? Assurément la somme ainsi retrouvée serait demeurée bien au-dessous du chiffre élevé qu'il s'agissait d'atteindre. Le remède ne guérissait donc rien. Mais alors, s'il était si manifeste que la proclamation devait rester sans effet, pourquoi la fit-on ? Peut-être tout simplement pour faire quelque chose, donner une satisfaction illusoire à l'opinion, gagner du temps ; peut-être par une répugnance honorable à commencer juridiquement des recherches, dont il semblait devoir résulter plus de mal pour des individus que de lumière pour les gens sensés et de bien pour l'État. Peut être, au contraire, fut-ce une manœuvre intéressée : ceux qui n'avaient pas la conscience tranquille pouvaient chercher à se couvrir par une preuve de zèle en provoquant cette déclaration inoffensive ; ceux qui voyaient un ennemi compromis pouvaient espérer de le compromettre encore davantage, en ajoutant aux soupçons qu'il n'aurait pu dissiper la charge de persister dans sa conduite criminelle, malgré la générosité du peuple. Cette charge, Hypéride ne manqua pas de la faire peser après coup sur Démosthène et sur tous ceux qui furent définitivement traduits devant le tribunal : « Il ne leur

avait pas suffi d'échapper à la crainte de la punition en rendant ce qu'ils avaient reçu... Lorsque ceux qui ont commencé par se rendre coupables et par se laisser corrompre ne veulent pas, même avec l'assurance de l'impunité, restituer cet or mal acquis, que reste-t-il à faire ?... » Le champ demeure ouvert aux hypothèses, et c'est au fond une prétention assez vaine que de vouloir, si loin des faits, expliquer les contradictions d'un gouvernement où la politique était faite par tout le monde. Ce qui est certain, c'est qu'il fallait à toute force une solution, bonne ou mauvaise. Le peuple désirait une enquête : Démosthène, dans l'intérêt de sa propre défense comme de la tranquillité publique, recourut à la ressource suprême que la constitution réservait pour les cas de cette gravité. Appuyé par quelques citoyens, et entre autres par Philoclès, suspect pour avoir laissé pénétrer Harpale en Attique, il prit l'initiative d'une proposition qui chargeait le conseil de l'Aréopage d'examiner toute l'affaire. Poussé à bout par les attaques dont il était l'objet, il allait, dans la rédaction de son décret, jusqu'à se condamner lui-même à la peine de mort, au cas où il serait déclaré coupable.

On était à l'époque des grandes Dyonisies. Au même moment où la cour d'Alexandre applaudissait à Suse ou à Ecbatane le petit drame sati-

rique d'Agen et les épigrammes que son royal auteur [1] n'avait pas dédaigné d'y insérer à l'adresse d'Harpale et des Athéniens; dans Athènes même la comédie, fidèle à ses habitudes, entretenait le peuple de la grande nouveauté du jour. Le poète comique Timoclès prévenait le rapport de l'Aréopage et donnait dans un dialogue sa liste des orateurs corrompus :

A. Démosthène a pour sa part cinquante talents.
B. O félicité divine, s'il ne partage avec personne!
A. Mœroclès aussi a beaucoup reçu...
B. Fou qui donne, heureux qui reçoit.
A. Ainsi que Démon et Callisthènes...
B. Ils étaient pauvres, et je leur pardonne.
A. Et l'éloquent Hypéride.
B. Il va faire la fortune de nos marchands de poisson.

Des noms et des chiffres, voilà ce qui circulait au hasard dans le public, dont le théâtre n'était que l'écho. L'Aréopage se pressa moins que le poète Timoclès. Embarrassé de son rôle, il fit attendre le résultat de ses recherches pendant six mois entiers. On raconte qu'il y eut, par son ordre, des perquisitions domiciliaires chez les principaux orateurs, excepté chez un seul, qui venait de se marier et dont la maison fut protégée par la présence de sa nouvelle épouse. Mais, avant de se décider

1. D'après le témoignage d'Athénée, ce drame satirique était attribué au roi Alexandre ou bien au poète Python de Catane. *Deipnosoph.*, XIII, p. 586 a.

à faire des dénonciations et à mettre des citoyens en jugement, il hésita beaucoup. « C'est le peuple, nous dit Hypéride, qui le força, par des ordres réitérés, à dénoncer les coupables. » Pendant ces six mois d'hésitation, on devine combien d'efforts furent tentés, par tous ceux qui éprouvaient des craintes personnelles et par leurs ennemis, pour agir sur les aréopagites. Quant à Démosthène, ses accusateurs nous le montrent « levant l'étendard et jetant le trouble dans la ville, » quand il se croit menacé par l'enquête, tantôt hostile à Alexandre, tantôt devenu son flatteur, puis dénonçant de faux complots contre l'État. En réalité ce fut pour lui une période d'agitation et d'angoisses. Il était attaqué par tout le monde, par ses vieux adversaires les partisans de la Macédoine, par les patriotes dont l'arrestation d'Harpale avait fait avorter les espérances, par les coupables mêmes qui, après s'être crus découverts au moment de cette arrestation, espéraient une sécurité complète pour prix de leur ardeur à charger l'homme le plus en vue. Enfin, son crédit était sensiblement ébranlé auprès du peuple qui l'accusait d'être la cause des embarras actuels. Contre les difficultés de sa situation, il soutint, avec toute l'énergie de son caractère, une lutte inquiète, par instant victorieuse et à la fin désespérée.

Des causes étrangères exercèrent une grande

influence sur son sort en même temps que sur l'issue de toute l'affaire. Alexandre réclama, de la part des Grecs, les honneurs divins et enjoignit aux différentes villes de rappeler dans leur sein les exilés. L'avilissement de la Grèce avait déjà fait bien des progrès; cependant, lorsque cette prétention d'être adoré comme fils de Jupiter ou de Neptune vint la surprendre vers l'époque de l'arrivée d'Harpale, Athènes au moins eut le courage d'y résister. Sparte, encore abattue par le mauvais résultat de la tentative d'Agis, se contenta de répondre : « Puisque Alexandre veut être dieu, qu'il le soit. » Les Athéniens furent plus hardis. Dans la délibération qui eut lieu à ce sujet, on entendit des paroles comme celles-ci : « De quelle espèce sera ce dieu auquel on ne pourra rendre un culte qu'à condition de se purifier en sortant? » Celui qui protestait avec cette énergie, c'était Lycurgue, bien près de finir sa carrière. Pythéas, qui commençait la sienne et devait bientôt changer de camp, parlait dans le même sens, et, quand on lui demandait comment il osait à son âge se mêler de questions aussi graves, il répondait : « Alexandre, dont vous voulez décréter la divinité, est plus jeune que moi. » Démosthène proposa un décret par lequel le peuple déclarait ne pas reconnaître d'autres dieux que ceux qu'avaient adorés les ancêtres, et sa proposition fut adoptée.

Les Athéniens puisèrent peut-être une partie de cette audace dans l'irritation que leur causaient les intentions d'Alexandre au sujet des exilés. Il n'y avait pas à se méprendre sur le sens et la portée de la mesure qu'il préparait. Prendre ainsi le droit de régler l'état intérieur des villes, c'était rejeter toute feinte et leur enlever toute illusion au sujet de leur indépendance : Alexandre n'était plus le généralissime des Grecs, mais leur maître. En même temps qu'il inaugurait son despotisme, il l'affermissait. Car les exilés, en rentrant dans chaque ville, devaient y faire dominer son parti, et, s'il s'élevait quelques troubles, lui fournir l'occasion d'y introduire des garnisons macédoniennes, comme il y en avait déjà en Béotie. Athènes allait se trouver particulièrement atteinte dans ses intérêts et dans sa sécurité. Tout près d'elle, Mégare servait de refuge à un certain nombre de ses citoyens, et le retour des Samiens, qu'elle avait chassés de leur île, devait avoir pour effet d'y déposséder ses nombreux colons et d'y détruire son autorité. On a vu que le tour fâcheux pris par l'affaire d'Harpale, avait fait quitter aux Athéniens leur fière attitude vis-à-vis de la Macédoine. Quels ne furent pas leur embarras et leur inquiétude, quand ils apprirent que le roi était sur le point de mettre son projet à exécution! Il chargea, en effet, Nicanor de Stagire de faire aux jeux Olympiques

une proclamation solennelle, par laquelle tous les exilés de race grecque étaient rappelés dans leurs patries, excepté les Thébains, les meurtriers et les sacriléges ; et cette proclamation fut lue au milieu de vingt mille bannis, dont les applaudissements intéressés simulèrent l'expression de la reconnaissance nationale.

A cette scène assistait Démosthène, comme chef de la députation sacrée des Athéniens. Du moins, pour sa part, trouva-t-il moyen de racheter l'humiliation qui était infligée à toute la Grèce. Un sophiste, nommé Lamachus, avait cru l'occasion bonne pour lire publiquement un panégyrique de Philippe et d'Alexandre, où il insultait à la ruine d'Olynthe et à celle de Thèbes. Démosthène se leva, et, prenant la défense des Thébains et des Olynthiens, mêlant ses propres inspirations aux souvenirs vénérés de la poésie antique, il obtint un tel succès, que Lamachus, couvert de honte, s'enfuit de l'assemblée. Ce fait, qui nous est raconté par le biographe des Dix orateurs, ne peut être rapporté à une autre époque, ainsi que l'a prouvé M. Schæfer. Démosthène n'était pas envoyé pour combattre les flatteurs d'Alexandre, mais pour tenter quelques efforts afin d'éloigner le péril dont on se voyait menacé. Il entra naturellement en relation avec Nicanor, et, s'il ne réussit pas à empêcher la proclamation, ce qu'on ne pou-

vait raisonnablement espérer, du moins est-il possible que ces négociations secrètes aient été pour quelque chose dans l'accueil bienveillant qu'Alexandre fit bientôt après à une ambassade athénienne.

Il fallut, en effet, se résigner à envoyer au roi des ambassadeurs pour demander comme une grâce que le décret de rappel restât sans exécution; et, afin d'avoir quelque chance de l'obtenir, on reconnut le nouveau dieu. « Pendant que vous gardez le ciel, prenez garde de perdre la terre, » dit Démade aux Athéniens. Démosthène leur donna aussi le conseil de ne plus élever de contestations au sujet des honneurs divins, et les députés d'Athènes partirent pour Babylone avec ceux de beaucoup d'autres villes, dans le même appareil que les *Théories*, chargées de porter aux sanctuaires les plus vénérés les hommages de la Grèce. Diogène prétendit qu'on devait l'adorer lui-même sous le nom de Sérapis. Quant au but principal que se proposaient les Athéniens, il n'était pas encore atteint lorsque Alexandre mourut.

Au moment où partait cette ambassade et peu de temps avant le dénoûment de l'affaire d'Harpale, on voit assez nettement, d'après les discours de Dinarque et d'Hypéride, quelles étaient les dispositions des Athéniens. On y trouve un mélange de mécontentement et d'inquiétude. La peur domine;

et cependant, sous le coup des humiliations présentes, une partie des citoyens éprouve au moins des demi-regrets d'avoir fermé l'oreille aux suggestions d'Harpale : alors il eût été possible de tenter une aventure; aujourd'hui on est réduit à une impuissance absolue. On en est venu à dépendre complétement du bon plaisir d'Alexandre, et il se trouve que ces scandales, malencontreusement publiés et assumés par l'État, sont ce qu'il y a de moins propre à gagner cette précieuse bienveillance. Les restitutions réclamées au nom du roi sont impossibles; se contentera-t-il de la seule satisfaction qu'il soit facile de lui donner par la condamnation de plusieurs citoyens? Au moins faut il essayer. Ces contradictions de l'esprit public, ces craintes, ces violences de la politique extérieure, tout cela était évidemment défavorable à Démosthène, qui avait provoqué l'arrestation d'Harpale et la vérification officielle de ses trésors. Il y avait encore une cause de préoccupation, qui, antérieure à la proclamation de Nicanor, devenait maintenant plus vive et plus pressante : on s'inquiétait du voisinage des bannis réfugiés à Mégare. On voit que dès le début des agitations qui avaient fait recourir à l'Aréopage, la vigilance du conseil s'était portée sur ce point. Investi par le décret de Démosthène d'un droit de surveillance souverain, il l'exerça contre plusieurs citoyens qu'il fit juger par les tribunaux,

et la rigueur déployée dans ces occasions donne la mesure de l'inquiétude publique. L'orateur Polyeucte de Cydantide faillit être condamné pour être allé voir son beau-père à Mégare. Trois autres accusés furent mis à mort; un descendant d'Harmodius et d'Aristogiton fut jeté en prison. Démosthène, qu'un de ses adversaires rend responsable de toutes ces condamnations, accusa lui-même de trahison un certain Archinus, qui fut chassé de la ville. Après son retour d'Olympie, il déposa une plainte contre Callimédon, comme coupable de haute trahison, mais, pour un motif inconnu, ne poussa pas l'affaire jusqu'au bout. Enfin, presque à la veille de son propre jugement, il produisait dans l'assemblée du peuple le dénonciateur d'une conspiration organisée, disait-on, pour s'emparer des arsenaux.

Ces deux derniers faits sont des indices des efforts qu'il fit jusqu'à la fin pour témoigner son dévouement à la cause publique et retenir les restes d'une faveur prête à lui échapper. En même temps ses amis s'agitaient. Cnosion, qui nous est connu aussi par les accusations d'Eschine, allait partout, si l'on en croit Hypéride, répétant que Démosthène, il est vrai, avait reçu de l'argent, mais qu'il l'avait prêté à l'État pour les fonds des spectacles, qu'il ne fallait pas le contraindre à divulguer ainsi la détresse du trésor. Cette assertion,

si l'on en tient la source pour suspecte, est au moins un exemple de toutes ces rumeurs qui circulaient dans le public et qui devenaient de plus en plus défavorables à Démosthène. Il ne put échapper au péril qui le menaçait. Son influence personnelle, le souvenir de ses éclatants services, si puissant encore six années auparavant lors du procès de Ctésiphon, le dévouement du groupe d'amis qui lui était resté fidèle, ne purent tenir contre la fatalité des circonstances ni contre la coalition de ses constants adversaires, heureux d'offrir cette illustre victime au ressentiment des Macédoniens, et de plusieurs de ses anciens alliés politiques, mécontents d'avoir été arrêtés dans leurs projets agressifs contre Alexandre. L'Aréopage se décida enfin à publier une première liste, en tête de laquelle étaient les noms de Démosthène et de Démade, dénoncés comme ayant reçu, le premier vingt talents, le second six mille statères d'or. Ces noms étaient suivis de ceux de Polyeucte de Sphette, de Céphisophon et d'Hagnonide. Bientôt devaient venir les dénonciations de Philoclès, de Chariclès, et d'un certain nombre d'orateurs, Aristogiton, Aristonicus de Marathon, peut-être Mœroclès et Démon, d'autres encore.

Démade fit défaut, et Démosthène fut traduit le premier devant un tribunal de quinze cents juges, formé par la réunion de trois tribunaux ordinaires.

Dix orateurs, désignés par l'Etat, portèrent a parole en son nom. On voit de quel appareil le jugement fut environné. Dans l'intervalle qui s'écoula depuis la citation, Démosthène remplissait la ville de ses plaintes sur les menées de ses ennemis et des partisans de la domination macédonienne. La sentence n'en fut pas moins prononcée. Il s'entendit condamner à une amende de cinquante talents. Mis en prison comme débiteur insolvable, il réussit au bout de quelques jours à s'évader sous un déguisement, et alla porter son exil et ses regrets à Trézène, sur la côte qui regarde Athènes de l'autre côté de son golfe. Plutarque le représente les yeux tristement fixés sur la ville qu'il croyait avoir acquis le droit d'habiter et de servir toujours. Il y rentra au bout de peu de temps, après la mort d'Alexandre, et sa rentrée fut un triomphe, comme autrefois celle d'Alcibiade. Il revenait au milieu des premiers succès de la guerre Lamiaque, dans des jours inespérés d'orgueil patriotique et d'indépendance, et cette fois il avait puissamment contribué par son éloquence à provoquer un mouvement national dans le Péloponèse. Ce service volontaire eut sa récompense : le peuple le chargea d'un sacrifice à Jupiter, pour les frais duquel il lui fournit les cinquante talents qui représentaient le chiffre de sa condamnation. Ainsi fut éludée la loi, et Démosthène put être à son

poste dans sa patrie, et y partager la gloire d'une chute qui marqua la ruine définitive de la liberté.

Tels sont à peu près la suite et l'enchaînement des faits depuis l'arrivée d'Harpale à Athènes jusqu'aux dernières conséquences qu'elle eut pour l'Etat et pour Démosthène. On ne peut en établir dans tous les détails la chronologie. Mais au moins il y a deux dates positives, celle de la représentation de la pièce de Timoclès aux grandes Dionysiaques, vers la fin de février ou le commencement de mars, et celle des jeux Olympiques au solstice d'été, vers la fin de juin. Si l'on admet, comme cela paraît assez vraisemblable, que la liste de corrompus donnée par le poète comique était une parodie anticipée de celle que l'Aréopage venait d'être chargé de préparer, et que par conséquent elle suivit de peu le commencement de l'enquête, on trouve que l'enquête durait déjà depuis quatre mois au moment de la proclamation de Nicanor; et, comme elle se prolongea pendant six mois, on voit que Démosthène fut mis en jugement au plus deux mois après son retour d'Olympie. Ce qui vient encore à l'appui de ce calcul, c'est que Dinarque, dans son discours d'accusation, semble parler du voyage à Olympie comme d'un fait récent.

II

Avant de se demander si Démosthène fut coupable, il n'est pas indifférent de marquer une conclusion qui paraît ressortir d'elle-même de l'exposition seule des faits : c'est qu'il donna sur toutes les questions les plus importantes les conseils qui se conciliaient le mieux avec l'intérêt et avec la dignité de ses concitoyens. Fallait-il accueillir à bras ouverts Harpale et se jeter tête baissée dans une guerre insensée contre Alexandre? Fallait-il, quand Harpale eut forcé la porte d'Athènes, l'y laisser employer impunément le fruit de son vol à corrompre les citoyens et à compromettre l'État, malgré les justes réclamations des Macédoniens tout-puissants? Fallait-il, d'un autre côté, pousser la prudence jusqu'à la servilité, s'empresser, dès la première injonction, de proclamer la divinité

d'Alexandre? Fallait-il enfin s'obstiner dans la résistance à l'ivresse orgueilleuse du conquérant jusqu'à sacrifier une colonie considérable et la sécurité même de l'État? Poser ces questions, c'est les résoudre, et, du même coup, absoudre dans ses actes principaux la politique de Démosthène. Donc, s'il s'est laissé corrompre, la netteté de son jugement n'a pas été pour cela obscurcie, son patriotisme n'a pas notablement dévié, et il ne semble pas, de prime abord, que son pays en ait souffert.

Un point cependant peut laisser des doutes. Fit-il bien de s'opposer à ce qu'Harpale fût remis entre les mains d'Antipater ou de Philoxène, et n'eut-on pas raison de lui demander compte de la situation fausse où le peuple se trouva placé vis à-vis d'Alexandre, quand, malgré un engagement formel, il ne put lui rendre ni le voleur ni l'argent? Examinons les conséquences de l'hypothèse contraire. Si Harpale avait été livré sur-le-champ aux Macédoniens, se seraient-ils abstenus pour cela de réclamer les sommes qu'il avait apportées avec lui en Attique? Il est probable que non; mais ce qui est certain, c'est qu'Harpale n'aurait pas fait cette déclaration publique qui servit de base aux vérifications officielles, et qu'il y aurait eu des chances d'éviter une partie de la responsabilité que la constatation du déficit fit peser sur l'État. Ce qui est

plus évident encore, c'est qu'Athènes n'aurait pas eu à répondre de l'évasion du fugitif. Ainsi, des deux réclamations qu'Alexandre se trouva en droit d'adresser, l'une n'eût pas même été possible et l'autre aurait eu moins de fondement. Par conséquent, à ne considérer que les rapports des Athéniens avec le roi, ils eurent à se repentir d'avoir écouté l'avis de Démosthène.

Mais la question était moins facile à décider à l'origine de l'affaire qu'elle ne l'est devenue après les événements. Elle affectait le régime intérieur de la cité autant que la politique extérieure; elle se compliquait de considérations de morale et de dignité publiques, dont il était alors impossible de ne pas tenir compte. Un scandale s'était produit : un étranger employait notoirement la corruption pour s'emparer de la conscience des citoyens et pour violer ainsi l'indépendance des assemblées. L'État avait-il le droit de fermer les yeux? N'était-il pas de son devoir et de son honneur de repousser hautement la solidarité de pareils actes? Or, du moment qu'on se décidait à réprimer les tentatives d'Harpale, il était conforme à l'antique esprit de la constitution et aux traditions patriotiques de rejeter hors du territoire comme une souillure l'or que l'intrigue y avait introduit. On ne pouvait agir publiquement, rédiger un décret contre un corrupteur étranger, sans s'inspirer de ces sentiments ho-

norables que contenaient implicitement les termes eux-mêmes, consacrés par les lois et les décrets antérieurs, et répétés bien souvent depuis ce fameux édit qui, lancé autrefois contre Arthmios de Zélia, était exposé à tous les yeux dans l'Acropole [1]. C'est ainsi que dans un État démocratique les formes de la législation, expressions nécessaires des principes qui ont fondé la société politique, les protégent encore quand ils ne se soutiennent plus par eux-mêmes. Personne n'a l'audace d'abolir ni même de négliger les formules, parce que ce serait porter une atteinte visible à la démocratie. Elles s'imposent donc à ceux qui provoquent les décisions du peuple, les rappellent forcément à l'esprit qui anima autrefois la cité, et gardent une force tutélaire au milieu de la décadence des mœurs. Par conséquent les vérifications et les recherches au sujet de l'argent d'Harpale étaient commandées par ces sentiments et ces usages traditionnels, autant que par l'obligation de se mettre en règle à l'égard de la Macédoine. L'État était engagé vis-à-vis de lui-même avant de l'être vis-à-vis du roi. C'est ce dont on se préoccupa sérieusement au début; il n'en fut plus de même au bout de quelques mois, quand la proclamation de Ni-

1. Voyez Démosthène, *Philipp.* III, p. 121 et suiv. ; Eschine, *contre Ctésiph.*, § 258; Dinarque, *contre Aristog.*, §§ 24-26.

canor eut fait céder tout autre sentiment devant la crainte inspirée par Alexandre.

Ce même soin de la dignité publique défendit de paraître obéir avec empressement à un ordre d'Antipater et de Philoxène. Abandonner tout à coup et envoyer à une mort certaine celui que le peuple, à tort ou à raison, venait d'accueillir comme son suppliant, c'était accepter trop facilement la plus odieuse contradiction. Il était plus humain et moins humiliant de réserver le rôle de l'État, sauf à reconnaître la justice des réclamations et à promettre d'y faire droit et de traiter directement avec Alexandre. Ce sont les raisons qui déterminèrent, non-seulement la conduite de Démosthène, mais aussi celle de Phocion, ce partisan déclaré, mais honnête, de la Macédoine, tant elles avaient de force sur l'esprit de tout citoyen attaché à son pays.

On peut même se poser une question. En empêchant l'extradition immédiate d'Harpale, Phocion et Démosthène avaient rendu possible son évasion; n'allèrent-ils pas, comme l'a pensé M. Grote, jusqu'à la prévoir et à la favoriser, afin d'épargner décidément au peuple la honte de livrer son protégé? Quelle que soit la valeur de cette hypothèse, il est à remarquer que Démosthène ne fut pas inquiété sur le moment même au sujet de cette évasion, dont pourtant il était responsable, puisqu'il

avait été chargé de veiller à ce que le prisonnier fût bien gardé. Aucun acte d'accusation ne fut déposé contre lui, et lui-même, comme Hypéride ne manqua pas de le lui reprocher plus tard, il ne fit pas mettre en jugement les gardiens infidèles. Ce fait témoigne de ce qu'était alors le sentiment public. Par l'évasion d'Harpale, Démosthène fut évidemment mis en péril pour l'avenir; mais, pour le moment, les désirs des Athéniens furent plutôt satisfaits que contrariés.

Donc, sur ce point particulier, Démosthène manqua peut-être de clairvoyance, soit pour son pays, soit pour lui-même; mais ce fut sous l'empire d'influences et de considérations qui s'imposaient à lui, les unes par une nécessité presque absolue, les autres au nom des sentiments les plus respectables. Quel est le juge assez impassible pour prononcer un arrêt sévère contre celui qui, sous la menace d'une humiliation qu'il fallait éluder ou subir, a peut-être eu trop de souci de l'honneur de sa patrie? Et d'ailleurs, s'il y eut une faute commise par Démosthène, quelles en furent, après tout, les conséquences? A y regarder de près, c'est lui qui en fut incontestablement la victime, car il prépara ainsi les arguments de ses accusateurs et sa propre sentence de condamnation. Mais la destinée d'Athènes en fut-elle changée? En aucune manière. Rien ne pouvait empêcher Alexandre de

prendre les mesures qu'il croyait nécessaires pour affermir et consacrer définitivement sa domination sur la Grèce. La satisfaction de voir Harpale entre ses mains ou de le savoir entre celles de ses officiers ne l'y eût certainement pas fait renoncer. Le plus grand danger qui, à cette époque, ait menacé Athènes, et en même temps le seul qu'elle pût conjurer, ce fut celui de la vengeance du roi, quand elle fut sollicitée d'embrasser la cause d'Harpale. Si elle s'y laissait entraîner, elle était perdue. Démosthène lui rendit donc le service le plus important qui se pût rendre alors, en contribuant plus que personne, et au prix d'une rupture avec plusieurs membres de son parti, à la sauver de cette témérité. Il voulut qu'avec la prudence se conciliât une certaine dignité; mais peut-être hésitera-t-on davantage à l'en blâmer, en se souvenant des causes qui valurent aux Athéniens, parmi tous les peuples grecs, les égards particuliers d'Alexandre. Si maintenant il n'était pas possible de rester digne sans se mettre en désaccord avec soi-même, si la lutte engagée contre la servitude de plus en plus menaçante était désespérée, si la corruption des mœurs conspirait avec la fatalité des circonstances pour empêcher les Athéniens de marcher dans des routes droites et le front levé, il n'est pas juste de s'en prendre à un seul homme des embarras et des inconséquences que toute oc-

casion peut soulever chez un peuple emporté à la dérive par le flot rapide d'événements qu'il ne conduit pas, au milieu des illusions d'un orgueil qu'entretiennent chez lui, en dépit du présent, la vieille habitude de la liberté et les souvenirs récents de tant de jours glorieux de sa décadence elle-même.

L'examen des périls et des difficultés de cette époque tourne donc en définitive à l'honneur de Démosthène, et l'on reconnaît que sa conduite, à la prendre dans son ensemble, fut celle d'un homme qui aimait son pays et qui savait le servir. C'est une forte présomption en faveur de son innocence; mais ce n'est qu'une présomption. Il se pourrait qu'il eût néanmoins reçu l'or d'Harpale : c'est un fait connu, au moins chez les Grecs, que le patriotisme n'exclut pas la vénalité. Examinons donc, autant que possible, la cause en elle-même.

La culpabilité de Démosthène a été affirmée par l'Aréopage et reconnue par la sentence du tribunal. C'est beaucoup, à ce qu'il semble. Mais qu'on lise le discours de Dinarque et les fragments de celui d'Hypéride : on reconnaît avec une profonde surprise que pas une seule preuve n'a été produite à l'appui de la déclaration de l'Aréopage ni à l'appui de la condamnation. Les accusateurs prévoient les réclamations de Démosthène : pour lui fermer la bouche, il leur suffit de s'écrier : « Le Conseil

l'a dénoncé, ô Athéniens ! qu'est-il besoin de longs discours? » Et cette dénonciation s'est bornée à donner le nom de Démosthène avec le chiffre de la somme qu'il est accusé d'avoir reçue. Ainsi il est posé en principe qu'il n'y a pas de discussion. Démosthène est accusé, donc il est coupable : voilà tout le jugement. Les accusateurs vont jusqu'à prononcer le mot de flagrant délit; mais les explications, les détails, les démonstrations, sont complétement supprimés. On ne trouve à la place que des charges étrangères et des invectives qui s'attaquent à toute la vie de l'accusé, ou plutôt du patient. Quant à la cause elle-même, tout se réduit à rappeler l'autorité immémoriale, tutélaire, inviolable de l'Aréopage, et à triompher de la contradiction où Démosthène tombe en se défendant : n'est-ce pas lui qui a demandé l'enquête du vénérable Conseil, et n'a-t-il pas prononcé lui-même en termes formels sa propre sentence? Ni Hypéride, ni l'orateur pour lequel Dinarque avait composé son discours, ni Stratoclès qui parla auparavant, ni, on peut l'affirmer, aucun des sept autres accusateurs officiels dont les discours nous sont inconnus, ne traita le fond de l'affaire. Une sentence rendue dans de pareilles conditions est nulle aux yeux de la justice moderne : qu'elle nous laisse donc toute liberté de chercher ailleurs la lumière qu'elle nous refuse.

Si Démosthène s'est laissé corrompre, quand et pourquoi a-t-il été corrompu? Voilà deux des questions les plus importantes que le procès, suivant nos idées, aurait dû résoudre; ce sont les premières que nous ayons à examiner. Il est de toute évidence que Démosthènes fut inaccessible à la corruption au-devant de laquelle tant d'autres se précipitaient, d'abord quand il faisait refuser à Harpale l'entrée d'Athènes et ensuite quand il combattait énergiquement ses tentatives. Il n'y a que deux moments auxquels il soit possible de songer : lorsqu'il s'opposa à ce qu'on livrât aux lieutenants d'Alexandre le fugitif, et lorsque celui-ci se sauva de prison. La première hypothèse pourrait présenter quelque vraisemblance. On concevrait à la rigueur qu'Harpale, menacé d'une extradition immédiate, eût acheté son emprisonnement en stipulant une évasion. Mais, pour conclure un pareil marché, il fallait qu'il jugeât lui-même sa situation bien désespérée : il payait un défenseur pour être, non pas ouvertement protégé, mais jeté en prison, il mettait tout son espoir dans une évasion incertaine, et, en attendant, consentait à se priver de son principal moyen d'action, car Démosthène, en demandant l'arrestation d'Harpale, proposa que son argent fût mis sous le séquestre. On peut ajouter qu'au point de vue de l'orateur il y aurait eu une habileté médiocre ou une rare impudence à pro-

voquer, au moment même où il avait tout intérêt à se cacher, une mesure qui devait avoir pour conséquences inévitables des vérifications et des enquêtes. D'ailleurs, à l'époque même du procès, ce n'est pas de ce côté que se dirigèrent les soupçons. Hypéride dit que, « si Démosthène proposa qu'Harpale indiquât lui-même quelle somme il avait apportée en Attique, ce n'était pas assurément par désir d'en connaître le chiffre, mais pour savoir sur quoi il devait fonder ses exigences : » c'est reconnaître clairement qu'avant la scène du théâtre il n'y avait point eu corruption. Avant l'arrestation d'Harpale, qui lui fut reprochée par les patriotes comme l'acte qui avait consommé la ruine définitive de leurs espérances, Démosthène ne fut pas soupçonné. Ce sont la négligence des gardiens du prisonnier et son évasion qui servirent de fondement principal aux accusations.

Or, si au moment de l'arrestation Démosthène n'était pas déjà corrompu, il est certain qu'il ne le fut jamais, car, à partir de ce moment, aucun service ne put lui être payé. Harpale, une fois arrêté, avant comme après son évasion, n'était en état de récompenser personne, puisqu'il était sans argent. Cet argument, indiqué par Thirlwall, a été repris par M. Grote, qui l'a développé avec la rigueur pratique d'un financier. Dès le lendemain de la scène qui eut lieu au théâtre, on dut, d'après les

termes du décret rendu sur la proposition de Démosthène, transporter la somme trouvée chez Harpale dans le lieu le plus sûr d'Athènes, à l'Acropole, où elle fut remise entre les mains de gardiens officiels. Ce n'est pas là qu'aucune soustraction put avoir lieu. Ce fut donc pendant le transport? En vérité, c'est mettre Démosthène au rang des voleurs de profession. Examinons cependant. Il s'agissait de compter et de transporter sur le rocher de l'Acropole une somme de près de deux millions de nos francs, non pas en billets, mais en monnaies diverses, grecques et asiatiques. Le détail de ces deux opérations, longues et compliquées, fut confié sans aucun doute aux employés du trésor et exécuté, suivant les habitudes athéniennes, avec le plus grand soin. Démosthène, chargé d'une surveillance générale, ne fit rien par lui-même, et ne put rien soustraire franduleusement sans la connivence ou la complicité d'un certain nombre de personnes, fait dont il n'existe aucune trace.

Dans tous les cas, il semble hors de doute qu'il ne reçut aucun présent d'Harpale. Cependant on ne peut affirmer avec une entière certitude que les vingt talents qui lui furent attribués par l'acte d'accusation n'aient pas été détournés par lui ou avec son consentement. Le biographe des Dix orateurs, dont le témoignage sur toute cette affaire paraît

assez digne de confiance, dit que Démosthène fut accusé « pour n'avoir pas dénoncé la négligence des gardiens d'Harpale, ni publié le chiffre de l'argent recouvré. » Ces dernières paroles peuvent s'entendre de deux façons. Ou bien, comme l'ont compris MM. Grote et Schæfer, elles signifient que l'orateur tarda à faire au peuple son rapport sur le travail des vérificateurs qui avaient compté l'argent saisi, ou bien elles veulent dire que ce rapport fut accusé d'inexactitude, comme n'ayant pas tenu compte d'une partie de la somme. Ce qui pourrait donner plus de valeur à ce dernier sens, ce sont certaines imputations que contient le discours d'Hypéride. Il semble qu'il y soit reproché à Démosthène, dans une phrase mutilée il est vrai [1], d'avoir passé sous silence une somme de vingt talents ; et surtout il y est fait ailleurs mention des bruits répandus par Cnosion et d'autres amis de l'accusé, qui prétendaient que ces vingt talents, pris à la vérité de l'argent d'Harpale, avaient été prêtés par lui pour les fonds *théoriques* [2], et qu'on allait le forcer de divulguer une espèce de secret d'État. Quelle était la portée de cette allégation ? Démosthène s'était-il en effet entendu avec quelque

1. Fr. 101, c. ed. C. Muller.
2. Fonds destinés aux frais des représentations publiques et des distributions d'argent qui se faisaient au peuple en ces occasions.

administrateur des finances pour combler par cet expédient un déficit? La pénurie du trésor public à cette époque et l'importance particulière que le peuple attachait aux fonds théoriques, qui étaient en matière de finances sa première préoccupation, donneraient à cette explication un certain degré de vraisemblance. C'est un point dont il ne semble guère possible aujourd'hui de dissiper l'obscurité.

Ce chiffre de vingt talents énoncé par l'Aréopage et qui paraît avoir circulé auparavant dans le public, est le seul fond solide de l'anecdote qu'on lit dans Plutarque. Elle est connue de tout le monde. Le regard de convoitise jeté par Démosthène sur la vaste et magnifique coupe qu'il voit chez Harpale, le jeu de mots de celui-ci sur le poids du précieux objet qu'il évalue par une promesse déguisée à vingt talents, cette somme de plus de cent mille francs de notre monnaie mise dans la coupe et transportée pendant la nuit chez l'orateur, le second jeu de mots, plus connu que le premier, sur l'*esquinancie* et l'*argyrancie*, et la scène de l'assemblée où Démosthène garde un silence si lucratif : tous ces traits sont populaires, grâce à celui qui s'en est fait le crédule narrateur. Prise en partie au sérieux par A. G. Becker, acceptée par le sceptique Droysen, cette fable a été réduite à sa juste valeur par Eysell et par les critiques qui l'ont suivi. Ils en ont montré les variantes et les lam-

beaux dans d'autres anecdotes attribuées tantôt à Démosthène, tantôt à Démade, et toutes fondées sur le thème commun de la vénalité des orateurs ; ils ont fait remarquer que, si ce récit était vrai, il serait inexplicable qu'il n'y soit pas fait la moindre allusion dans le discours de Dinarque, dont les doutes de Westermann n'ont pas sérieusement ébranlé l'authenticité. Cet argument est sans réplique. Il n'y a donc là qu'un exemple des libertés de l'imagination grecque, et de la facilité avec laquelle les contes les plus invraisemblables sont accueillis par la malignité ou l'indifférence et font leur chemin à travers les siècles.

Si l'on doit se fonder sur des anecdotes, il en est une que l'on aurait quelque droit d'invoquer en faveur de Démosthène. Pausanias raconte[1] que Philoxène, s'étant emparé de l'esclave qui avait été le ministre des générosités d'Harpale, le mit à la torture ; que, d'après ses révélations, il envoya aux Athéniens une liste de ceux qui s'étaient laissé corrompre, et que le nom de Démosthène ne s'y trouvait pas. L'amiral macédonien était cependant son ennemi. Il y a un certain rapport entre cette tradition et le renseignement plus certain que nous trouvons dans le discours de Dinarque. Nous y voyons qu'on avait envoyé à Alexandre les es-

1. II, XXXIII, 4.

claves d'Harpale, et qu'à l'époque du procès on ignorait encore les résultats de l'interrogatoire auquel ils avaient dû être soumis. Peut-être Philoxène ou ses émissaires, présents au moment de l'arrestation d'Harpale, s'étaient-ils chargés de les emmener d'Athènes en Asie, et c'est ainsi que son nom se serait trouvé mêlé à ce récit anecdotique. Quoi qu'il en soit, si des révélations furent communiquées aux Athéniens, quand elles arrivèrent, contrairement à l'opinion d'Eysell qui s'autorise à tort du témoignage de Dinarque, Démosthène était déjà condamné.

Voilà à peu près tout ce qu'il nous paraît possible de tirer de l'examen des témoignages, des traditions et, ce qui est plus important, des discours de Dinarque et d'Hypéride. Si la culpabilité de Démosthène ne peut être niée d'une manière absolue sur tous les points, elle doit être au moins considérablement réduite. Sur la question principale, son innocence nous paraît ressortir avec une évidence éclatante : il ne fut pas corrompu par Harpale. Cette conclusion dément l'opinion dont il fut souvent victime, l'acte d'accusation, la sentence des juges et, ce qui en fut, comme on a pu le voir, l'unique fondement, le rapport de l'Aréopage. Quelle était donc la valeur de ce rapport ?

Bien que les procédés juridiques dont on usa à l'égard de Démosthène confondent toutes nos idées

de justice, il faut reconnaître tout d'abord qu'on ne fit rien d'irrégulier contre lui ni contre les autres accusés, qui furent de même jugés sans aucune production de preuves. Tel devait être, d'après l'esprit même de la constitution, le résultat d'une enquête de l'Aréopage. Décider souverainement et sans explication s'il y avait ou non lieu à poursuivre des citoyens, et imposer sa décision au tribunal comme la plus incontestable de toutes les preuves, voilà quel était son droit. Pour comprendre des attributions aussi exorbitantes, il faut se représenter quelles étaient les lacunes et les nécessités de la constitution athénienne : l'absence de magistratures constantes et régulières, armées de puissants moyens d'enquête, à laquelle ne suppléait qu'imparfaitement le devoir de surveillance réciproque imposé à tous les citoyens; le besoin reconnu par le législateur de protéger son œuvre contre elle-même, de réprimer les excès de la liberté et les efforts de l'ambition individuelle par le recours énergique à des mesures extraordinaires. C'est ainsi que l'Aréopage avait été institué pour être le gardien suprême de la société civile et de la société politique. Quand il s'élevait quelque affaire grave et mystérieuse qui alarmait la conscience publique et troublait la sécurité de l'Etat, on provoquait particulièrement l'intervention du conseil vénéré. En pareil cas, s'adresser à lui, c'é-

tait reconnaître l'impuissance des moyens ordinaires, suspendre, pour ainsi dire, le cours incertain de la justice humaine. « Les aréopagites, dit Eschine [1], ne soumettent point leur vote à l'influence de la parole, ni même à celle des témoignages; ils jugent d'après ce qu'ils savent eux-mêmes et ce qu'ils ont trouvé par leurs propres recherches. » Ils ne sont enchaînés par rien. Les pouvoirs conférés aux juges de notre Cour de cassation, interprètes en dernier ressort du sens de la législation, n'ont quelque rapport qu'avec une partie des attributions de l'Aréopage; car l'institution du tribunal athénien est à la fois civile, politique et religieuse, et il semble emprunter à ce dernier caractère des lumières surnaturelles; il lui doit la vénération dont il est l'objet. Il procède mystérieusement, comme plus tard les cours vehmiques de l'Allemagne, ou plutôt comme le conseil des Dix, si redoutable à l'aristocratie jalouse dont il assurait la domination. Comme le tribunal vénitien, il rend ses arrêts en vertu de sa seule autorité, sans y joindre ces exposés de motifs dont ne se dispensent même pas ceux que la foi moderne honore comme les organes directs de la volonté de Dieu et comme les arbitres inspirés des questions de dogme. Il a de plus que le conseil se-

1. *Discours contre Timarque*, p. 13 d'Estienne.

cret de la république de Venise et en général que les comités de salut public, l'infaillibilité. Infaillible et irresponsable, voilà des mots incompatibles, on serait tenté de le croire, avec la liberté et les défiances républicaines, et que consacrait cependant la démocratie d'Athènes par une de ces contradictions hardies qui paraissent avoir été nécessaires à l'existence même des plus célèbres républiques. Une institution comme celle de l'Aréopage ne pouvait avoir d'analogue exact dans les sociétés modernes. Elle naquit à Athènes, non de la pensée d'un législateur, malgré tout ce que fit Solon pour en affermir et en perpétuer la puissance, ni des calculs d'un parti, malgré les liens étroits qui la rattachèrent primitivement à l'aristocratie, mais de l'antique et naturelle union du patriotisme et de la religion nationale. De là vinrent la persistance de son autorité et ses retours de puissance, malgré les empiétements de la démagogie et les atteintes inévitables de la décadence générale.

Le soin même que Dinarque met à rappeler les droits antiques et sacrés de l'Aréopage, et à établir que son crédit n'a pu être ébranlé ni par quelques acquittements obtenus de la pitié d'un tribunal ni par la flétrissure de quelques-uns de ses membres, prouve sans doute le déclin de sa majesté et de sa puissance. Mais on voit aussi dans le discours de cet orateur, comme dans les autres témoignages

contemporains, que, si en fait il avait perdu de son indépendance et n'exerçait quelquefois qu'une influence illusoire, il gardait en principe des droits incontestés et conservait encore dans un grand nombre de cas un pouvoir considérable.

Lors donc que l'Aréopage, à la suite d'une enquête et d'une délibération secrètes, avait prononcé qu'un acte était imputable à un citoyen, la question qui se débattait devant les tribunaux ordinaires, saisis de la mise en accusation, se réduisait à savoir s'il y aurait condamnation ou acquittement et quelle serait la peine infligée. Le nombre considérable des juges convoqués, celui des accusateurs officiels, tout cet appareil déployé avait pour objet, non pas d'environner de plus de garanties et de plus d'éclat la découverte de la vérité, qui était supposée connue et au-dessus de toute discussion, mais de rendre hommage à l'autorité des aréopagites et de donner solennellement à leur déclaration son efficacité. Ainsi se trouvaient constitués ces procès singuliers où l'accusé, entouré de toutes les formes de la justice, n'avait à réfuter aucune démonstration de son crime et ne pouvait plaider avec quelque chance de succès que les circonstances atténuantes, où il ne s'agissait pas pour lui de convaincre les juges, mais de les fléchir.

De ces diverses observations ressortent des con-

clusions importantes. L'Aréopage, une fois chargé d'une enquête, quels que fussent ses embarras et ses doutes, ne pouvait guère se dispenser de désigner des coupables. L'attente publique, la gravité des circonstances, le soin de sa propre autorité lui en faisaient une obligation. D'un autre côté, le secret des délibérations était en soi-même plus favorable aux abus qu'au respect de la vérité ; et les abus tendirent à se multiplier à mesure que s'affaiblirent l'empire de la religion et l'énergie des sentiments patriotiques. Tous les archontes que le vénérable Conseil admettait dans son sein à leur sortie de charge, n'étaient pas des modèles de vertu, et n'abjuraient pas en y entrant leurs passions particulières ni les engagements de parti. L'austère et sainte institution ne put éternellement purifier tous les éléments humains qui venaient chaque année remplir les places vides et entretenir son existence. Enfin, provoquée par un besoin de l'opinion publique, une enquête de l'Aréopage n'était affranchie de toute entrave que pour y mieux répondre. Au fond, elle restait soumise à l'influence des préoccupations extérieures, ne pouvait se prolonger sans en suivre les mouvements, en subir la tyrannie, et le plus souvent la sentence, à laquelle elle aboutissait, en devait être la fidèle expression. Ainsi cette indépendance apparente de l'Aréopage était dans la réalité singulièrement restreinte; à ce

point qu'on se demande s'il pouvait, quand même il l'aurait voulu, sauver un innocent contre lequel s'étaient déclarées les circonstances. Son témoignage perd donc pour nous ce caractère de certitude incontestable dont l'avaient revêtu chez les Athéniens la foi traditionnelle et l'intérêt politique, et se trouve aujourd'hui réduit à la valeur d'une présomption, d'autant plus faible que nous avons moins de confiance dans les mœurs de l'époque, et qu'elle se refuse à une analyse exacte des éléments dont elle est formée.

Quand Démosthène fit sa proposition d'enquête, il n'ignorait ni les droits ni la faiblesse de l'Aréopage; il savait à quel danger il s'exposait lui même. Pourquoi alors s'y exposa-t-il? — Il ne put faire autrement. Une enquête était impérieusement exigée par la situation; un premier décret avait déjà décidé qu'il y en aurait une. Si l'on ne voulait pas qu'elle fût une source de procès particuliers, de violences et de réclamations pareilles à celles qui avaient autrefois éclaté dans l'affaire des Hermès, qu'elle aggravât les troubles de la ville au lieu de les calmer, il fallait la confier à l'Aréopage. Au point de vue particulier de Démosthène, désigné le premier aux soupçons publics et en butte à des attaques passionnées, que devait-il faire? Devenir spectateur muet et passif des événements, se retirer tout à coup de la scène où il venait de jouer

le principal rôle? Non, assurément; il se serait couvert de confusion, sans diminuer son propre péril. Il devait rester et lutter en face. C'est ce qu'il fit, et, pour commencer, il jeta le défi à ses adversaires, en se condamnant d'avance à la peine de mort, s'il était dénoncé par le rapport de l'Aréopage.

On a vu ses efforts pour éviter cette dénonciation, pour multiplier les preuves de zèle, convaincre les Athéniens de la nécessité de ses services. Ses fréquentes apparitions à la tribune, sa mission à Olympie, les dénonciations et les accusations dont il prit lui-même l'initiative pour signaler les périls de l'État, ne peuvent pas être prises uniquement pour les marques d'un dévouement actif à la chose publique : ce furent aussi des actes de la lutte qu'il soutint pour son propre compte, lutte énergique et violente, surtout vers la fin, où il blessait en se débattant, dût-il en coûter la fortune ou la vie à quelques malheureux. Les circonstances et la coalition de ses ennemis furent plus fortes que lui. Il tomba. Pressé par l'impatience du peuple, cédant aux sollicitations de citoyens dont les noms nous ont été conservés par un des narrateurs indifférents de cette affaire, l'Aréopage se décida à nommer la victime qui lui était fatalement désignée. Il mit Démosthène en tête de sa première liste de dénonciations, et, se bornant à quelques

considérants généraux sur les dangers que faisait courir à la cité la vénalité des orateurs, il le livra à la justice d'un tribunal. Parmi les dix accusateurs officiels choisis pour réclamer la punition, on cite, avec Hypéride et Stratoclès, qui marquent l'union du parti patriotique et du parti macédonien, Ménésæchme, Pythéas, Himéræos, Patrocle. C'étaient ceux mêmes qui, dit-on, avaient déterminé par leurs démarches la décision de l'Aréopage. Démosthène, au contraire de Démade, accusé en même temps que lui, et qui fit défaut, eut le courage de se présenter devant les juges. On peut s'en étonner. Le fait a été nié par Ideler, sur la foi de témoignages antiques. Mais la lecture des plaidoyers de Dinarque et d'Hypéride ne permet pas de le révoquer en doute.

Une fois devant le tribunal, Démosthène entendit ce que d'avance il était sûr d'entendre : des injures, des diatribes contre toute sa vie publique et privée, des déclamations; Démosthène le traître, l'efféminé, le fuyard, le déserteur; Démosthène l'ennemi des jeunes gens, le buveur d'eau à l'éloquence vénale. Puis venaient les vieux souvenirs de ses querelles et de ses procès avec ses tuteurs, avec son neveu Démomèle, avec Aristarque, avec Midias, de toutes les occasions où on l'accusait d'avoir trafiqué de sa parole aux dépens des particuliers et de l'État; et la tirade pathétique sur la ruine de

Thèbes, et l'exécration solennelle lancée contre ce maudit de la fortune et des dieux, ici d'autant plus à sa place qu'il s'agissait d'une décision de l'Aréopage. Il y avait plus de vingt ans que ces accusations et ces invectives avaient commencé à retentir aux oreilles des Athéniens. La satiété et le dégoût auraient dû, ce semble, en amortir chez eux l'effet. Mais non; ils trouvaient toujours un charme nouveau dans l'humiliation de leurs grands hommes. L'égalité des mœurs démocratiques prenait ainsi sa revanche contre le génie. Elle ne fit pas grâce à Démosthène de cette espèce d'exécution prolongée sans interruption par l'office de dix accusateurs publics; et, quand il eut été condamné, elle n'adoucit en rien pour lui le régime de la prison, trop dur pour la constitution délicate du grand orateur.

La condamnation de Démosthène était d'autant plus inévitable qu'il fut jugé le premier. Cette satisfaction qu'il fallait donner à l'opinion publique et surtout au mécontentement de la Macédoine devenait illusoire, si le premier accusé était absous : c'était donner de l'espoir à tous ceux qui se sentaient menacés d'accusations pareilles, et s'exposer, de la part d'Alexandre, à une interprétation défavorable des dispositions du peuple athénien. Aussi les accusateurs eurent-ils bien soin d'insister sur cette considération en même temps que sur le danger de la colère du roi. Les listes de dénonciations

que publia successivement l'Aréopage amenèrent un assez grand nombre de condamnations. Nous ne savons pas au juste si tous les accusés furent condamnés, ni quand les dénonciations s'arrêtèrent. Peut-être laissa-t-on s'éteindre sans bruit cette affaire commencée avec tant de fracas, quand les hommes les plus compromis et les plus en vue eurent été frappés par le tribunal. C'était poursuivre, on le savait bien, un but impossible à atteindre, que d'annoncer la prétention de retrouver tout l'argent qui avait servi aux largesses intéressées d'Harpale; et d'ailleurs la mort d'Alexandre ne tarda pas à donner un autre cours aux préoccupations publiques. Un fait curieux et qui montre bien à quel point la justice était alors primée par la politique, c'est l'inconséquence volontaire de la conduite que l'on tint à l'égard de Démade. Il fut désigné en même temps que Démosthène par les premières déclarations de l'Aréopage. Après ses aveux publics et ses professions de foi éhontées, il eût été scandaleux qu'il parût oublié. Il fut même condamné, et sans doute à une amende considérable, car il était accusé d'avoir eu pour sa part six mille statères d'or, et la loi, qu'on n'appliquait pas, il est vrai, dans toute sa rigueur, fixait la peine, dans les procès de corruption, au décuple de la somme reçue. Mais sa tranquillité n'en fut nullement troublée. Il ne se donna pas la peine de comparaître devant le

tribunal. Sa statue de bronze qui se dressait sur l'agora, la nourriture au Prytanée qu'il partageait avec les descendants d'Harmodius et d'Aristogiton, servirent à un mouvement oratoire d'un accusateur de Démosthène, puis n'en continuèrent pas moins d'attester la reconnaissance du peuple pour ce précieux intercesseur auprès des Macédoniens. Enfin, malgré son amende, qu'on se figure difficilement qu'il ait payée, on le retrouve quelques mois après à la tribune du Pnyx prononçant, au milieu de l'effervescence causée par la nouvelle de la mort d'Alexandre, sa fameuse phrase : « Athéniens, Alexandre n'est pas mort, car le monde serait rempli de l'odeur de son cadavre. »

Démade fut condamné pour la forme, Démosthène le fut par raison d'État ; et, à l'époque où l'on était, la condamnation ne fut infamante ni pour le premier, qu'aucune flétrissure ne pouvait plus atteindre, ni pour le second, dont le retour, moins de deux ans après, était fêté par l'enthousiasme populaire. La condamnation de Philoclès, celui qui, avec Démosthène, était le plus compromis par les circonstances, paraît aussi avoir eu un caractère politique. Ce que le discours même de son accusateur [1] nous apprend sur sa fortune, sur son indépendance, sur les nombreuses preuves de considé-

1. Ce discours avait été composé par Dinarque. C'est un des trois que nous possédons de cet orateur.

ration qui lui avaient été données pendant toute sa vie antérieure, nous fait douter qu'il ait été coupable.

Tel fut le dernier procès de Démosthène. Beaucoup d'autres dans le cours de sa carrière lui avaient été intentés. Les procès étaient une nécessité de la vie politique. Aristophon d'Azénia, qui appartenait à la génération précédente, se vantait d'avoir échappé à soixante-quinze accusations. Démosthène était resté loin de ce chiffre ; cependant le seul Aristogiton, un des plus décriés parmi les partisans de la Macédoine, l'avait accusé sept fois. Des procès lui avaient été suscités par des haines particulières, par exemple par celle de Midias, qui, dès 350, l'avait fait accuser comme déserteur par Euctémon ; des fonctions publiques, comme celle d'intendant des vivres qu'il remplissait à l'époque de la grande disette, peu d'années avant l'arrivée d'Harpale, lui avaient attiré des accusations à l'occasion des redditions de comptes ; mais surtout ses actes politiques avaient été souvent attaqués devant les tribunaux. Ce dernier genre d'attaques ne lui avait fourni que des occasions de triomphe. Soit que les coups fussent franchement dirigés contre lui, comme au moment de sa loi sur les contributions maritimes ou immédiatement après la bataille de Chéronée, soit que l'on contestât à ses amis le droit de lui décerner des couronnes pour sa con-

duite dans les dernières luttes soutenues contre Philippe, le peuple lui avait accordé une protection éclatante, consacrant du même coup par sa sentence le patriotisme de l'accusé et la noblesse des efforts dont il avait été le principal promoteur. Mais il ne pouvait en être de même dans l'affaire d'Harpale. A cette affaire n'était liée aucune grande cause qui parût attaquée dans la personne de l'orateur et que l'honneur du peuple fût engagé à défendre. C'était un conflit d'intérêts vulgaires, une complication de désirs avortés , de demi-résolutions, de craintes et d'humiliations, nullement propre à faire ressortir la grandeur d'un caractère ni à provoquer un élan de la conscience publique. Ce procès fut un des signes les plus attristants de la déchéance d'Athènes.

Cette accusation de vénalité, sous laquelle Démosthène parut alors succomber, lui avait été adressée bien des fois par ses ennemis, non pas en particulier dans des procès de corruption, mais en général dans les débats juridiques qu'ils avaient avec lui. A Athènes, il n'y avait de cause bien plaidée contre un orateur que s'il était déshonoré du coup. Quel fondement pouvait donc avoir cette imputation si fréquemment reproduite, et par suite, que faut-il penser de celui qu'elle attaquait? La question serait longue à examiner en détail; aussi nous bornerons-nous à une remarque générale.

Mais d'abord, il faut peut-être mettre à part ce qui se rapporte à la conduite de Démosthène lors de la révolte et de la ruine de Thèbes. On l'accusa de s'être approprié une partie considérable d'une somme de trois cents talents que Darius le Jeune lui avait fait remettre pour exciter cette révolte, et d'en avoir empêché le succès par son avarice. C'est ce que signifie ce mot l'*or du Grand Roi*, répété à l'envi par Hypéride, Dinarque et Eschine. C'est un point obscur, au sujet duquel on pourrait rappeler qu'une enquête confiée à l'Aréopage n'aboutit pas, et que l'éloquence d'Eschine, sous l'impression plus récente d'une catastrophe qui avait ému toute la Grèce, ne fut pas assez convaincante pour déterminer la condamnation de son ennemi. Réservons-le cependant. Sur tout le reste, on ne peut s'empêcher de faire une réflexion, c'est que cette même accusation de vénalité fut attachée, par les adversaires de Démosthène, à tous les actes par lesquels il servit le plus efficacement son pays : la réforme de la triérarchie, la confédération Eubéenne, l'appui obtenu par les Amphissiens et, au même moment, la dénonciation des projets de Philippe, l'alliance thébaine. Il est vraiment difficile de croire que de simples calculs de cupidité se soient trouvés si constamment d'accord avec les vrais intérêts et l'honneur d'Athènes. La plupart de ceux qui ont étudié de près la vie de Démos-

thène, sans doute frappés de cette contradiction, ont mieux aimé s'en tenir à reconnaître chez lui un dévouement remarquablement fidèle et éclairé, que de tout expliquer quand même par cette accusation banale de corruption à laquelle tous les pas d'un orateur athénien étaient exposés. Niebuhr [1], qui n'a pas chez nous la réputation de crédulité, proclame énergiquement la noblesse du caractère de Démosthène, et, précisément à propos de l'affaire d'Harpale, traite de fables et de calomnies toutes les allégations injurieuses pour son honneur. Droysen tourne en ridicule la confiance de Niebuhr, et fait de Démosthène à soixante ans un vieillard cupide et usé d'esprit : il tombe dans des erreurs et des invraisemblances que relèvent sans peine Eysell, Thirwall, Grote, Schæfer, le dernier et consciencieux biographe de l'orateur. Le plus sûr est de croire tout simplement à l'honnêteté de Démosthène dans la suite et l'ensemble de sa conduite politique, et de se résigner à voir dans la sincérité de son patriotisme le premier principe de son éloquence. Ce qui fait son caractère distinctif et sa grandeur parmi ses émules, c'est, suivant la remarque de Panætius, qu'il soutient mieux que les autres la cause de l'honneur et du bien. Ne serait-il en cela que le plus habile des déclama-

1. *Kl. Schriften*, I, 481.

teurs? Mais cette habileté de déclamation est absolument impossible; cette puissance d'hypocrisie est au-dessus des forces humaines : non, la plus merveilleuse éloquence qui ait existé n'a pas été puisée à cette source impure.

Croyons donc que Démosthène fut un grand citoyen. Sommes-nous obligés pour cela d'affirmer son intégrité absolue? Cette conséquence n'est nullement nécessaire; l'expérience a prouvé qu'on peut être sincèrement dévoué à son pays et même à sa foi politique, sans rester inaccessible à toute espèce de tentation. Il se peut que Mirabeau ait été acheté, et cependant je ne crois pas à sa trahison [1]. Mais restons dans l'antiquité. Démosthène n'a pas laissé une réputation aussi pure que ses deux contemporains Lycurgue et Phocion. Sans doute on l'a beaucoup calomnié. La calomnie était une arme ordinaire dans les luttes politiques, et il fut d'autant plus exposé à ses coups, que la méchanceté des protecteurs naturels de sa jeunesse l'avait laissé de bonne heure sans défense, et que l'âpreté de son caractère lui suscitait d'ardentes inimitiés. Cependant, sans discuter en particulier chacune des allégations dont il eut à souffrir, et

1. Voyez sur cette question plusieurs pages remarquables, publiées par M. Désiré Nisard, dans ses *Études de critique littéraire*, et la correspondance entre Mirabeau et le comte de La Marck, publiée par M. de Bacourt.

dont aucune d'ailleurs ne se prête autant à la discussion que celle qui se rattache à l'affaire d'Harpale, on en vient assez naturellement à se poser une question dont la réponse est forcée : Démosthène vivait en homme riche ; quelle était donc la source de sa fortune? Les restes de son patrimoine, arrachés à l'avidité de ses tuteurs, diminués encore par la charge de la triérarchie qu'ils firent peser sur lui avant le temps, ne purent suffire ni aux exigences d'une vie luxueuse ni à toutes ces générosités par lesquelles il dut, comme la plupart de ses rivaux, acheter la bienveillance du peuple. Nous savons que, surtout pendant la première partie de sa carrière, il fit ce commerce de plaidoyers que toléraient les mœurs athéniennes. Mais cela ne suffit pas encore. Il faut bien admettre que Démosthène fut plus d'une fois le patron rétribué d'intérêts considérables, soit dans la ville, soit surtout à l'étranger.

Ne nous faisons pas un idéal de vertu en dehors de la nécessité des faits. Le portrait qu'Eschine, dans son accusation contre Démosthène, traçait du parfait orateur, n'était qu'une abstraction brillante, conforme, il est vrai, à l'esprit de la constitution, mais bonne à reléguer parmi les merveilles de l'âge d'or. Prenons les choses comme elles étaient faites en réalité par une force presque irrésistible. Il y avait alors à Athènes disproportion

entre le rôle d'un homme d'État considérable et ses ressources légitimes ; il y avait pour lui contradiction entre les obligations de la vie publique et les devoirs de la morale privée. Pour ne parler que de la politique extérieure, elle n'était ni éclairée par des missions permanentes, ni dirigée par un sénat comme celui de Rome, ou par des ministres comme dans les États modernes. Le législateur semblait avoir compté sur l'initiative individuelle : le premier venu pouvait prétendre à remplir une part de ces offices inoccupés; et, naturellement, ils revenaient surtout aux principaux orateurs qui faisaient profession de conseiller le peuple. De là pour eux la nécessité d'être au courant de tout, d'entretenir au dehors des relations particulières, d'y avoir des créatures et des affidés, d'être mêlés à des transactions secrètes. En même temps, il leur fallait au dedans entretenir leur crédit en multipliant les dons volontaires et les sacrifices les plus onéreux. Ils étaient des personnages dans l'État; et, comme cette haute position n'était pas prévue par la constitution ni rétribuée par le peuple, qu'elle était le prix du mérite et non de la fortune acquise, ils avaient à la soutenir par leur industrie personnelle. Il résultait de tout cela que leur vie se partageait, pour ainsi dire, entre deux politiques : par l'une, ils faisaient les affaires du pays ; par l'autre, ils faisaient les leurs, et souvent

ils étaient d'autant plus capables de faire les affaires du pays que les leurs avaient été mieux faites.

Il est facile de voir combien d'abus de détail devaient sortir de cet énorme abus, presque établi en principe, qui permettait à des citoyens de chercher les occasions et la récompense de leurs services en dehors de la cité et de l'ordre moral. L'opinion publique faisait expier ces abus aux orateurs par l'état perpétuel de suscipion où elle les maintenait presque tous. Ils étaient constamment sous le coup de l'accusation de vénalité, et une inquiétude continuelle était la rançon de leur influence et de leur gloire.

Il faut donc se représenter Démosthène dans toute la grandeur et dans toute la misère de son rôle. Il était à lui seul comme un centre d'activité, dont les efforts se faisaient sentir également dans la ville, dans toute la Grèce et chez les nations étrangères. Il présidait aux destinées de son pays, il avait pour clients les rois du Bosphore, pour correspondants particuliers les chefs de parti dans les villes grecques, les satrapes de l'Asie Mineure et le Grand Roi. Mais il était obligé de patronner devant le peuple des intrigants, d'employer des agents indignes, de former association avec des misérables comme ce Callias, dont le nom, autrefois stigmatisé par Eschine, lui était encore jeté

comme un affront par Hypéride. Enfin il accepta des salaires, et ses mains ne restèrent point pures de l'or étranger. Néanmoins, et c'est ce qui le relève bien au-dessus de la troupe vulgaire des orateurs à gages, il garda une politique indépendante, et ne se laissa jamais entraîner à soutenir un avis qui lui parût contraire à l'intérêt ou à l'honneur d'Athènes. C'est ainsi que son patriotisme resta constamment ardent et sincère, bien qu'il soit prudent d'admettre que plus d'une fois il s'en fit payer les actes par des particuliers, par des villes grecques ou par le Grand Roi. Conciliation étrange entre des sentiments opposés ; patriotisme imparfait, plus prêt au sacrifice de la vie qu'à celui de la fortune, que notre moralité réprouverait plus sévèrement, s'il nous était possible un seul instant d'oublier ses puissants et tragiques effets, et si nous ne voyions que la faute était d'abord imputable à la société athénienne.

Du reste, si Démosthène ne fut point exempt du mal commun, il s'en fallut de beaucoup qu'il le portât pour sa part jusqu'au scandale. Il fut bien différent, non-seulement de l'impudent Démade, mais aussi du prodigue et voluptueux Hypéride. Les exagérations de ses ennemis sont flagrantes. Un d'eux lui reproche sa mollesse et son luxe : « Il mène une vie délicate au milieu des maux publics ; il descend en litière la route du Pirée, pour insul-

ter aux privations des pauvres[1]. » Pures flatteries à l'adresse des mauvaises passions d'un tribunal démocratique ; car bientôt après[2] le même accusateur constate que la fortune appréciable de Démosthène *se réduit à rien*, ce sont ses propres expressions : deux maisons, l'une dans la ville et l'autre au Pirée. Ce qui ne l'empêche pas d'évaluer à cent cinquante talents les sommes reçues du roi de Perse et d'Alexandre. Hypéride y ajoute soixante talents gagnés avec des décrets de proxénie. Et au moment même où tout cet or s'accumule dans leurs supputations, l'accusé n'a pas de quoi payer son amende sous la menace de la prison ! Ce sont les dignes arguments d'un procès sur lequel on peut hardiment conclure que, s'il est un cas où l'innocence de Démosthène nous soit démontrée, c'est précisément le seul où il ait été frappé par la sentence des juges.

En réalité, la passion dominante de Démosthène fut la passion politique. Par sa force elle le préserva d'excès auxquels se laissèrent aller ceux qui étaient plus sensibles à d'autres séductions. Mais, d'un autre côté, elle le réduisit à l'emploi de moyens, sans lesquels son ambition ne pouvait se satisfaire, ni peut-être Athènes être gouvernée. Il se livra tout entier aux affaires publiques ; or il ne

1. Dinarque, *Disc. contre Démost.*, p. 94.
2. *Ibid.*, p. 99.

pouvait y faire deux parts : l'une simple, franche, pure; l'autre pleine de complications, de compromis, de misères. Il fallait tout accepter à la fois, si l'on voulait agir avec intelligence et efficacité, et se consoler, si l'on pouvait, de l'indignité des moyens par la noblesse du but. Quand on s'engage dans la mêlée, il faut bien prendre son parti de la poussière et du sang. On cite Lycurgue et Phocion comme des exemples d'une probité supérieure : est-il sûr qu'ils aient eu au même degré l'intelligence de leur époque, et qu'ils aient été d'aussi grands citoyens? Si cette intelligence de son pays et de son temps avait été moins grande chez Démosthène, il aurait offert moins de prise aux attaques de ses ennemis, et en particulier dans l'affaire d'Harpale il n'aurait pas été sacrifié. Dans ces années de dissolution et de crise, pendant lesquelles Athènes disputa aux Macédoniens les restes de son indépendance, sa politique dut varier au gré de circonstances dont elle n'était pas maîtresse. Celui qui voulait la bien conseiller et qui se donnait vraiment à elle, devait suivre d'un œil clairvoyant et attentif les vicissitudes le plus souvent menaçantes des événements et y conformer son langage : il était condamné à des variations que la malveillance pouvait interpréter contre lui. Dans l'affaire d'Harpale, il y eut deux hommes qui furent à l'abri des soupçons : Phocion et Hypéride (une

épigramme de la comédie contre ce dernier n'eut aucune conséquence sérieuse). Pourtant leurs causes ne pouvaient se confondre, car ils étaient aux deux points extrêmes de la politique athénienne. Mais c'est cela même qui les protégea : partisans obstinés et quand même, celui-ci de la lutte, celui-là de la soumission, ils défiaient la médisance. Chacun de ces deux rôles était simple à garder et propre à faire valoir le caractère. Mais Démosthène qui ne put prendre aucun des deux, qui ne voulut ni sacrifier tout d'un coup la dignité de son pays, ni le précipiter dans des entreprises insensées, qui, dans ce combat inégal contre les événements, ne recula que pas à pas et aima mieux cependant prendre la responsabilité des concessions que de rester spectateur impassible d'une ruine imminente, il fut facile à ses adversaires de mettre en opposition ses paroles du jour avec ses paroles de la veille, et d'expliquer dans le sens de leur haine cette apparente contradiction. Plus aveugle ou plus égoïste, il eût exposé à de moindres périls sa fortune, sa vie et même son honneur. Après sa condamnation, il déplorait, raconte-t-on, la destinée des hommes d'État athéniens et se repentait de son dévouement. Il avait tort ; car rien, pour son âme noble et passionnée, n'eût égalé les âpres jouissances qu'il goûta dans sa carrière oratoire ; et, parmi tous ces hommes éloquents ou coura-

geux, Hypéride, Phocion, Démade, que ne devait pas d'ailleurs épargner davantage la rigueur de ces temps, c'est lui qui, en dépit de quelques nuages, garde pour la postérité le nom le plus brillant et dont la vie politique et l'éloquence obtiennent le plus pleinement notre sympathique admiration.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

L'atticisme dans Lysias. 1
Hypéride, sa vie et ses discours 85
Notes. 171
Hypéride, son discours funèbre 181
Démosthène dans l'affaire d'Harpale. 235

Coulommiers. — Typ. Paul BRODARD et Cie.

28635

LGr.H
G517et

Girard, Jules Augustin
Études sur l'eloquence attique.
Ed.2.

DATE.	NAME OF BORROWER.
[illegible]	[illegible] 2224 Mar 9

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED